











THÉATRE D'ÉDUCATION.

IMPRIMERIE DE CHARLES DEIS, A BESANÇON.

THÉATRE D'ÉDUCATION,

PAR MME DE GENLIS.

Leçon commence, exemple achève.
LAMOTTE, *fable de l'Aigle et de l'Aiglon.*

NOUVELLE EDITION.

TOME TROISIÈME.



PARIS,
LECOINTE ET DUREY, LIBRAIRES,
QUAI DES AUGUSTINS N° 49.

M DCCC XXV.

L'AVEUGLE DE SPA,

COMÉDIE EN UN ACTE.

AVERTISSEMENT.

Le sujet de cette petite pièce n'est point d'invention; on a vu à Spa, il y a trois ans, cette vertueuse madame Aglebert, et l'on tient son histoire de la pauvre aveugle elle-même. Tous les détails de cette comédie, relatifs à madame Aglebert et à sa famille, sont de la plus exacte vérité; on a conservé jusqu'à son nom, ceux de ses enfans, leur nombre, et la profession de son mari. Il est vrai aussi qu'une dame anglaise, qui étoit alors à Spa, fit beaucoup de bien à cette famille respectable.

PERSONNAGES.

Madame AGLEBERT, femme d'un cordonnier.
JEANNETTE, fille aînée de madame Aglebert.
MARIE, sœur de Jeannette.
LOUISON, sœur de Jeannette.
GOTON, vieille fille aveugle.
Miladi SEMUR.
FÉLICIE, dame française.
Le père ANTOINE, capucin.

La scène est aux eaux de Spa.

L'AVEUGLE DE SPA,

COMÉDIE.

Le conquérant est craint, le sage est estimé.
Mais le bienfaisant charme, et lui seul est aimé.

VOLTAIRE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente une promenade.

Mme AGLEBERT, JEANNETTE.

Mme AGLEBERT, *tenant un paquet.*

ARRÊTONS-NOUS un moment, il fait si beau!

JEANNETTE.

Notre maison n'est qu'à deux pas, voulez-vous que j'y porte ce paquet qui vous embarrasse?

Mme AGLEBERT.

Non, non, il est trop lourd. C'est notre provision pour demain et dimanche.

JEANNETTE.

Et il n'y a que des pommes de terre!

Mme AGLEBERT.

Hé bien, Jeannette ?...

JEANNETTE.

Depuis dix-huit mois nous sommes aux pommes de terre pour toute nourriture.

Mme AGLEBERT.

Mon enfant, quand on est pauvre...

JEANNETTE.

Maman, vous ne l'étiez donc pas il y a dix-huit mois ? nous faisions de si bon pain, et des tourtes, des gâteaux...

Mme AGLEBERT.

Oh, si tu savois mes raisons !... Mais, Jeannette, vous êtes trop jeune pour comprendre cela.

JEANNETTE.

Trop jeune ! je vais avoir quinze ans.

Mme AGLEBERT.

Ton cœur est bon, je te conterai cela quelque jour.

JEANNETTE.

Ah, tout à l'heure.

Mme AGLEBERT.

Paix. J'entends du bruit, ce sont des dames.

JEANNETTE.

Ah ! maman !...

Mme AGLEBERT.

Quoi donc ?...

JEANNETTE.

C'est elle ; c'est la dame qui nous a donné nos habits neufs, à mes sœurs et à moi.

Mme AGLEBERT.

Tu as été la remercier ce matin ?

JEANNETTE.

Oui, maman.

Mme AGLEBERT.

Hé bien, allons-nous-en : aussi bien Goton, notre pauvre aveugle, ne s'est pas promenée aujourd'hui, et je parie qu'elle t'attend. Viens, tu la mèneras au jardin des Capucins, où j'irai te rejoindre quand mon ouvrage sera fini. Viens donc...

JEANNETTE.

Je vous suis, maman. (*Madame Aglebert va devant ; Jeannette ralentit sa marche. Miladi Semur et Félicie passent devant elle sans la remarquer. Jeannette*

regarde Félicie et dit :) Elle ne m'a pas vue ; j'en suis fâchée, car je l'aime bien. (*Elle court pour rejoindre sa mère.*)

SCÈNE II.

Miladi SEMUR, FÉLICIE.

MIL. SEMUR.

On ne peut faire un pas ici sans rencontrer des malheureux !... cela serre le cœur.

FÉLICIE.

Vous êtes si sensible !... Et d'ailleurs, je crois qu'en général les Anglaises sont plus compatissantes que nous ; elles ont moins de fantaisies, moins de coquetterie ; et la coquetterie étouffe et détruit presque toutes les vertus.

MIL. SEMUR.

Ce que vous me dites là me rappelle un trait qui m'a frappée ce matin. Vous connoissez la vicomtesse de Roselle ?

FÉLICIE.

Un peu.

MIL. SEMUR.

Je l'ai rencontrée, il y a deux heures, sur la place; un pauvre vieillard estropié lui demandoit l'aumône, et lui contoit que sa famille expiroit de misère et de faim. La vicomtesse l'écoutoit avec attendrissement; elle tira sa bourse de sa poche, et alloit la lui donner, quand, par malheur, un marchand de bonnets et de plumes s'approcha d'elle. Il ouvre son carton; la vicomtesse alors n'entend plus les plaintes du vieillard qu'avec distraction et froideur. Cependant, pour s'en débarrasser, elle lui jette une petite pièce de monnoie, et elle achète la boutique entière du marchand.

FÉLICIE.

Et miladi, j'en suis sûre, a consolé le vieillard.

MIL. SEMUR.

Écoutez jusqu'au bout. Ce pauvre homme a ramassé la monnoie en s'écriant : *Ma femme et mes enfans ne mourront pas aujourd'hui!* Ce peu de mots a réveillé dans le cœur de la vicom-

tesse des mouvemeus qui sont naturellelement humains et bons; elle a rappelé le vieillard, et, après avoir rêvé un moment, elle a dit au marchand : Vendez-moi plus cher tout ce que je viens de prendre, mais faites-moi crédit. La proposition a été acceptée, et la bourse donnée à l'infortuné vieillard, que la surprise et la joie ont pensé faire expirer aux pieds de sa bienfaitrice. Assise sous un arbre, et cachée par la charmille, j'ai pu à mon aise suivre cette scène intéressante; et elle m'a fourni la matière d'une foule de réflexions.

FÉLICIE.

Vous devez faire un voyage à Paris, et puisque vous aimez les réflexions, nous vous en fournirons bien d'autres sujets. Par exemple, vous y verrez que nous nous piquons de vous imiter sur tous les points, à l'exception d'un seul, la bienfaisance. Nous exagérons toutes vos modes, nous prenons vos usages, vos manières; mais nous n'avons pas encore adopté cette généreuse coutume établie

universellement parmi vous, de faire des souscriptions pour encourager les talens ou pour secourir les infortunés.

MIL. SEMUR.

Ainsi, vous nous contrefaites plutôt que vous ne nous imitez, puisque vous ne faites nulle mention de ce qui nous rend véritablement estimables, et qu'en outrant nos usages et nos modes, vous nous tournez en ridicule.

FÉLICIE.

J'espère qu'avec le temps vous nous communiquerez vos vertus comme vous nous avez donné vos manières. Mais, miladi, pour continuer cet entretien plus à notre aise, voulez-vous venir sur la montagne, nour y trouverons de l'ombre...

MIL. SEMUR.

Je ne le puis; j'attends ici quelqu'un à qui j'ai donné rendez-vous.

FÉLICIE.

Votre conversation sera-t-elle longue?

MIL. SEMUR.

Non, je n'ai qu'un mot à dire. Ah! le voici...

FÉLICIE.

Quoi! c'est le P. Antoine! Ah! je devine le motif d'un tel rendez-vous : vous voulez être guidée dans le choix de quelque bonne action, et le vénérable P. Antoine est bien digne à cet égard de toute votre confiance. Adieu, miladi, je vais vous attendre sur la montagne.

MIL. SEMUR.

Où vous trouverai-je?

FÉLICIE.

Dans le petit temple.

MIL. SEMUR.

J'y serai dans un quart d'heure.

(*Félicie sort.*)

SCÈNE III.

Miladi SEMUR, le P. ANTOINE, capucin.

MIL. SEMUR.

Ce pauvre père Antoine, avec quelle peine il marche : quel dommage qu'il soit si vieux, il a un si bon cœur!... Bon-

jour, père Antoine. Il y a une heure que je vous attends.

LE P. ANTOINE, *un bouquet à la main.*

Je n'ai pas voulu sortir sans apporter un petit bouquet à miladi, et je n'avois pas une rose. Enfin, un de nos frères m'en a donné deux; mais ces œillets sont de mon jardin.

MIL. SEMUR.

Ils sont superbes.

LE P. ANTOINE.

Oh, en fait d'œillets, je ne crains personne; sans me vanter, j'ai les plus beaux œillets... Enfin, miladi, vous n'êtes pas encore venue voir mon jardin depuis qu'il y a des œillets!...

MIL. SEMUR.

J'irai sûrement; mais c'est que dans votre jardin public il y a toujours tant de monde; et je suis si sauvage!... Ah çà, père Antoine, parlons de nos affaires. Hé bien, m'avez-vous trouvé une famille bien pauvre et bien vertueuse?

LE P. ANTOINE.

J'ai trouvé... ah! miladi, j'ai trouvé

un trésor : une femme, un mari, cinq enfans, et dans une misère !...

MIL. SEMUR.

Que fait le mari ?

LE P. ANTOINE.

Il est cordonnier, et sa femme travaille en linge ; mais c'est une femme d'une piété, d'une vertu !... Elle est fille d'un maître d'école ; elle lit, elle écrit ; elle a eu de l'éducation pour son état.... Et puis, si vous saviez la charité dont ces gens-là sont capables, et la bonne œuvre qu'ils ont faite... Ah ! madame, ils méritent bien vos cinquante louis.

MIL. SEMUR.

Vous me comblez de joie, mon père ; hé bien ?...

LE P. ANTOINE.

Oh ! c'est une longue histoire. D'abord le mari s'appelle Aglebert... Mais voulez-vous venir chez eux ? Il faut voir cela pour le croire.

MIL. SEMUR.

Écoutez, revenez ici dans deux heures, nous irons ensemble chez ces bonnes

gens; mais, en attendant, contez-moi leur histoire en deux mots.

LE P. ANTOINE.

En deux mots!... il me faudroit plus de trois quarts d'heure pour le simple préambule; et puis d'ailleurs, je n'ai jamais su rien dire en deux mots.

MIL. SEMUR.

Je m'en aperçois. Hé bien, mon père, à ce soir : j'entends du monde qui vient vers nous, et nous serions interrompus.

LE P. ANTOINE.

Et de mon côté, j'ai quelques petites affaires; mais à sept heures je serai ici.

MIL. SEMUR.

Et vous m'y trouverez. Adieu, père Antoine.

LE P. ANTOINE *fait quelques pas et revient.*

Miladi, vous viendrez voir mes œillets, n'est-ce pas?

MIL. SEMUR.

Oui, père Antoine, je vous le promets; vous y pouvez compter.

LE P. ANTOINE.

Oh! c'est que ce sont les plus honnêtes gens!

MIL. SEMUR.

Quoi, vos œillets?...

LE P. ANTOINE.

Non, je parlois de ces bons Aglebert. C'est une famille de Dieu. (*Il fait quelques pas et revient encore, et dit d'un air de confidence:*) J'en ai un panaché rouge et blanc qui est unique dans Spa.

MIL. SEMUR.

J'irai le voir demain sûrement.

LE P. ANTOINE, *en s'en allant.*

Adieu, miladi; quelle bonne action vous ferez ce soir! (*Il sort.*)

MIL. SEMUR.

Les Aglebert et les œillets font une singulière confusion dans sa tête. Soulager les pauvres et cultiver des fleurs, voilà son bonheur et ses plaisirs. Les goûts simples accompagnent presque toujours les grandes vertus. Mais il faut que j'aille retrouver Félicie... Ah! la jolie petite fille!...

SCÈNE IV.

Miladi SEMUR, JEANNETTE, GOTON, MARIE.

Jeannette, conduisant Goton dans le fond du théâtre, s'y arrête avec elle et s'assied sur un banc. Marie, sa sœur, s'avance pour regarder miladi.

MARIE.

NON, ce n'est pas elle.

MIL. SEMUR, *la regardant.*

Elle est charmante... Approchez-vous, ma petite; que cherchez-vous?

MARIE, *faisant la révérence.*

C'est que... je vous ai prise pour une dame bien bonne, et qui est aussi bien aimable, et je me suis trompée.

MIL. SEMUR.

Mais, je suis peut-être aussi bonne que votre dame.

MARIE, *secouant la tête.*

Oh!...

MIL. SEMUR.

Vous n'en croyez rien?

MARIE.

Cette dame m'a donné un habit...

MIL. SEMUR.

Ah! cela est différent... Est-ce celui que vous portez?

MARIE.

Oui, madame; et puis encore un beau bonnet, que je mettrai dimanche. Et ma sœur Jeannette, et ma sœur Louison ont aussi des habits neufs.

MIL. SEMUR.

Et toujours de la bonne dame?

MARIE.

Vraiment oui.

MIL. SEMUR.

Comment s'appelle-t-elle?

MARIE.

Je ne l'ai vue que ce matin, je ne me souviens plus de son nom; mais elle est Française, et elle loge *au prince Eugène.*

MIL. SEMUR.

Ah! c'est Félicie... Et vos sœurs, sont-elles aussi jolies que vous?

MARIE.

Tenez, v'là Jeannette là-bas.

MIL. SEMUR.

Cette jeune fille assise, qui tricotte?

MARIE.

Justement.

MIL. SEMUR.

Avec qui est-elle?

MARIE.

Avec Goton, notre aveugle.

MIL. SEMUR.

Qu'est-ce que c'est que votre aveugle?

MARIE.

Dame, notre aveugle, comme dit ma mère, que nous promenons, que nous conduisons. Moi, je ne la mène que depuis trois mois, parce que j'étois trop petite; encore à présent, on ne me permet pas de la conduire dans les rues, à cause des embarras.

MIL. SEMUR.

C'est sans doute une de vos parentes?

MARIE.

Oui, parente, peut-être bien. Je ne sais

pas ; mais ma mère l'aime autant que nous, car elle l'appelle quelquefois son sixième enfant.

MIL. SEMUR.

C'est bien fait d'avoir soin de ses parens, surtout quand ils sont infirmes... Comment vous nommez-vous ?

MARIE.

Marie, pour vous obéir.

MIL. SEMUR.

Hé bien, Marie, venez me voir demain matin. Je demeure sur la chaussée, à la grande maison neuve ; et amenez-moi votre aveugle, je serai bien aise de faire connoissance avec elle.

MARIE.

Oh ! Goton est une bien bonne fille.

MIL. SEMUR.

Adieu, Marie, à demain. (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

MARIE, JEANNETTE, GOTON.

MARIE.

Voila encore une bonne dame.... je parie qu'elle fera faire un habit à Goton; elle aime les aveugles, j'ai vu cela... J'en suis bien aise. Allons, je garderai mon beau tablier, sans cela je l'aurois donné à Goton..... Ah! la v'là qui vient.... Elles veulent savoir ce que la dame m'a dit.

JEANNETTE.

Marie, dis-nous donc quelle est cette belle dame à qui tu parlois là?

MARIE.

N'est-ce pas qu'elle est belle? Elle demeure sur la chaussée; j'irai demain, je lui mènerai Goton.

JEANNETTE.

Non pas toute seule, il y a trop de rues.

MARIE.

Si fait, dans les rues aussi. La belle dame a dit que je suis plus grande qu'il ne faut pour cela. Elle s'y connoît bien peut-être.

GOTON.

Marie, vous n'êtes pas assez forte pour me soutenir.

MARIE.

Oh que si.. Mais c'est que vous aimez mieux Jeannette que moi... cela n'est pas juste.

GOTON.

Hélas! mes enfans, je vous aime également; vous êtes tous si charitables!...

JEANNETTE.

Hé bien, Marie, je conduirai seulement Goton dans les rues, et je n'entrerai point chez la dame...

MARIE.

Non, non, tu viendras avec nous, ne sois pas fâchée; mais le long du chemin Goton s'appuiera aussi sur moi. Qu'elle me le promette, et je serai contente.

GOTON.

Oui, Marie, oui, ma fille.... Pauvres enfans, Dieu vous bénira tous.

MARIE.

A propos, Goton, êtes-vous notre parente? la dame me l'a demandé, et je n'ai su que répondre.

GOTON.

Hélas! je ne vous suis rien, et je vous dois tout... Mais le ciel vous récompensera.

MARIE.

Qu'est-ce que vous nous devez donc, Goton? est-ce que cela nous coûte de vous soigner? c'est de si bon cœur! Ah! que je voudrois être tout-à-fait grande pour vous habiller, vous servir et vous conduire, comme font ma mère et Jeannette!...

JEANNETTE, *bas à Marie.*

Tais-toi donc, tu la chagrines; je crois qu'elle pleure...

MARIE, *passant de l'autre côté de Goton, et lui prenant la main.*

Goton, ma chère Goton, est-ce que

j'ai dit quelque chose de mal? est-ce que vous êtes fâchée?

GOTON.

Au contraire, mes chers enfans, vos bons cœurs me font oublier tous mes maux....

MARIE.

Ah! que nous sommes donc heureuses!... Mais j'entends la voix de ma mère, c'est elle avec Louison.

SCÈNE VI.

MARIE, JEANNETTE, GOTON, Mme AGLEBERT, LOUISON.

Mme AGLEBERT.

Les voilà.... Jeannette, nous te cherchions; allons, il est temps de rentrer.

JEANNETTE.

Oh, maman, si vous me permettiez de travailler ici encore une demi-heure!

Mme AGLEBERT.

Hé bien, j'y consens. Marie, vas me

chercher mon rouet, et apporte aussi de l'ouvrage pour toi. (*Marie sort.*)

LOUISON.

Et pour moi, maman?

Mme AGLEBERT.

Tu resteras auprès de Goton, au cas qu'elle ait besoin de quelque chose; tu feras ses commissions. Il faut t'accoutumer à être serviable comme tes sœurs. Allons, asseyons-nous. (*Elle tire un banc, elle s'assied; elle prend Goton par la main, et la fait mettre entre elle et Jeannette.*)

LOUISON, *à Jeannette.*

Ma sœur, donnez-moi votre place, il faut que je sois là pour servir Goton.

Mme AGLEBERT.

Mets-toi à terre auprès d'elle.

LOUISON.

A la bonne heure. (*Elle se met à genoux aux pieds de Goton.*)

JEANNETTE.

Ah, v'là votre rouet, maman. (*Marie donne le rouet à sa mère, qui se met à filer; Jeannette tricote; Marie s'assied sur une grosse pierre qui est dans le

coin près du banc à côté de sa mère; elle ourle un mouchoir, et Louison tire de la poche de son tablier des violettes, et fait un bouquet.)

Mme AGLEBERT, *après un moment de silence.*

Marie, ton père est-il rentré?

MARIE.

Non, ma mère.

JEANNETTE.

N'est-il pas allé aux Capucins?

Mme AGLEBERT.

Oui, pour parler au père Antoine.

MARIE.

Oh! le père Antoine, qu'il a de beaux œillets!

LOUISON, *d'un ton pleureur.*

Ah! Goton, vous avez jeté toutes mes violettes par terre en vous retournant...

GOTON.

Pardon, mon enfant... je ne pouvois les voir...

LOUISON, *pleurant toujours.*

Mon Dieu, mes violettes!...

Mme AGLEBERT.

Qu'est-ce que c'est donc que cela, petite fille?

LOUISON.

Dame, elle a jeté mes violettes... elle n'a qu'à les ramasser, et cela aussi... (*Elle jette avec dépit le bouquet qu'elle avoit commencé.*)

JEANNETTE.

Fi donc! Louison...

Mme AGLEBERT.

Louison, venez ici. (*Louison se lève, madame Aglebert la prend entre ses jambes.*) Louison, vous êtes donc fachée contre Goton?

LOUISON.

Mais oui, elle a jeté mes violettes.

Mme AGLEBERT.

Nous parlerons de cela tout à l'heure; mais auparavant prenez mon rouet, et portez-le à la maison.

LOUISON.

Volontiers, maman... Ah, il est trop lourd, je ne peux seulement pas le soulever.

Mme AGLEBERT.

Hé bien, Louison, je ne t'aime plus, puisque tu ne peux pas porter mon rouet.

LOUISON, *pleurant.*

Mais, maman, je n'en ai pas la force, est-ce que c'est ma faute?

Mme AGLEBERT.

Tu trouves donc que j'ai tort de t'en vouloir pour cela?

LOUISON.

Oh, oui, maman, vous avez tort; et puis vous savez bien que je suis trop petite pour porter ce vilain grand rouet.

Mme AGLEBERT.

C'est vrai cela que je le savois. Et toi, ne savois-tu pas que Goton est aveugle? pouvoit-elle voir tes fleurs et pouvoit-elle t'aider à les ramasser?

LOUISON.

Hé bien, j'ai eu tort de pleurer et de me dépiter contre elle.

Mme AGLEBERT.

N'est-elle pas assez malheureuse, la pauvre fille, de n'y voir goutte, d'être aveugle de naissance?

GOTON, *prenant la main de madame Aglebert.*

Ah, madame Aglebert, je ne suis pas malheureuse; non, votre bonté, votre charité...

Mme AGLEBERT.

Ne parlez point de cela, ma chère fille... Écoute, Louison, si tu ne regardois pas Goton comme ta sœur, moi, je ne regarderois plus comme mon enfant.

LOUISON.

J'aime bien Goton, mais pourtant elle n'est pas ma sœur.

Mme AGLEBERT.

Le bon Dieu fit tomber cette pauvre fille, sans secours, dans mes mains, n'étoit-ce pas me dire : V'là encore un sixième enfant que je te donne?

JEANNETTE.

Ah! oui, c'étoit tout de même.

MARIE.

Je comprends cela aussi, moi.

Mme AGLEBERT.

Louison le comprendra de même avec le temps; il faut bien que le bon cœur vienne avec la raison. Mes chers enfans,

il n'y a pas de contentement sans un bon cœur, je vous le répète, souvenez-vous-en. Votre père et moi, nous avons bien travaillé, nous avons eu bien de la peine; mais en faisant toujours son devoir, la vie passe si doucement! et puis une bonne action console de dix ans de fatigues et de chagrins.

MARIE.

Ma mère, j'entends, je crois, des dames qui viennent.

Mme AGLEBERT.

Hé bien, allons-nous-en.

JEANNETTE.

Maman, maman, c'est la dame française.

Mme AGLEBERT.

N'importe, rentrons. Allons, range ce banc.

(*Elles se lèvent toutes.*)

SCÈNE VII.

MARIE, JEANNETTE, GOTON, LOUISON, Me AGLEBERT, miladi SEMUR, FÉLICIE,

MIL. SEMUR.

Le père Antoine n'est point encore ici..... Ah! voilà les jeunes filles dont nous parlions tout à l'heure.

FÉLICIE, *à Jeannette.*

Est-ce là votre mère?

Mme AGLEBERT, *faisant la révérence.*

Oui, madame... et je comptois aller demain remercier madame de ses bontés pour mes enfans. J'ai eu tant d'ouvrage hier et aujourd'hui...

FÉLICIE.

Cette fille aveugle est de votre famille, sans doute?

Mme AGLEBERT.

Non, madame.

GOTON.

Non, mais c'est tout de même.

Mme AGLEBERT.

Jeannette, prends mon rouet.... retirons-nous, de peur d'importuner ces dames...

MIL. SEMUR.

Non, restez, je vous prie..... j'aurois encore quelque chose à vous dire. (*Bas à Félicie :*) Il semble qu'elle craigne nos questions sur cette aveugle ; cela est singulier.

FÉLICIE, *bas à miladi.*

J'ai fait la même remarque. (*Haut à madame Aglebert :*) Quel est votre état, votre métier ?

Mme AGLEBERT.

Je file et je travaille en linge.

MIL. SEMUR.

Et votre travail suffit-il pour la subsistance de votre famille ?

Mme AGLEBERT.

Oui, madame, nous avons de quoi vivre.

FÉLICIE.

Cependant, le jour où je rencontrai

vos filles sur la montagne d'Annette et Lubin, je fus aussi frappée du malheur qu'annonçoit leur habillement, que de leurs jolies figures..... et vous-même ne paroissez pas dans un état plus heureux.

Mme AGLEBERT.

Il est vrai que nous ne sommes pas riches; mais nous sommes contens.

MIL. SEMUR, *à Félicie.*

Ne vous intéresse-t-elle pas?

FÉLICIE.

Au-delà de l'expression... (*A madame Aglebert.*) Vous avez là trois charmantes petites filles.... (*Elles font toutes trois la révérence.*) Avez-vous d'autres enfans?

Mme AGLEBERT.

Encore deux garçons, grâce à Dieu.

GOTON.

Et moi, qui suis entièrement à sa charge...

Mme AGLEBERT.

Ah, Goton...

MIL. SEMUR.

Comment?...

GOTON.

C'est à ces honnêtes gens que je dois tout. Cette famille d'anges me loge, me nourrit, m'habille, me sert, moi, pauvre fille infirme, souvent malade, toujours inutile. Je trouve en eux un père, une mère, des sœurs, des frères, des domestiques; car ils sont tous d'accord pour faire le bien, tous également bons, également charitables. Ah, mesdames, oui, ce sont des anges, de vrais anges que vous voyez devant vous.

FÉLICIE.

Quoi! se peut-il?... O ciel!

MLL. SEMUR.

La surprise et l'attendrissement me rendent immobile.

Mme AGLEBERT.

Eh, mon Dieu! ce que nous avons fait étoit bien naturel... Cette bonne fille n'avoit aucune ressource; nous pouvions la consoler, la secourir, étoit-il possible de l'abandonner?...

MARIE, *bas à Jeannette.*

Pourquoi cela fâche-t-il donc tant ces dames? Vois donc comme elles pleurent.

JEANNETTE.

C'est qu'elles sont surprises de cela : il n'y a pas de quoi pourtant.

FÉLICIE.

Ah! sachons tous les détails d'une histoire si touchante.

MIL. SEMUR, *à madame Aglebert.*

Comment cette pauvre fille est-elle tombée entre vos mains?

GOTON.

Nous logions dans la même maison; une vieille tante, qui avoit soin de moi, vint à mourir : je vivois de son petit travail, je perdis avec elle tout moyen de subsister. Je tombai malade; cette chère bonne femme vint me voir; elle commença par me veiller, me payer un médecin, me faire mon bouillon, enfin me servir de garde. Je guéris; alors elle me prit chez elle, où je suis depuis deux ans traitée comme la fille aînée de la maison.

FÉLICIE, *embrassant madame Aglebert.*

O femme incomparable! avec une telle âme, dans quel état le sort vous a-t-il placée!

MIL. SEMUR.

Que je l'embrasse aussi...

Mme AGLEBERT.

Eh! mesdames, vous me rendez confuse...

MIL. SEMUR, *à madame Aglebert.*

Dites-nous votre nom, que nous connoissions ce nom respectable, qui jamais ne s'effacera de notre souvenir.

Mme AGLEBERT.

Je m'appelle Catherine Aglebert.

MIL. SEMUR.

Aglebert!..... mais c'est d'elle dont le père Antoine m'a parlé...... Connoissez-vous le père Antoine?

Mme AGLEBERT.

Oui, madame; il est venu aujourd'hui chez nous, et ce soir il a envoyé chercher mon mari; mais je ne sais pas ce qu'il lui veut.

GOTON.

Je l'ai vu hier au jardin des Capucins, il m'a questionnée, et je lui ai conté mon histoire.

FÉLICIE.

Mais cette histoire, comment n'est-elle pas sue de tout ce qui habite Spa? comment tant de bienfaisance et de

vertus ont-elles pu rester jusqu'ici inconnues ?

GOTON.

Parce que jamais M. et madame d'Aglebert n'en ont parlé ; que d'ailleurs je suis souvent malade, que par conséquent je garde la maison une partie de l'année, et que Jeannette, qui me conduit, me mène, par ordre de sa mère, presque toujours dans les promenades les moins fréquentées ; et quand elle voit venir du monde, elle me fait prendre un autre chemin. Ce n'est que lorsqu'elle est bien pressée d'ouvrage qu'elle me mène au jardin des capucins, qui est près de chez nous ; et cela n'est arrivé que trois ou quatre fois.

MIL. SEMUR, *à Félicie.*

Voilà donc la vertu dans tout son éclat ! nous jouissons donc du bonheur inexprimable de la contempler, de la découvrir dans toute sa pureté, simple, sublime, naturelle, sans vanité, sans ostentation, et trouvant en elle seule et sa gloire et sa récompense !

FÉLICIE.

Ah! qui peut la voir ainsi sans l'adorer! qui peut regarder cette femme sans éprouver un sentiment délicieux de respect et d'admiration?...

MIL. SEMUR.

Et cette réunion de volonté, cet accord pour le bien dans une famille entière!... Et cette fille, l'objet touchant et vertueux de tant de bienfaits, comme elle sait exprimer sa reconnaissance, comme elle est pénétrée de tout ce qu'elle doit ressentir!... Non, rien ne manque à ce tableau ravissant...

MARIE.

Ah, maman, je crois que v'là le père Antoine.

LOUISON.

J'en suis bien aise, car il me donne toujours de la violette.

MIL. SEMUR.

Restez, madame Aglebert, et tout à l'heure vous nous conduirez chez vous.

Mme AGLEBERT.

Madame...

SCÈNE VIII ET DERNIÈRE.

MARIE, JEANNETTE, GOTON, LOUISON, madame AGLEBERT, miladi SEMUR, FÉLICIE, le père ANTOINE.

MIL. SEMUR.

Venez, venez, père Antoine, je crois avoir découvert ce trésor dont vous m'avez parlé.

LE P. ANTOINE.

Eh! justement, la voilà; c'est madame Aglebert. Hé bien, miladi, vous savez donc son histoire?...

MIL. SEMUR.

Je sais tout.

LE P. ANTOINE, *à madame d'Aglebert.*

Madame Aglebert, à présent connoissez et remerciez votre bienfaitrice. Miladi Semur vouloit donner cinquante louis à la famille la plus vertueuse de Spa, et son choix tombe sur la vôtre.

GOTON, *levant les mains au ciel.*

O mon Dieu!

Mme AGLEBERT.

Cinquante louis !..... Non, madame, c'est trop ; il y a encore bien des honnêtes gens dans Spa, et plus pauvres que nous. Ma voisine, Marianne Sauvard, est une si brave femme, et dans une misère.

MIL. SEMUR.

Hé bien, j'aurai soin aussi de Marianne Sauvard, je vous le promets. Le P. Antoine vous donnera ce soir cinquante louis, et j'en ajoute encore cent pour la dot de Jeannette.

Mme AGLEBERT.

Oh, madame, c'est trop... en vérité, c'est trop...

GOTON.

Ah, Dieu, est-il possible ?... Où est-elle cette dame si bonne, que je puisse embrasser ses genoux... Jeannette... où est-elle ?... (*Jeannette la mène aux pieds de miladi.*)

FÉLICIE.

Pauvre fille, qu'elle est touchante !... Et vous, miladi, que vous devez être heureuse !...

GOTON, *prenant la robe de miladi.*

Est-ce là elle?...

MIL. SEMUR, *lui tendant la main.*

Oui, mon enfant.

GOTON, *se jetant à ses pieds.*

Ah; madame, je vous bénirai tous les jours de ma vie. Vous faites la fortune de cette famille respectable: mais vous faites encore plus pour moi : je vous dois leur contentement; et le seul bonheur que la pauvre Goton puisse trouver sur la terre, c'est de savoir ces dignes gens aussi heureux qu'ils méritent de l'être. Je n'ai donc plus rien à désirer, et à présent je mourrai satisfaite...

MIL. SEMUR, *la relevant et l'embrassant.*

Ah! je conçois votre bonheur, et j'en jouis avec transport.

Mme AGLEBERT.

Nous prierons tous le ciel pour vous, madame, tant que nous vivrons.

JEANNETTE.

Oh, pour cela, oui.

MARIE.

Et de bien bon cœur.

LOUISON.

Et moi aussi.

MIL. SEMUR.

Demandez-lui qu'il me conserve une âme sensible ; vous me faites connoître que c'est le don le plus précieux que sa bonté puisse accorder.

LE P. ANTOINE.

Miladi, je viens de passer devant le Waux-hall ; l'on y danse et l'on y joue ; mais je parie que les plaisirs des gens qui y sont ne valent pas ceux que vous venez de goûter.

FÉLICIE.

Ah, qu'on doit les plaindre, si le bonheur dont nous venons de jouir leur est inconnu !...

MIL. SEMUR.

Allons chez madame Aglebert, je meurs d'envie de voir son mari...

Mme AGLEBERT.

Oh, madame, que vous êtes bonne ; mais c'est que nous logeons si haut !...

MIL. SEMUR.

Ah! venez, conduisez-nous; avec quel plaisir je vais entrer dans cette petite maison qui renferme tant de vertus!

Mme AGLEBERT.

Mon Dieu, père Antoine, parlez donc pour nous; moi, je suis si surprise, si saisie, que je ne sais comment m'exprimer...

LE P. ANTOINE.

Allez, allez, le cœur de miladi saura lire dans les vôtres... Mais, madame Aglebert, il faut que vous m'obteniez une grâce de miladi, celle de venir voir mon jardin en sortant de chez vous.

MIL. SEMUR.

Cela est trop juste, et je m'y engage.

LE P. ANTOINE.

Miladi, vous méritez bien le plus bel œillet qui soit dans la ville; et.... vous l'aurez ce soir.

Mme AGLEBERT.

Si j'osois offrir mon bras à ces dames.

MIL. SEMUR.

Volontiers, ma chère madame Aglebert.

Mme AGLEBERT.

Jeannette et Marie, prenez garde à Goton.

FÉLICIE.

Allons, ne perdons point de temps, allons voir l'homme digne d'avoir une telle femme et de tels enfans. (*Elles sortent avec le P. Antoine; Goton et les trois petites filles les laissent passer devant.*)

GOTON.

Cette vertueuse dame, que Dieu la comble de ses bénédictions!.

MARIE.

Comme elle est aimable!...

LOUISON.

Comme elle est belle!...

JEANNETTE.

Eh! seroit-il possible de n'être pas belle quand on est aussi bonne!... Les v'là passées. Allons, suivons-les... Oh, mon père! que je serai aise de voir sa joie!

FIN.

CÉCILE,

OU

LE SACRIFICE DE L'AMITIÉ,

COMÉDIE EN UN ACTE.



PERSONNAGES.

CÉCILE, jeune novice.
CALISTE, autre jeune novice, amie de Cécile.
La mère OPPORTUNE, dépositaire.
L'ABBESSE.
La sœur ANGÉLIQUE, tourière.
La sœur ROSALIE, jeune religieuse.
Mademoiselle DE SAINT-FIRMIN, sœur aînée de Cécile.

La scène est dans un couvent de province.

CÉCILE,

OU

LE SACRIFICE DE L'AMITIÉ,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'ABBESSE, LA M. OPPORTUNE.

L'ABBESSE.

Oui, ma mère, j'ai mis en vous toute ma confiance, et je ne parle librement qu'avec vous.

LA M. OPPORTUNE.

Madame connoît mon attachement, il est de vieille date...

L'ABBESSE.

Dites-moi un peu, ma mère, on m'a conté que ces deux jeunes personnes qui doivent prononcer leurs vœux demain, sont malades; cela retarderoit la cérémonie, je ne le veux point décidément.

LA M. OPPORTUNE.

Madame a bien raison, la veille d'un jour comme celui-là on ne doit pas le passer...

L'ABBESSE.

Ce sont de ces sortes de choses qui ne souffrent point de retard... j'en ai vu se dédire au moment...

LA M. OPPORTUNE.

On devroit raccourcir les noviciats; un an, c'est trop long : il passe bien des idées dans une jeune tête pendant un an. (*Elle rit.*) Ah, ah, ah, ah...

L'ABBESSE.

Mère Opportune, vous avez encore une belle gaîté... Mais je suis de votre avis, si les noviciats n'étoient que de six mois, nous aurions beaucoup plus de religieuses.

LA M. OPPORTUNE.

Comment le gouvernement néglige-t-il cela, de quoi s'occupe-t-il donc?

L'ABBESSE.

Laissez-moi faire, je présenterai un mémoire là-dessus...

LA M. OPPORTUNE.

Si vous l'emportez, ce sera une grande épargne pour vous, et bien de l'argent de reste.

L'ABBESSE.

Comment?

LA M. OPPORTUNE.

Et toutes les confitures, chocolat, café, thé, qui passent au noviciat..... Chaque religieuse nous en a coûté sa part d'un an... elle n'en auroit plus que six mois, le marché n'est pas mauvais. (*Elle rit encore.*) Ah, ah, ah, ah...

L'ABBESSE.

Mère Opportune, voilà une bonne folie... (*Elle rit en toussant.*) Il n'y a que vous qui me fassiez rire... Mais, revenons à ces petites filles; qu'est-ce qu'elles ont?

LA M. OPPORTUNE.

Cécile a bien la mine d'avoir passé la nuit à pleurer, elle a les yeux gros comme le poing; mais elle ne se plaint pas, et se contente de garder le silence : pour Caliste, elle n'est pas tout à fait aussi triste; d'ailleurs vous savez qu'elle est naturelle-

ment étourdie, vive et légère; mais elle dit qu'elle a la fièvre.

L'ABBESSE.

Cela ne sera rien, cela ne sera rien; nous connoissons cela.

LA M. OPPORTUNE.

Oui, oui, nous avons passé par là. (*Elle rit.*) Ah, ah, ah...

L'ABBESSE.

Il y a dix ans que j'ai pris mon parti...

LA M. OPPORTUNE.

Oh, moi, il y en a plus de douze...

L'ABBESSE.

Quel âge avez-vous?

LA M. OPPORTUNE.

La soixantaine.

L'ABBESSE.

On s'accoutume à tout; mais les commencemens sont rudes.

LA M. OPPORTUNE.

Oui, l'habitude ne vient pas tout d'un coup.

L'ABBESSE.

A moins de certaines vocations, comme la sœur mère Angélique et la sœur Sophie.

LA M. OPPORTUNE.

Ah! oui, c'est vrai; mais ce sont des anges : elles n'avoient pas besoin de chocolat, celles-là. (*Elle rit.*)

L'ABBESSE.

Ah çà, ma mère, il faut que je parle à ces novices, il s'agit de leur remettre la tête; ce sont deux filles de condition; Cécile, surtout, est d'une famille distinguée dans cette province, et cela donne bon air à un couvent.

LA M. OPPORTUNE.

C'est une petite personne que je crois bien légère et bien inconséquente.

L'ABBESSE.

Elle a le maintien si doux, si sage!...

LA M. OPPORTUNE.

Hom! sa vocation m'est un peu suspecte; souvenez-vous de l'aversion qu'elle avoit dans son enfance pour le couvent.

L'ABBESSE.

Oui, en effet, elle se plaisoit à répéter qu'elle ne seroit jamais religieuse.

LA M. OPPORTUNE.

Et puis tout d'un coup, elle nous

revient à dix-sept ans, et prend le voile malgré les prières de sa famille et les larmes de sa sœur... Tout cela n'est pas naturel.... et ces soupirs qui lui échappent, cette tristesse qui la domine... enfin depuis qu'elle est au noviciat, je n'ai pu encore la faire rire que du bout des lèvres.

L'ABBESSE.

Vous avez raison, il y a certainement quelque chose là-dessous; mais allez me la chercher, je veux lui parler absolument.

LA M. OPPORTUNE.

J'y vais.

L'ABBESSE.

Écoutez donc; prenez dans mon cabinet six livres de café et deux pains de sucre, partagez cela, et faites-les porter...

LA M. OPPORTUNE.

Oui, j'entends, dans la cellule de Cécile et de Caliste... Allons, allons, pour le dernier jour, il ne s'agit pas de lésiner; je joindrai au paquet deux bâtons de chocolat... Cela fait ressouvenir du proverbe...

L'ABBESSE.

Quel proverbe?

LA M. OPPORTUNE.

Des mouches qu'on prend avec du miel. (*Elle rit.*) Ah, ah, ah, ah...

L'ABBESSE.

En vérité, vous avez des saillies charmantes, vous êtes comme à vingt ans.

LA M. OPPORTUNE.

Je cours exécuter vos ordres. (*Elle sort.*)

L'ABBESSE, *seule.*

Quel rôle que celui d'une abbesse; que de choses il faut avoir dans la tête... Je ne comprends pas comment j'y peux suffire.... Ah, il y a des grâces d'état...... Mais on vient... C'est Cécile.

SCÈNE II.

L'ABBESSE, CÉCILE.

L'ABBESSE.

Venez, ma chère sœur, venez; je ne vous ai point encore vue d'aujourd'hui, et je m'en plaignois tout à l'heure à la mère dépositaire.

CÉCILE.

Madame, vous êtes bien bonne.

L'ABBESSE.

Avez-vous déjeuné, mon enfant?

CÉCILE.

Non, madame; je ne saurois manger....

L'ABBESSE.

Ma fille, je sais que vous vous êtes plaint du froid qu'il fait dans votre cellule, et j'ai ordonné qu'on y portât un petit poêle; vous l'aurez demain.

CÉCILE.

Je vous remercie, madame.

L'ABBESSE.

Ma fille, c'est un beau jour que celui de demain!

CÉCILE.

Hélas!...

L'ABBESSE.

Que j'aime ce soupir... il peint naïvement l'attendrissement, la douce joie qui doit vous transporter.

CÉCILE.

Ah! madame...

L'ABBESSE.

Pleurez, pleurez, ma sœur, ne vous

gênez point ; vous le devez ; vous ne sauriez être assez sensible au bonheur qui vous attend.

CÉCILE.

Je puis donc cesser de me contraindre?

L'ABBESSE.

Assurément, ma fille... Vos larmes pourroient peut-être scandaliser les foibles et les méchans, parce qu'ils se méprendroient au motif qui les fait répandre, ainsi cachez-les aux yeux du monde; mais, avec nous, ma fille, avec vos sœurs, vous n'avez pas à craindre de ridicule interprétation. Nous avons toutes éprouvé ces mouvemens, ces doux et saints transports qui vous agitent; nous savons ce que c'est.

CÉCILE.

Oui, madame, en effet... je crois que vous lisez dans mon cœur... Je n'ai point d'art, et je sais mal déguiser ce qui s'y passe.

L'ABBESSE.

Allez, mon enfant, je vous réponds que vous avez la meilleure vocation et la plus décidée que j'aie encore vue... Mais que nous veut la sœur tourière?...

SCÈNE III.

CÉCILE, L'ABBESSE, LA S. ANGÉLIQUE.

LA S. ANGÉLIQUE.

Voici une lettre qu'on vient de me donner au tour, elle est pour la sœur Cécile.

L'ABBESSE.

Donnez... (*A Cécile.*) Ma fille, vous savez l'usage de ma maison, tant qu'on est au noviciat je dois...

CÉCILE.

Lisez, madame.

L'ABBESSE.

Sœur Angélique, retirez-vous.

LA S. ANGÉLIQUE.

Madame donne à déjeûner ce matin; la mère dépositaire m'a dit que madame me permettoit d'en être.

L'ABBESSE.

Oui, ma sœur; dites que tout soit prêt dans une demi-heure, et avertis-

sez nos mères et nos sœurs. (*Sœur Angélique sort.*)

CÉCILE.

Permettez, madame, que je regarde l'écriture de cette lettre...

L'ABBESSE.

Voyez mon enfant.

CÉCILE.

Ah, mon Dieu! c'est celle de ma sœur. Ah! madame, lisez donc...

L'ABBESSE, *mettant ses lunettes, ouvre la lettre et lit tout haut.*

« Cette lettre, ma chère amie, n'est que pour vous annoncer mon arrivée. J'ai terminé toutes les affaires qui me retenoient à Paris, excepté celle de mon mariage, que je ne puis conclure avant de vous avoir vue. Je serois déjà auprès de vous, sans des événemens bien singuliers qui m'ont retenue. J'aurai le bonheur de vous embrasser jeudi prochain.»

CÉCILE.

Jeudi... c'est aujourd'hui...

L'ABBESSE.

Oui, vraiment...... Mais continuons

(*Elle lit.*) » Ce sera la veille du jour teerible qui doit vous engager à jamais... O ma sœur, malgré la sincérité de votre vocation, et tout ce que vous m'avez dit là-dessus, je n'y puis penser sans frémir...... » (*L'abbesse s'interrompant :*) Voilà un style bien mondain.

CÉCILE.

De grâce; madame, poursuivez...

L'ABBESSE, *reprenant.*

Hom... sans frémir.... — « Quelle société pour ma charmante Cécile, que celle d'une troupe de béguines!.. » (*L'Abbesse s'arrête.*)

CÉCILE.

Madame veut-elle que j'achève?... Elle est peut-être fatiguée?...

L'ABBESSE.

Il me paroît que mademoiselle votre sœur n'a pas des principes fort épurés...

CÉCILE.

Ses maximes sur les couvens sont légères, j'en conviens..... Mais, madame, encore une fois, la fin de ma lettre...

L'ABBESSE *lit tout bas.*

Tenez... je l'ai lue... Et réellement je ne devrois pas vous la rendre; car, en vérité, elle n'est bonne qu'à brûler. Ah ça, écoutez-moi, ma chère sœur; vous faites demain vos vœux; ce jour doit être donné tout entier à la méditation et au recueillement; ainsi je vous préviens que vous ne verrez point mademoiselle votre sœur; nous la logerons dans le dehors; j'aurai l'honneur de lui faire vos excuses; et après-demain vous les lui renouvellerez vous-même.

CÉCILE.

Permettez-moi, madame, de vous représenter...

L'ABBESSE.

Point de réponse, ma fille; quand j'ai parlé, vous devez obéir.

CÉCILE.

Je n'ai qu'un mot à vous dire, madame, daignez l'entendre. Depuis deux ans mon parti est pris de me faire religieuse; ma sœur l'a vainement combattu, et vous devez penser que ce qu'elle

n'a pu obtenir dans deux années, ne lui sera pas accordé dans un instant. Elle m'est chère au-delà de toute expression, elle est ma seule amie, je veux la voir à l'instant qu'elle arrivera; ou bien, madame, j'irai demain chercher dans un autre couvent plus de confiance, d'indulgence et de sensibilité. Demain, madame, je puis, si vous acceptez cette proposition, n'être soumise qu'à vos volontés; mais aujourd'hui du moins je veux ne céder et n'obéir qu'à la raison.

L'ABBESSE.

Eh! mon Dieu, mon enfant, ne vous agitez point comme cela; vous aimez votre sœur, vous seriez affligée de ne la pas voir, tout est dit... je me rends... Embrassez-moi, ma chère fille... (*Elle l'embrasse.*) On vient, ah, ce sont toutes nos chères sœurs pour le déjeuner.

SCÈNE IV.

CÉCILE, L'ABBESSE, CALISTE, LA M. OPPORTUNE, LA S. ANGÉLIQUE, LA S. ROSALIE.

LA M. OPPORTUNE.

Le déjeuner est prêt, et nous voilà toutes en belle disposition d'y faire honneur; nous n'avons pas l'estomac dévot pour rien. (*Elle rit.*) Ah. ah, ah.

L'ABBESSE.

L'estomac dévot... (*Elle rit.*) Ah, ah, ah... (*Toutes les religieuses rient, excepté les deux novices.*).

LA S. ANGÉLIQUE.

Ma mère Opportune a toujours le mot pour rire.

S. ROSALIE.

Elle est toujours la même.

CALISTE, *bas à Cécile.*

Rions donc aussi.

CÉCILE, *bas à Caliste.*

Ah, cela me donne une autre envie toute contraire.

L'ABBESSE.

Sœur Caliste, vous avez l'air de vous porter à merveille, vous avez un visage excellent.

CALISTE.

Si cela est, mon visage est fort trompeur; car j'ai été bien malade cette nuit; je crois que c'est du froid qu'il fait dans nos cellules.

L'ABBESSE.

Ma fille, ne vous inquiétez pas, demain vous aurez un petit poêle; en attendant, sœur Rosalie, faites-lui donner aujourd'hui une de mes chaufferettes.

CALISTE, *à part.*

La chaufferette est plus sûre que le poêle...

LA M. OPPORTUNE.

Sœur Rosalie, joignez-y une petite bouteille d'yppocras, cela réchauffe encore mieux, surtout en revenant de matines... (*Elle rit.*) Ah, ah, ah, ah.

L'ABBESSE.

Matines est bon là... (*Elle rit, les religieuses rient, excepté toujours les deux novices.*) Qu'on dise qu'il n'y a point de gaîté dans les couvens!

CALISTE.

Ah, pour moi, je soutiendrai toujours qu'on y rit pour rien.

LA M. OPPORTUNE.

Vous verrez bien autre chose dans trois mois... quand vous serez réellement des nôtres.... (*Elle rit, et toutes les religieuses rient aussi.*) Nous ne vieillissons jamais, c'est un privilége que nous avons... (*Elle rit avec excès, l'abbesse et les religieuses aussi, et aux grands éclats.*)

CALISTE, *bas à Cécile.*

Concevez-vous cet excès d'enfantillage?

CÉCILE, *bas à Caliste.*

Il est respectable, il vient de l'innocence.

L'ABBESSE.

Elle a des idées auxquelles on ne s'attend point.

LA M. OPPORTUNE.

Et qui viennent comme mars en carême. (*Les rires recommencent avec plus de force que jamais, elles se tiennent toutes les côtés, et font des éclats immodérés.*)

CÉCILE, *bas à Caliste.*

Mais croiroit-on cela, si l'on ne le voyoit ?

CALISTE.

Cela commence à me divertir.

L'ABBESSE.

En vérité, j'en pleure... je n'en puis plus.

LA S. ANGÉLIQUE.

J'ai failli en étouffer...

S. ROSALIE.

Et moi aussi... mars en carême !...

LA M. OPPORTUNE.

Et le déjeuner ?

L'ABBESSE.

Allons, allons, venez, mes sœurs. (*Elle frappe un petit coup d'amitié sur l'épaule de mère Opportune, en disant :* Ah, la bonne folle !... *La mère Opportune*

lui donne le bras; elle s'approche de son oreille, et lui dit un mot tout bas, et puis elle rit, l'abbesse aussi; elles sortent en riant.)

LA S. ANGÉLIQUE

Qu'est-ce qu'elle a dit?...

S. ROSALIE.

Je n'ai pas entendu, mais sûrement c'est bien drôle... (*Elles suivent l'abbesse et la mère Opportune en riant.*)

SCÈNE V.

CALISTE, CÉCILE.

CALISTE.

CÉCILE, les suivrons-nous?

CÉCILE.

Vous en êtes la maîtresse; pour moi je reste ici.

CALISTE.

Nous allons perdre toutes les saillies de la mère Opportune.

CÉCILE.

Soyez tranquille, on nous les contera.

CALISTE.

J'admire comment vous avez pu garder votre sérieux à *mars en carême...* Mais j'avoue que j'en ai ri ; cet excès de niaiserie est réellement plaisant.

CÉCILE.

Je suis un peu blasée là-dessus ; cela se renouvelle si souvent !

CALISTE.

Je ne crois pas qu'il y ait au monde un second couvent comme celui-ci.

CÉCILE.

Il en est malheureusement beaucoup d'autres parmi les couvens gouvernés par des abbesses (1). Le désœuvrement et

(1) Il faut observer que les deux novices sont dans un couvent de province, et qu'on ne parle ici qu'en général. Toute critique qui n'admettroit point d'exception seroit injuste. En province même on peut rencontrer des couvens exempts des ridicules dépeints dans cette petite pièce : celui d'Origny, en Picardie, par exemple, est parfaitement bien composé : on y trouve réunies, sans mélange

l'ignorance conduisent nécessairement à tout ce que nous voyons ici. Cependant il existe des religieuses très-estimables; mais elles se tiennent renfermées dans leurs cellules, on ne les voit point : la la plupart des autres sont intrigantes, tracassières et bornées. Il n'y a point de milieu, il faut qu'une religieuse ait presque tous ces défauts, ou qu'elle soit une sainte... Mais qui vient nous interrompre ?

SCÈNE VI.

CÉCILE, CALISTE, S. ROSALIE.

S. ROSALIE.

Mes sœurs, madame m'envoie savoir pourquoi vous ne venez pas...

CALISTE.

Nous n'avons pas faim, nous ne voulons pas déjeûner.

---

d'affectation et de petitesse, toutes les vertus qui peuvent honorer et rendre respectable l'état de religieuse.

S. ROSALIE.

Ah, quand ce ne seroit que pour entendre ma mère Opportune : je vous assure qu'elle n'a jamais été si divertissante, madame l'a dit.

CÉCILE.

Je n'en doute pas; mais, ma sœur, nous irons vous rejoindre quand le déjeuner sera fini.

S. ROSALIE.

Ma mère Opportune a chanté une petite chanson qui étoit charmante, car madame l'a dit : elle va chanter encore; si vous vouliez...

CALISTE.

Non, ma sœur, nous ne nous soucions pas de musique.

S. ROSALIE.

Je suis sûre qu'elle vous feroit rire, madame l'a dit...

CÉCILE.

Remerciez-la, ma sœur, de ses attentions, et dites-lui que dans ce moment, nous n'en profiterons pas, si elle permet...

(*Sœur Rosalie sort.*)

CALISTE.

Quels soins on a pour des novices!

CÉCILE.

Comme tout cela est fin!

CALISTE.

Ah, ma chère Cécile, il faut absolument que je profite du moment où nous sommes seules, pour vous ouvrir mon cœur.

CÉCILE.

Qu'avez-vous donc à me dire?

CALISTE.

Vous connoissez la tendresse que vous m'avez inspirée; vous êtes ici la seule personne que j'aime..

CÉCILE.

Hé bien, ma chère Caliste?...

CALISTE.

Vous avez des chagrins secrets, et vous me les cachez!

CÉCILE.

Non, Caliste, vous vous trompez.

CALISTE.

Ah! tout vous décèle malgré vous; je ne vous épie pas, mais les yeux de l'ami-

tié sont clairvoyans... Ah! Cécile, j'ai vu couler vos larmes ce matin encore.

CÉCILE.

Il est vrai, je ne m'en défends pas; en renonçant au monde, je romps des liens qui me sont chers. J'ai une sœur, et quelle sœur!...

CALISTE.

Oui, je sais...

CÉCILE.

Je l'aime uniquement. Orpheline presque au berceau, le premier et le seul objet auquel j'aie pu m'attacher, c'est ma sœur; j'ai réuni en elle toute la tendresse dont mon cœur est capable, et ce cœur est bien sensible... Elle est un peu plus âgée que moi; sa raison, plus tôt perfectionnée que la mienne, éclaira mon enfance, et forma mon esprit et mon caractère; j'ai trouvé tout en elle, conseils, exemple, consolation et tendresse; je me suis accoutumée à la regarder comme le guide le plus éclairé, et en même temps comme la sœur la plus sensible et l'amie la plus indulgente. Je suis sûre que nuls sacri-

fices ne lui coûteroient pour moi, et pour elle enfin, je donnerois ma vie.

CALISTE.

N'est-elle pas à la veille de se marier?

CÉCILE.

Oui.

CALISTE.

Épouse-t-elle la même personne à laquelle on la destina dans son enfance?

CÉCILE.

Oui; des raisons d'intérêt firent différer ce mariage; mais il est renoué.

CALISTE.

C'est un mariage d'inclination?

CÉCILE.

Il fut d'abord de convenance, et par la suite ma sœur dut s'attacher à un homme rempli de mérite, et que ses parens lui avoient ordonné de regarder comme devant être un jour son époux. Le père du jeune homme mourut, alors tout changea; sa mère, ambitieuse, forma d'autres projets, et retira sa parole. Le jeune homme, au désespoir, eut la vertu d'obéir, mais le courage de déclarer qu'il ne se marieroit

jamais ; et enfin il reçoit aujourd'hui le prix de sa tendresse et de sa constance.

CALISTE.

Mais, ma chère Cécile, comment avez-vous pu résister aux instances de mademoiselle de Saint-Firmin, et vous résoudre à la quitter pour toujours ? Votre fortune est honnête ; cet oncle qui vous aimoit tant, avant de partir pour les Indes, vous assura un sort égal à celui de mademoiselle votre sœur ; vous pouviez vivre heureuse dans le monde. Ah, sans doute, quelque cause fatale et secrète vous en éloigne.

CÉCILE.

Quand je ne serois pas née pour le genre de vie que j'embrasse, quand mon goût ne m'y appelleroit pas, croyez, ma chère Caliste, que lorsqu'on apporte dans la solitude une âme pure et paisible, on peut la supporter d'abord sans désespoir, et bientôt sans peine. Je ne regrette ni le monde, ni ses plaisirs si vains, qui peuvent éblouir un moment, et ne satisfont jamais ; je ne regrette que ma sœur ; mais

qu'elle soit heureuse, c'en est assez pour mon bonheur.

CALISTE.

S'oublier soi-même, ne s'occuper que de l'objet qu'on chérit, voilà comme il faut aimer... Je ne puis obtenir votre confiance entière; mais que tout ce que je crois entrevoir redouble et fortifie l'amitié qui m'attache à vous!

CÉCILE.

On vient, taisons-nous, chère Caliste.

SCÈNE VII.

LA M. OPPORTUNE, CALISTE, CÉCILE.

LA M. OPPORTUNE.

De la joie, de la joie, je viens vous annoncer l'arrivée de mademoiselle de Saint-Firmin.

CÉCILE.

Ma sœur!...

LA M. OPPORTUNE.

Elle va paroître dans l'instant; mais je

vous préviens que madame veut que je sois présente à votre entrevue.

CÉCILE.

Vous en êtes la maîtresse; je n'ai point de secrets à lui dire.

LA M. OPPORTUNE.

Des secrets! oh, pour cela nous savons bien, ma fille, que vous n'en avez point pour nous; vous n'aimez point les cachoteries, de votre naturel: tenez, c'est ce que je disois ce matin à madame, vous êtes comme moi, le cœur sur la main... le cœur sur la main. Aussi je ne reste ici que pour la règle... Ah çà, ma fille, point de scènes d'attendrissement, je vous en prie; du courage, de la gaîté, voilà ce que nous attendons de vous.

CÉCILE.

Pour le courage, j'ai fait mes preuves. Pour de la gaîté, je me flatte que vous voudrez bien m'en dispenser.

LA M. OPPORTUNE.

On ne dispense point des choses dont on donne l'exemple; ainsi vous ne trouverez point d'indulgence là-dessus. (*Elle rit.*)

CALISTE, *à part.*

Voilà un trait perdu. Quel dommage que la communauté ne soit pas ici ; comme elle en riroit !

LA M. OPPORTUNE.

Sœur Caliste, laissez-nous, mademoiselle de Saint-Firmin va venir.

CALISTE.

J'entends du bruit.

CÉCILE.

Ah, c'est ma sœur !

CALISTE, *bas à Cécile.*

Adieu, chère Cécile ; rassemblez toutes vos forces. (*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

CÉCILE, LA M. OPPORTUNE, Mlle DE SAINT-FIRMIN.

Mlle DE SAINT-FIRMIN, *accourant.*

Ou est-elle, où est-elle ?...

CÉCILE.

Ah, ma sœur !

Mlle DE SAINT-FIRMIN, *se jetant dans ses bras.*

Cécile, ma sœur, dans quel état je vous revois!

LA M. OPPORTUNE.

En bien bonne santé, je vous assure. En vérité, mademoiselle, c'est une petite sainte, que notre chère sœur Cécile, elle édifie toute notre maison; aussi elle y est aimée, chérie!... Oh, c'est notre enfant gâté! (*Elle rit.*)

Mlle DE SAINT-FIRMIN, *considérant Cécile.*

Quelle pâleur affreuse!

CÉCILE.

Le saisissement, la joie!...

Mlle DE SAINT-FIRMIN.

Comme vous êtes changée!

LA M. OPPORTUNE.

Ce n'est que d'aujourd'hui; elle est ordinairement vermeille comme un petit Jésus de cire.

CÉCILE.

Ma sœur, je vous le répète, le plaisir de vous revoir me cause une révolution qui doit altérer mes traits.

Mlle DE SAINT-FIRMIN.

Vous m'aimeriez à cet excès!... Ah, Cécile, dois-je le penser?... Quand vous m'abandonnez, quand demain!... Mais, pour la dernière fois, ne puis-je vous parler sans témoins?

LA M. OPPORTUNE.

Notre règle ne le permet pas, mademoiselle.

Mlle DE SAINT-FIRMIN.

Quoi, madame, vous allez rester là?

LA M. OPPORTUNE.

J'y suis forcée.

Mlle DE SAINT-FIRMIN.

J'en suis fâchée pour vous, madame; car, dans ce cas, je ne me gênerai certainement point, et je dirai peut-être des choses qui pourront vous déplaire.

LA M. OPPORTUNE.

Mademoiselle badine; j'ai trop bonne opinion de sa politesse pour croire...

Mlle DE SAINT-FIRMIN.

Il s'agit bien de politesse, quand on me ravit, quand on m'arrache pour jamais le bonheur de ma vie!... Écoutez-moi, ma

chère Cécile, écoutez-moi, il en est encore temps, vous êtes libre encore : si vous persistez dans votre résolution, vous me réduirez au désespoir... Ne m'interrompez point. Je sais ce que vous allez me dire : votre vocation est sincère; ce penchant qui vous portoit vers l'état que vous embrassez, est devenu une passion solide et violente; voilà vos discours : hélas! ne les sais-je pas par cœur? Je regarde une piété véritable comme le sentiment le plus sublime et le plus doux que nous puissions éprouver; sans elle la vertu n'est jamais qu'incertaine, et notre bonheur imparfait. Mais, sans vous engager, sans faire de vœux, n'êtes-vous pas la maîtresse de mener le genre de vie qui vous conviendra?

LA M. OPPORTUNE.

Cela est fort différent, mademoiselle; tout le mérite n'est que dans le sacrifice, dans les vœux.

Mlle DE SAINT-FIRMIN.

C'est le mérite d'un moment, et mérite qui ne peut jamais être, à dix-huit ans, que l'effet de l'enthousiasme ou de la sé-

duction. Soyons libres; et alors, volontairement et par choix, mais sans se lier par des sermens, pratiquons toutes les vertus, et suivons toutes les austérités des cloîtres; nous aurons de plus encore la gloire de ne point agir en esclaves, et le bonheur d'offrir à l'Être suprême l'hommage de l'inclination et du cœur, le seul qui soit digne de lui. Mais je n'ignore pas, ma chère Cécile, combien toutes ces raisons vous touchent foiblement. J'en ai d'autres à vous présenter encore. Vous avez un cœur sensible; pourriez-vous ne pas l'être au bonheur si doux de faire du bien, d'employer une fortune considérable au soulagement des malheureux?

CÉCILE.

Que voulez-vous dire?... La médiocrité fut mon partage.

Mlle DE SAINT-FIRMIN.

Hé bien, ma sœur, si votre sort étoit changé; si vous vous trouviez une riche héritière; si le ciel déposoit en vos mains une fortune immense; si, pouvant être utile au monde, aux infortunés...

CÉCILE.

Qu'entends-je?... Expliquez-vous, ma sœur.

LA M. OPPORTUNE.

On peut être alors bienfaitrice d'un couvent.

Mlle DE SAINT-FIRMIN.

Enrichir celles qui firent vœu de pauvreté, n'est pas, je crois, le meilleur usage qu'on puisse faire de sa fortune. Mais fonder des hôpitaux, s'occuper d'établissemens utiles à l'humanité, en former les réglemens, présider soi-même à l'exécution, y veiller, y donner tous ses soins, voilà les projets qui conviennent à l'âme véritablement pieuse, noble et bienfaisante; et ce n'est pas dans le fond d'une retraite qu'on peut les accomplir. Enfin, ma sœur, je vais à présent vous parler sans détour; notre oncle est mort, et nous laisse le sort le plus brillant. Cette nouvelle destinée vous impose de nouveaux devoirs : inutiles au monde, il nous est permis de suivre nos goûts, mais la possibilité de secourir les malheureux, et

d'offrir un grand exemple, doit nous arracher de là solitude la plus chérie. Ah! quand on peut vivre pour le bonheur des autres, peut-on ne vouloir vivre que pour soi-même?... Cécile, vous vous taisez; mais je vois couler vos larmes... Ah! parlez, que dois-je espérer?

CÉCILE.

Quoi, se peut-il?.. Ma sœur!.. Grand Dieu!...

LA M. OPPORTUNE.

Ma sœur Cécile ne se laissera point tenter, j'en suis sûre. (*A part.*) Courons avertir l'abbesse, le danger me paroît pressant. (*Elle sort précipitamment.*)

Mlle DE SAINT-FIRMIN.

Eh quoi, chère Cécile, balanceriez-vous encore? Ah! ma sœur que faut-il donc pour vous ouvrir les yeux? L'amitié, la raison ont-elles à jamais perdu tous leurs droits sur vous? Écoutez du moins la compassion; je meurs si vous accomplissez ce sacrifice affreux! Je ne puis goûter de bonheur sans vous... Prends pitié de ma foiblesse, si c'en est une. C'est ta sœur, c'est ton amie qui

t'en conjure à genoux. (*Elle se jette à ses pieds.*)

CÉCILE, *la relevant.*

Ma sœur, ô ma sœur!... Si vous lisiez dans mon âme!... Ah, laissez-moi respirer un moment.

Mlle DE SAINT-FIRMIN.

Cécile...

SCÈNE IX.

Mlle DE SAINT-FIRMIN, CÉCILE, CALISTE.

CALISTE, *accourant.*

Ah, que viens-je d'apprendre, ma chère Cécile?...

Mlle DE SAINT-FIRMIN.

Hélas! Cécile n'a point encore prononcé.

CALISTE.

Je vais parler pour elle. (*A mademoiselle de Saint-Firmin.*) Malgré sa discrétion, j'ai su lire dans son cœur; l'état où je la vois confirme mes soupçons.

CÉCILE.

Ah, ma sœur! Ah, Caliste!...

Mlle DE SAINT-FIRMIN.

Hé bien!...

CALISTE, *à mademoiselle de Saint-Firmin.*

Pour augmenter votre fortune, pour vous rendre à votre amant, pour lever l'obstacle que l'avarice d'une mère injuste opposoit à votre bonheur, Cécile se sacrifioit; son goût pour la retraite n'étoit qu'une feinte.

Mlle DE SAINT-FIRMIN.

Cécile!... Grand Dieu!... (*Elle tombe sur une chaise.*)

CÉCILE, *se jetant dans ses bras.*

Ma sœur!... ma chère amie!... Jugez de mon bonheur en ce moment!

Mlle DE SAINT-FIRMIN.

Quoi, c'est à moi que tu t'immolois!... Quelle preuve cruelle et chère d'une tendresse qui n'eut jamais d'exemple!.. Mais, comment ai-je pu m'y laisser tromper, et comment pouvois-tu croire assurer

mon bonheur en sacrifiant le tien?....
L'excès de ta générosité te rendit injuste et barbare; tu séparois ton sort de celui de ton amie; tu ne songeois pas que j'en devois partager toute l'horreur, et que nos destinées sont communes.

CÉCILE.

Je me suis peut-être égarée; mais, à ma place, ma sœur auroit fait comme moi.

CALISTE.

Quel événement! qu'il me cause de joie! Mais je suis ici la seule qui en éprouve. Les religieuses sont outrées; le récit de la mère Opportune a jeté l'alarme dans la maison : on tenoit conseil quand je suis venue, et vous allez voir bientôt l'abbesse. Ah, justement, la voici.

SCÈNE X ET DERNIÈRE.

L'ABBESSE, LA M. OPPORTUNE, Mlle DE SAINT-FIRMIN, CÉCILE, CALISTE.

L'ABBESSE, *à mademoiselle de Saint-Firmin.*

MADEMOISELLE, il est temps de faire cesser le scandale que vous venez de donner à ma maison, en cherchant vainement à séduire une de mes novices. Je vous supplie de vouloir bien vous retirer. (*A Cécile.*) Et vous, ma chère enfant, je sais quelle a été votre courageuse résistance; elle augmente mon estime pour vous, et celle de toute la communauté.

CÉCILE.

Si je n'ai pu l'obtenir qu'à ce titre, on s'abuse, madame, et je n'en suis pas digne; je vais suivre ma sœur. et pour ne jamais me séparer d'elle. (*Elle l'embrasse.*)

L'ABBESSE.

Quoi, Cécile, vous seriez capable de cette indigne foiblesse?

LA M. OPPORTUNE.

Non, non, c'est une mauvaise tentation dont elle va se repentir, je le parie.

Mlle DE SAINT-FIRMIN.

Allons, ma sœur, ne différons plus.

CÉCILE.

Un moment... (*A Caliste.*) Aimable et chère Caliste, ma joie seroit pure et parfaite, si, dans ce jour heureux, je pouvois ne pas me séparer de vous : si la raison seule vous retenoit ici, l'amitié vous offre un asile; daignez l'accepter.

L'ABBESSE, *à Cécile.*

Quoi, vous osez, en ma présence...

CALISTE.

Rassurez-vous, madame, ma réponse va vous satisfaire. (*A Cécile.*) Vous me pénétrez de reconnoissance; mais je n'envie point votre sort; je suis contente du mien, et rien ne peut le changer. La vertu fera mon bonheur ici; elle fera le vôtre sur un théâtre plus brillant; on ne peut être heureux que par elle : vous l'éprouverez dans le tumulte et l'éclat, comme moi dans la solitude et l'obscurité.

FIN.

LES
ENNEMIES GÉNÉREUSES,
COMÉDIE EN DEUX ACTES.



PERSONNAGES.

La marquise D'ELSIGNY.
CIDALIE.
La baronne DE TRAZILE.
DORINDE, belle-sœur de la baronne.
MÉLITE, parente de la marquise.
VICTORINE, femme-de-chambre de la marquise.

La scène est à Paris, chez la marquise.

LES ENNEMIES GÉNÉREUSES, COMÉDIE.

Un sexe né pour plaire est-il fait pour haïr?
Le Prix du silence, comédie de Boissy.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente un salon.

LA MARQUISE, VICTORINE.

LA MARQUISE, *tenant un papier et le parcourant.*

Que de visites! Quelle liste, bon Dieu! Que je suis heureuse de n'avoir pas vu tout cela! En vérité, la moitié de ces noms me sont inconnus.

VICTORINE.

C'est que vous les avez oubliés; cela

est tout simple, après une absence de trois mortelles années!

LA MARQUISE.

Il me paroît, Victorine, que vous ne regrettez pas la Suède.

VICTORINE.

On ne peut regretter que Paris... Mais vous-même, madame, hier en arrivant, en passant cette charmante barrière; vous étiez dans un ravissement!...

LA MARQUISE.

Ah! Victorine, le plus beau moment de ma vie, c'est celui où j'ai joui du bonheur de me retrouver entre les bras d'un père et d'une mère si dignes de ma tendresse! Avec quelle bonté ils ont daigné venir au-devant de moi, et faire cent lieues pour me voir deux jours plus tôt! Quel fut mon saisissement et ma joie en apercevant leur voiture, en me précipitant de la mienne, en tombant à leurs pieds! Que je plains les cœurs endurcis qui n'éprouvent point dans toute sa force ce sentiment délicieux, l'amour filial, ce pur et premier penchant gravé dans l'âme, même avant que la raison en fasse

une vertu, et que la reconnoissance et l'habitude devroient, avec le temps, rendre si doux, si cher et si sacré!

VICTORINE.

Je me flatte, madame, que vous ne quitterez plus une famille dont vous faites toute la satisfaction. Ma foi, si M. le marquis retourne à son ambassade de Suède, et s'il me demande mon avis, je lui conseillerai de nous laisser ici. Qu'en pensez-vous, madame?

LA MARQUISE.

Il est cruel, sans doute, de quitter son pays; mais, Victorine, il est si doux de remplir ses devoirs! La récompense est toujours au-dessus du sacrifice. Ne l'éprouvé-je pas? J'ai suivi M. d'Elsigny; je partis, je l'avoue, accablée de tristesse; mais aujourd'hui combien je suis dédommagée de ce que j'ai souffert, par sa confiance, sa reconnoissance et sa vive et tendre amitié! Ce sacrifice m'a valu son estime, il m'a même rendue plus chère à ma famille, à mes amies, plus intéressante aux yeux du monde; mon cœur, mon amour-propre

doivent être également satisfaits ; je me retrouve enfin réunie à tout ce que j'aime, et plus digne d'en être aimée. Ah ! peut-on trop payer un semblable bonheur !

VICTORINE.

Oui, vous avez raison, madame, et je vois que, seulement pour notre intérêt, nous devrions toujours être honnêtes ; cela réussit tôt ou tard. Le plaisir que vous avez eu hier au soir et ce matin à recevoir leurs éloges, à répondre à leurs questions ; et ces pleurs de joie que vous faisiez répandre, ces transports que vous inspiriez, vous n'auriez pas joui de tout cela sans ce voyage et cette longue absence ; sans compter que l'opéra et la comédie, dont vous étiez lasse quand nous sommes parties, vont être pour vous des amusemens tout nouveaux, et vous enchanteront comme la première année de votre mariage.

LA MARQUISE.

Ainsi, vous voyez, Victorine, qu'on s'afflige souvent de ce qui doit être la source d'un bien. Que nous serions heureux si nous avions plus de courage et de

résignation ! je suis récompensée de ce que j'ai fait ; vous l'êtes aussi, ma chère Victorine, de m'avoir suivie ; cette preuve de votre attachement m'a donné pour vous une amitié véritable. Vous m'étiez d'une si grande ressource dans un pays étranger ! nous parlions de la France, nous causions souvent ensemble. Je conserverai cette habitude, je vous le promets, puisque vous m'avez convaincue de la bonté de votre cœur, et de l'honnêteté de vos sentimens.

VICTORINE.

Hé bien, madame, permettez-moi donc de hasarder une question que je n'osois vous faire. Je sais à quel point vous aimez madame Cidalie ; je ne l'ai vue qu'un moment hier quand elle vint ici ; mais je l'ai trouvée d'une tristesse, d'un changement !... Est-ce qu'elle n'est pas heureuse comme elle l'étoit autrefois ?

LA MARQUISE.

Hélas ! elle est bien à plaindre ; elle est depuis deux ans brouillée avec son amie intime.

VICTORINE.

Son amie qui s'est remariée, qui s'appelle aujourd'hui madame la baronne de Trazile?

LA MARQUISE.

Justement.

VICTORINE.

Oh, mon Dieu, que j'en suis fâchée; elles s'aimoient tant, elles étoient si aimables!...

LA MARQUISE, *en regardant sa montre.*

Il est dix heures, Mélite ne vient point; et j'ai encore deux visites à faire avant le dîner....

VICTORINE.

Le temps ne l'a point changée apparemment; car je me souviens qu'autrefois vous la grondiez toujours sur son peu d'exactitude. Comme elle vous impatientoit, et en même temps vous faisoit rire, la première année de son mariage, quand vous lui serviez de chaperon! Et comme elle se moquoit de vos leçons, parce que vous étiez presqu'aussi jeune qu'elle!...

LA MARQUISE.

Elle n'a que vingt-trois ans; mais, mal-

gré sa jeunesse et son air quelquefois étourdi, elle est remplie de raison; elle est d'ailleurs si franche, si naturelle, son cœur est si bon!... J'entends quelqu'un... C'est peut-être elle.

VICTORINE.

Oui, justement.

LA MARQUISE.

Laissez-nous, Victorine.

SCÈNE II.

LA MARQUISE, MÉLITE.

LA MARQUISE.

Hé bien, il y a une heure que je vous attends.

MÉLITE.

Je l'ai fait exprès pour prouver que l'absence ne peut rien sur moi, et que je suis toujours la même.

LA MARQUISE.

Mais vous pouviez vous épargner cette peine; car j'ai toujours jugé que vous seriez incorrigible.

MÉLITE.

Fort bien!... A présent il me faut un petit sermon, ensuite vous m'embrasserez, et je serai rentrée dans tous mes droits; car c'est ainsi que commençoient jadis toutes nos entrevues.

LA MARQUISE.

Je vous garde le sermon pour une autre fois. Mais parlons de Cidalie; contez-moi donc tout ce que vous savez de cette étrange rupture...

MÉLITE.

Mais elle vous écrivoit; ne vous en a-t-elle pas parlé?

LA MARQUISE.

Elle me mandoit simplement qu'elle étoit fort à plaindre, qu'elle ne se consoleroit jamais d'avoir perdu une amie qui lui seroit toujours chère, et que rien ne pourroit remplacer dans son cœur. Les lettres de la baronne contenoient à peu près les mêmes choses: enfin, je n'ai pu obtenir ni de l'une ni de l'autre le moindre éclaircissement sur les raisons qui les ont brouillées. Mais l'ont dit souvent ce qu'on n'oseroit écrire; et vous qui ne les avez

pas quittées, vous devez être plus instruite que moi.

MÉLITE.

Je ne manquois assurément ni d'intérêt pour elles, ni de curiosité; je les ai questionnées toutes les deux avec une persévérance infatigable; mais je n'ai pu leur arracher jusqu'ici la plus légère preuve de confiance à cet égard. Quoique brouillées, elles semblent s'entendre encore; le même esprit les anime toujours.

LA MARQUISE.

Quel dommage que deux personnes d'un mérite si distingué aient cessé de se convenir. Qui peut rompre des liens formés par la conformité des principes et des caractères? Ah, si cette chaîne si douce n'est pas durable, où trouver un bonheur sur lequel on doive compter?

MÉLITE.

Enfin, je ne puis vous donner des détails positifs sur le fond de cette singulière histoire; mais je vous instruirai des conjectures du monde et des miennes. Premièrement, on croit, avec assez de vraisemblance, que la

principale cause de la brouillerie fut le mariage de la baronne, quoique la rupture n'ait éclatée que huit mois après.

LA MARQUISE.

Cidalie pouvoit, avec raison, blâmer le choix de son amie; la mauvaise réputation du baron, la médiocrité de sa fortune, devoient lui faire regarder ce mariage comme une folie très-condamnable.

MÉLITE.

L'événement n'a que trop justifié cette opinion; on prétend que la baronne est bien malheureuse dans son intérieur, et que sa fortune est dans un désordre!..... Connoissez-vous la sœur de son mari?

LA MARQUISE.

Dorinde?..... Non; et l'on m'en a dit beaucoup de mal.

MÉLITE.

Je ne doute pas que la brouillerie de Cidalie et de la baronne ne soit entièrement son ouvrage; il y a quelque noirceur là-dessous que le temps dévoilera. Ce qui est certain, c'est que Dorinde déteste Cidalie, qu'elle la déchire sans aucun ménagement, et qu'elle

est même parvenue à persuader en général que tous les torts sont de son côté. Elle n'articule aucun fait contre elle; mais la calomnie sait se produire sous tant de formes! Ne pouvant vraisemblablement rien prouver, Dorinde ne se permet que des accusations vagues sur le caractère et le cœur de Cidalie. Elle ne dit rien de positif, mais donne beaucoup à entendre. Souvent un air mystérieux, un soupir, une exclamation, ont su noircir l'innocence avec plus de succès que les mensonges les plus détaillés n'auroient pu le faire. Enfin, Dorinde persuade par sa conduite que l'honnêteté l'empêche seule de s'expliquer plus clairement; et c'est ainsi que, par un art détestable, elle paroît ménager celle qu'elle opprime.

LA MARQUISE.

Horrible hypocrisie!... Comment peut-elle en imposer?.... Comment ose-t-on dire qu'on est incapable de haïr l'objet dont on déchire la réputation?...... Quel chagrin me cause ce triste détail!...... Et cette femme méchante, artificieuse, Dorinde enfin, a remplacé, dit-on, dans le

cœur de la baronne, la douce, l'aimable Cidalie!...

MÉLITE.

Non, ne le croyez pas, l'artifice peut subjuguer, mais il n'attachera jamais. La baronne se laisse conduire par sa belle-sœur, ses yeux sont fascinés, sa raison est séduite; mais en dépit de l'intrigue et de la méchanceté, Cidalie est toujours au fond de son cœur.

LA MARQUISE.

Et vous pensez qu'il est impossible de les raccommoder?

MÉLITE.

J'en suis convaincue. Elle ne se plaignent ni l'une ni l'autre; elles se sont imposé un silence inviolable sur les motifs qui les ont désunies; comment pourroit-on les rapprocher? Elles n'ont ni aigreur, ni ressentiment, mais elles sont fermement décidées à ne jamais se revoir; et jusqu'ici elles ont repoussé avec inflexibilité toutes les tentatives de leurs amis à ce sujet. Moi, qui les aime toutes deux je n'ai rien négligé pour les réconcilier; et je me suis brouillée vingt fois avec elles

de dépit de n'avoir pu y parvenir. Enfin, j'ai pris mon parti, et je vois clairement à présent que leur résolution est inébranlable. Cependant, comme vous étiez, après la baronne, ce que Cidalie aimoit le mieux, peut-être aurez-vous plus de succès; je le souhaite, mais je l'epère foiblement.

LA MARQUISE.

Je les ai déjà vues l'une et l'autre un moment hier. La baronne doit venir ce matin, et m'a demandé la permission de m'amener sa belle-sœur; je vous avoue qu'un semblable tiers me sera fort désagréable.

MÉLITE.

Je reconnois là Dorinde; elle a entendu parler de votre amitié pour Cidalie, et ne veut pas que vous entreteniez la baronne tête à tête.

LA MARQUISE.

Hé bien, à la bonne heure, je dirai devant elle tout ce que j'aurois dit en son absence.

MÉLITE.

Comme vous ne la connoissez pas, je

vais vous la dépeindre avec exactitude. Elle a ce qu'on appelle dans le monde de l'esprit, et un *ton excellent;* c'est-à-dire, qu'elle débite avec aisance la douzaine de petites phrases, de complimens d'usage, que vous avez eu la bonté de m'apprendre jadis en huit jours; et que d'ailleurs elle se plaît à conter, de temps en temps, quelques histoires dont tout le sel consiste à jeter un ridicule sur une personne de la société. Elle est remplie d'égards pour les gens de sa connoissance, et de politesse pour ceux dont la considération est bien établie; mais pour tous les autres, elle affecte un dédain qui va quelquefois jusqu'à l'impertinence la plus ridicule. Ce n'est jamais ni son goût, ni l'estime, qui peuvent lui faire désirer une liaison; elle n'est conduite que par l'intérêt ou l'opinion des autres. On ne lui paroît aimable qu'autant qu'on est à la mode; c'est dans un cercle qu'il faut briller pour lui plaire; et si l'on y réussit, on pourra l'ennuyer tête à tête sans qu'elle le trouve mauvais. C'est ainsi que par l'excès d'une absurde vanité, elle a re-

noncé au droit naturel, dont ne pourroit se dépouiller la personne la plus modeste, celui de juger par soi-même. On prétend qu'elle est capable des meilleurs procédés, parce qu'elle passe sa vie à faire des visites et à écrire des billets. Comme elle est capricieuse, on dit aussi qu'elle est piquante; mais, au vrai, c'est une personne très-commune, dont le mauvais cœur a gâté l'esprit, incapable de sentir le prix du vrai mérite, admiratrice des petits talens, insensible aux grandes vertus, envieuse de la supériorité. Elle a, par beaucoup d'intrigues et d'artifice, acquis quelques partisans. Le cercle de ses liaisons est très-étendu; mais elle s'est fait un plus grand nombre d'ennemis; et elle n'a pas un seul ami sur lequel elle puisse compter.

LA MARQUISE.

Voilà un affreux portrait! et par malheur, il ressemble à plus d'un original. Combien la vanité a corrompu de cœurs!...

MÉLITE.

Elle ne corrompt guère que la médiocrité, et doit perfectionner les esprits

supérieurs. L'orgueil d'un sot n'est qu'un mouvement toujours aveugle et bas; son but est frivole, ses moyens méprisables, et le dépit de ne pouvoir atteindre à de brillans succès, produit cette envie noire et lâche qui le caractérise et le punit. Mais l'orgueil de l'homme d'esprit est éclairé, noble, sublime; et n'aspirant qu'aux grandes choses, il peut y conduire, et, par la justesse de ses calculs, tenir souvent lieu de vertus. Il fera fuir le vice, il rendra bienfaisant, il mettra sa gloire à pardonner; enfin, avide de la seule admiration qui soit flatteuse, et qui ne s'accorde qu'au vrai mérite, il fera par ambition tout ce que font les âmes vertueuses pour satisfaire l'heureuse inclination qu'elles ont reçue de la nature.

LA MARQUISE.

Savez-vous, ma chère Mélite, que vous m'étonnez. L'absence m'a privée, pendant trois ans, du plaisir de m'entretenir avec vous; mais ce temps, qui m'a paru si long, vous l'avez utilement employé à perfectionner votre esprit, et je vous avoue que cette conversation ajoute

encore à l'opinion que vos lettres m'avoient déjà donnée de votre raison.

MÉLITE.

Ce changement devroit-il vous surprendre ? Pendant votre absence, ne suis-je pas devenue mère ? Quelle révolution ce titre si cher a causé dans mes idées !... Il m'a valu dix années d'expérience. Si vous saviez à quel excès j'aime déjà cette enfant qui ne peut m'entendre ! Objet de toutes mes rêveries, de mes plus doux projets, elle fixe entièrement mes yeux sur l'avenir, par le bonheur que j'y découvre, et qu'elle seule me promet. Je veux l'élever ; jamais ma fille ne me quittera. Je dois donc chercher à me rendre capable de remplir un jour les obligations que je m'impose. Je m'instruis, je lis, je réfléchis, je travaille pour ma fille ; je pourrai former son esprit et son cœur ; ces connoissances que j'acquiers, je pourrai les lui communiquer ; enfin, elle me devra tout. De si douces espérances me dédommagent déjà des peines que je prends et de tous les sacrifices que je fais.

LA MARQUISE.

Je vois avec une satisfaction inexprimable, ma chère Mélite, que votre bonheur est assuré; vous ne le cherchez plus dans ces plaisirs factices d'une tumultueuse dissipation; vous rentrez en vous même; et c'est là, c'est au fond de nos cœurs que la nature a placé la seule félicité que l'on puisse trouver sur la terre.

SCÈNE III.

LA MARQUISE, MÉLITE, VICTORINE.

VICTORINE, *à la marquise.*

MADAME, vos chevaux sont mis.

LA MARQUISE.

Quelle heure est-il?

VICTORINE.

Midi passé.

LA MARQUISE.

Allons, je vais sortir. (*A Mélite.*) Vous dînez avec moi : vous m'attendrez.

MÉLITE.

Oui; et dans votre absence, je rece-

vrai vos visites. N'attendez-vous pas la baronne ?

LA MARQUISE.

Eh mon Dieu, oui, et peut-être Cidalie viendra-t-elle aussi : il faudroit la faire passer par le petit escalier, afin que la baronne ne la rencontrât pas.

MÉLITE.

N'ayez aucune inquiétude, je donnerai les ordres nécessaires : nous allons en causer Victorine et moi.

LA MARQUISE.

Adieu donc, je vous laisse ; dans une heure je serai de retour.

SCÈNE IV.

MÉLITE, VICTORINE.

MÉLITE.

Attendons ici la première des deux qui viendra de Cidalie, ou de la baronne; ensuite nous irons donner des ordres pour l'autre. Mais à présent, Victorine, parlez-moi un peu, je vous prie, de la Suède, de votre maîtresse, de la vie que vous meniez. Je meurs d'envie d'avoir des détails là-dessus. J'ai fait hier mille questions à la marquise; mais elle parle d'elle avec tant de réserve, que je ne suis satisfaite qu'à moitié. Elle prétend qu'elle étoit heureuse là-bas; heureuse à Stockholm, et pendant trois ans; heureuse si long-temps et si loin!... J'ai peine à le croire, je l'avoue.

VICTORINE.

Oui, madame, elle vous a dit la vérité. Pendant ces trois années, je ne lui ai pas vu un moment d'humeur.

MÉLITE.

Elle a tant de courage et de raison!... Mais comment pouvoit-elle se plaire dans un pays, où, pour toute société, elle n'avoit que des Suédois?... Elle n'entendoit pas leur langue; par conséquent, point de conversation.

VICTORINE.

Presque tous les gens de la cour parlent françois, et madame disoit que les vertus et les agrémens sont de tous les pays.

MÉLITE.

Mais son mari qui, entre nous, est d'un caractère si jaloux, si violent, devoit bien la tourmenter; elle étoit là entièrement livrée à son autorité, sans amis, sans parens; elle a cruellement souffert, j'en suis sûre.

VICTORINE.

Hé bien, madame, point du tout. Monsieur a été si touché du sacrifice que madame faisoit en quittant sa famille et Paris, que la reconnoissance a fait de lui un autre homme. Madame a achevé de le subjuguer en Suède par sa douceur, son égalité, et la manière charmante dont

elle faisoit les honneurs de sa maison; et surtout en ne paroissant jamais s'ennuyer un moment et se repentir du parti qu'elle avoit pris. Enfin, à présent, monsieur a pour elle autant de confiance et d'estime que vous lui avez vu autrefois de passion et d'inquiétude; et il n'est occupé que du soin de la rendre heureuse.

MÉLITE.

Voilà ce qu'on gagne à remplir de bonne grâce ses devoirs : la paix intérieure et l'admiration de ce monde, qui souvent nous entraîne au mal, mais qui toujours applaudit au bien... Mais, Victorine, j'entends le bruit d'une voiture, c'est sûrement la baronne. Toute réflexion faite, comme elle doit venir avec sa belle-sœur, je ne me soucie pas de la voir. Restez ici, vous la prierez d'attendre : moi, je vais dans le cabinet de la marquise, et j'y recevrai Cidalie, si elle vient. L'escalier dérobé est dans la garderobe?

VICTORINE.

Oui, madame.

MÉLITE.

C'est bon. (*Elle sort.*)

VICTORINE.

Que de précautions pour empêcher deux personnes qui s'aimoient tant de se rencontrer! Quels changemens peuvent arriver en trois années!... J'entends quelqu'un; ce sont apparemment ces dames. Ah, justement; voilà madame la baronne, et sans doute sa belle-sœur.

SCÈNE V.

LA BARONNE, DORINDE, VICTORINE.

LA BARONNE, *à Dorinde.*

Elle n'y est pas...

VICTORINE.

Madame est allée chez madame sa mère; mais elle va rentrer.

LA BARONNE.

Il suffit, nous l'attendrons ici. (*Victorine sort.*) Je vous avoue, ma chère Dorinde, que cet entretien avec la marquise

me trouble beaucoup ; je voudrois en être quitte. Elle va me parler de Cidalie, et me faire mille questions auxquelles je ne pourrai répondre, et qui ne serviront qu'à renouveler mes chagrins.

DORINDE.

Vos chagrins !... Vous devez haïr Cidalie ; comment a-t-elle pu conserver encore le droit de vous affecter, de vous troubler, après avoir perdu tous ceux qu'elle avoit à votre estime ?

LA BARONNE.

Vous m'avez ouvert les yeux sur elle ; vous m'avez prouvé qu'elle me trompoit ; mais enfin elle m'aimoit autrefois... Et je l'ai si tendrement aimée ! Ce souvenir ne peut s'effacer de mon cœur ; et il me préservera toujours de la haine... Non, je ne puis la haïr !

DORINDE.

Plus vous l'avez aimée, plus elle est ingrate, plus votre ressentiment doit être implacable. Les injures se gravent profondément dans les âmes fortes ; et quand on est capable d'aimer passionnément, on doit l'être de haïr avec violence.

LA BARONNE.

La véritable force qui vient de la grandeur d'âme, est de savoir vaincre ses passions, et non de s'y livrer. La haine et la vengeance ne sont à mes yeux que des foiblesses honteuses et criminelles. Malheur à celui qui s'enorgueillit de connoître la haine; il montre en même temps la noirceur de son âme, et le déréglement de son esprit. Eh quoi, s'applaudir de nourrir un affreux sentiment qui nous tourmente et nous déchire; s'occuper du malheureux objet qui l'excite, pour ne lui souhaiter que des peines, pour n'en dire que du mal; s'affliger de ses succès; jouir de ses fautes et de ses revers!... O ciel! le cœur qui s'abandonne à ces horribles mouvemens, peut-il goûter un instant de repos, et n'est-il pas aussi lâche qu'inhumain?

DORINDE.

Cette haine féroce que vous me dépeignez, me fait horreur, et je ne la conçois pas; mais je ne parlois que de celle des âmes généreuses.

LA BARONNE.

Il n'en est pas pour elles. Croyez que la définition que j'ai faite de la haine n'est pas exagérée; j'aurois pu même y ajouter quelques traits encore plus odieux, en détaillant les excès où peut entraîner ce désir de vengeance qu'elle inspire.

DORINDE.

Au reste, vous n'aurez pas de peine à me persuader que la haine doit être surmontée par la vertu, et qu'elle est incompatible avec la sensibilité. J'ai des ennemis, mais je ne hais personne; et c'est, je l'avoue, sans beaucoup de réflexion que je vous ai dit tous les *lieux communs* qu'on débite sur la haine; ce n'étoit ni mon cœur, ni mon esprit qui vous parloient, c'étoit le monde.

LA BARONNE.

Le vice, ainsi que la vertu, a plusieurs maximes qui ont passé en proverbe; vous avez, ma sœur, trop de droiture et d'esprit pour les adopter. Ces sentences pernicieuses éblouissent les sots, enhardissent les méchans; mais elles sont heureusement si absurdes, que le plus

léger examen de la raison suffit pour en démontrer l'infamie, et pour armer contre le danger de les entendre répéter si souvent.

DORINDE.

Il est certain qu'avant d'adopter une maxime, on devroit y réfléchir et l'approfondir avec soin, surtout lorsqu'on vit dans le grand monde, où tant de mauvais principes circulent nécessairement, par la méchanceté qui les sème et la légéreté qui les recueille et les répand encore. Mais, revenons à la marquise; que lui direz-vous?

LA BARONNE.

Rien absolument sur les motifs de ma brouillerie avec Cidalie.

DORINDE.

Fort bien; point de détails; j'approuve infiniment cette générosité, elle est dans mon âme; vous savez que je vous l'ai toujours conseillée. Mais soyez sûre que Cidalie vous aura noircie auprès de la marquise; ainsi, à votre place, je ne me piquerois pas de l'épargner, comme

vous avez fait jusqu'ici, et je dirois que j'ai les plus grands sujets de plainte...

LA BARONNE

Non, non, je ne veux point démasquer une personne qui me fut si chère. Lui enlever l'estime de la seule amie qui lui reste, ne seroit qu'une vengeance odieuse, indigne de moi. Quel triomphe pour nos ennemis, s'ils pouvoient, par de mauvais procédés, nous engager à sortir des bornes de la justice et de la modération et nous faire imiter l'action qui les avilit!... Ah! s'il est possible que Cidalie me haïsse; du moins elle ne peut me mépriser; je ne me démentirai point; il m'est doux de penser que je suis digne des regrets de l'amie qui m'a trahie...

DORINDE.

Quel ascendant elle avoit sur vous!... Ne pouvoir encore à présent parler d'elle sans vous attendrir! cela est inconcevable...

LA BARONNE.

Peut-on être autrement pour un objet que l'on a aimé dix ans? Elle n'est pas, il est vrai, ce que je la croyois; mais, mal-

gré ses torts, ne dois-je pas toujours respecter en elle l'amie que j'avois choisie, celle que j'avois rendue dépositaire de tous mes secrets, celle enfin qui fit le charme de ma vie pendant tant d'années?... Permettez-moi de vous faire une question : Si d'affreux procédés nous obligent à nous brouiller avec un frère, à nous séparer d'un mari, pouvons-nous avec bienséance les noircir dans le monde, dévoiler leur méchanceté, et les peindre sans ménagement sous d'odieuses couleurs? Non, sans doute; une telle conduite révolteroit les gens les moins délicats. Eh, pourquoi l'amitié, ce lien volontaire, cette union si douce et si pure, n'exigeroit-elle pas les mêmes ménagemens?... Qu'on cesse donc de l'appeler une *chaîne sacrée*; un *sentiment sublime*, ou qu'on apprenne à mieux connoître l'étendue des devoirs qu'elle impose.

DORINDE.

De tels principes ne me sont point étrangers. Quels sacrifices n'ai-je pas faits à l'amitié? J'ose dire que *ma manière de sentir* n'est pas commune... *J'ai fait mes*

preuves. Mais je vous avoue que j'ai contre Cidalie une animosité qui m'étonne moi-même; car les méchancetés personnelles que j'ai essuyées ne m'ont jamais rien inspiré de pareil. Apparemment qu'il faut attaquer mes amis pour exciter mon ressentiment. Si j'étois l'objet de l'aversion de Cidalie, vous ne me verriez que de la froideur et de la générosité; mais elle vous déteste, et je ne puis lui pardonner...

LA BARONNE.

Elle me déteste!... Non, ne le croyez pas; non; une funeste jalousie, une passion malheureuse a pu l'égarer; mais je suis sûre qu'elle ne me hait pas... Rappelez-vous les preuves d'intérêt qu'elle m'a données, il y a trois mois, dans ma dernière maladie; elle venoit tous les jours dans mon antichambre; elle y passa deux nuits; mes gens l'ont vue pleurer, malgré les efforts qu'elle faisoit pour cacher ses larmes. A chaque instant son cœur la trahissoit... Et quand on lui dit que j'étois hors de danger, sa joie, ses

transports lui causèrent une révolution qui la rendit malade à son tour...

DORINDE.

Je me rappelle tous ces détails; et je suis trop franche pour vous dissimuler que je ne vis dans toute sa conduite qu'une fausseté révoltante... Et mon frère en fut indigné comme moi; mais je me souviens aussi que dans votre convalescence vous lui écrivîtes pour lui demander une entrevue; car vous brûliez du désir de la voir et de vous raccommoder, et elle vous refusa. N'étoit-ce pas démentir toutes ces vaines protestations de tendresse qu'elle vous avoit données? N'étoit-ce pas avouer qu'elle n'avoit joué cette comédie que pour en imposer au public, et pour se rendre intéressante?

LA BARONNE.

Non, elle fut de bonne foi dans les soins qu'elle me rendit : elle ne voulut pas me voir, parce qu'elle craignoit une explication; son refus me prouva seulement qu'elle reconnoissoit l'impossibilité de se justifier...

DORINDE.

Elle auroit dû espérer du moins de pouvoir vous abuser encore. Elle compta trop sur votre pénétration; et point assez sur votre cœur. Mais, à propos d'elle, on m'a dit ce matin une nouvelle assez singulière; elle veut marier son frère; et vous ne devineriez jamais avec qui.

LA BARONNE.

A qui donc?

DORINDE.

A la fille d'un homme qui vous doit sa fortune, d'un homme à qui, par votre crédit, vous avez rendu les plus grands services il y a deux ans.

LA BARONNE.

Monsieur de Sainval?

DORINDE.

Précisément. Vous savez que Cidalie s'est toujours piquée d'avoir une extrême tendresse pour son frère, et vous connoissez la tournure romanesque qu'elle sait donner à tout ce qui la regarde. Aussi conte-t-elle que le bonheur de son frère, et par conséquent le sien, est attaché à

ce mariage; qu'il a pour cette jeune personne la passion la plus vraie et la plus intéressante... Et puis des détails, des attendrissemens... Son frère heureux... Une belle-sœur charmante pour elle... La félicité de trouver une amie dans la femme de son frère.. Et les enfans de son frère qui deviendront les siens... Enfin, une emphase pathétique, et tous les lieux communs épuisés sur les liens chéris de frère et de sœur, de belle-sœur, d'enfans, de neveux...Vous l'entendez.

LA BARONNE.

Mais tout cela, au fond, me paroît très-simple. La fille de M. de Sainval est en effet une charmante personne par sa figure, ses talens, son caractère.

DORINDE.

Et puis elle aura cent mille livres de rente...

LA BARONNE.

J'imagine que Cidalie ignore l'intimité de ma liaison avec M. de Sainval.

DORINDE.

Quoique cette liaison ne soit formée que depuis votre brouillerie avec elle, elle en

est instruite : elle a dit l'autre jour, devant vingt personnes, qu'il y avoit un grand obstacle à cette union; mais qu'elle imaginoit cependant que M. de Sainval, en y réfléchissant, pensera que, dans cette occasion, il vaut mieux consulter sa fille que vos ressentimens particuliers.

LA BARONNE.

On vous a fait une histoire; quand Cidalie seroit capable d'un soupçon aussi bas, elle a trop d'esprit pour en convenir.

DORINDE.

Elle a beaucoup plus d'artifice que d'esprit, et elle a fait dans ce genre des maladresses infiniment plus grossières. Je ne vous ai pas dit tout ce que je sais là-dessus... J'épargne votre foiblesse, et je respecte votre prévention... D'ailleurs, il y a des choses d'un genre si noir, que j'aurois de la répugnance à les articuler... J'ai plus de modération et de réserve que vous ne croyez... C'est une dangereuse femme, soyez sûre de cela... Je conviens qu'elle est séduisante; elle a de la grâce et de la douceur dans ses manières; un ton fort

noble, un peu trop sententieux; au reste, ce défaut même lui donne un air de raison et de solidité qui en impose; il inspire l'ennui, mais il attire la considération... Ne pouvant briller par l'esprit, elle veut se faire estimer par le bon sens, et joint à cet art celui de cacher, sous des dehors intéressans, une âme froide et vindicative, et la plus profonde dissimulation. Mais, pour revenir au trait que je vous citois d'elle au sujet de Sainval, demandez à votre mari, quand il sera de retour, si c'est une histoire : on m'a assuré que plusieurs de ses amis étoient présens à cette conversation.

LA BARONNE.

Est-il possible qu'elle me fasse une injure si cruelle?... Si elle l'a dit, elle est d'autant plus coupable qu'elle ne peut le penser, j'en suis certaine... Changeons d'entretien, ma sœur, je vous en supplie; ne me parlez jamais d'elle... Dites-moi, votre frère ne doit-il pas revenir aujourd'hui de la campagne? vous a-t-il écrit?...

DORINDE.

Non, et j'ignore même où il est.

LA BARONNE.

Je n'en sais pas davantage. Concevez-vous qu'il soit parti si précipitamment, sans m'en prévenir ; et que depuis près de quinze jours qu'il est absent, il n'ait pas daigné m'écrire une seule fois!... Ah! je ne suis heureuse d'aucune manière.

DORINDE.

Il reviendra sûrement bientôt...

LA BARONNE.

En effet, ses affaires doivent le rappeler ici ; elles sont dans un tel dérangement!... Savez-vous si M. de Sainval est à Paris?... Comme je ne suis arrivée qu'hier assez tard de la campagne, je n'ai point envoyé chez lui...

DORINDE.

Oui, il est venu pour vous voir ; mais vous étiez chez la marquise ; j'ai reçu sa visite.

LA BARONNE.

N'entends-je pas un carrosse entrer dans la cour?.... C'est apparemment la marquise...

DORINDE.

Elle s'est fait attendre un peu long-temps... Ah ça, vous allez me présenter... Je suis curieuse de la voir. On dit qu'elle est d'une fierté d'avoir été en Suède, d'un orgueil d'avoir suivi son mari!... Ces femmes à grands sentimens appellent toujours leurs devoirs des sacrifices. Cela est singulier.

LA BARONNE.

Et n'est-ce pas un sacrifice de s'arracher du sein d'une famille qu'on chérit, et dont on est adoré?... Mais on vient, c'est elle.

SCÈNE VI.

DORINDE, LA BARONNE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Je suis au désespoir de rentrer si tard; mais j'ai été forcée d'attendre ma mère... (*A Dorinde.*) Je compte sur l'ancienne indulgence de la baronne; ainsi, madame,

c'est à vous seule que doivent s'adresser mes excuses.

DORINDE.

Je partage tous les sentimens de ma sœur, et je me flatte, madame, que vous voudrez bien à l'avenir me traiter comme elle.

LA MARQUISE.

Puisque vous me défendez les complimens; vous me permettrez donc, madame, de parler à la baronne d'une chose qui m'intéresse au-delà de l'expression; elle connoît ma tendre amitié pour Cidalie, et...

LA BARONNE.

Je prévois vos questions, j'y vais répondre et vous ouvrir mon cœur autant que je le puis. Des raisons que je ne veux, ni ne dois détailler, m'ont pour jamais séparée d'une amie que je regrette et que rien ne peut me rendre. Je n'accuse point Cidalie, je ne me plains que de ma destinée... Qu'il vous suffise de savoir que votre amitié pour Cidalie, loin de diminuer celle que j'ai pour vous, ajoutera encore à l'estime que vous m'avez inspirée, en me confir-

mant dans l'opinion que j'avois de la solidité de vos sentimens. Ne m'en demandez pas davantage; je me suis prescrit sur le reste un silence inviolable.

LA MARQUISE.

Cette douceur et cette généreuse modération ne m'étonnent point en vous; mais comment se peut-il que, malgré tant de ménagemens, Cidalie soit si cruellement noircie dans le monde? les plus odieuses interprétations, les plus horribles calomnies sont répandues contre elle. Quand vous ne vous plaignez point, qui donc peut avoir le droit de l'accuser.

LA BARONNE.

J'ignore d'où peuvent venir ces bruits injurieux et sans fondement; mais d'ailleurs, je sais que la méchanceté ne m'a pas épargnée davantage.

DORINDE.

On ne peut empêcher le monde de former des conjectures, et de juger d'après les vraisemblances qu'il croit apercevoir, ou qu'il suppose.

LA MARQUISE.

Les vraisemblances!... Quand on a connu Cidalie, et quand on n'est aveuglé ni par l'envie, ni par la haine, il n'y a nulle *vraisemblance* qu'elle soit capable de fausseté et de perfidie.

DORINDE.

Les ennemies de Cidalie prétendent qu'elle a tort; ceux de ma sœur soutiennent que Cidalie a raison; je ne vois rien dans tout cela que de fort ordinaire.

LA MARQUISE.

Non, madame; on déchire Cidalie avec d'autant plus de facilité, qu'elle et ses amis sont incapables d'user de représailles; et je puis vous assurer que tout le monde s'accorde à plaindre la baronne.

LA BARONNE.

Ainsi vous pensez donc que la modération que je témoigne n'est qu'un artifice?

LA MARQUISE.

Que dites-vous, ma chère baronne? Pouvez-vous concevoir un semblable soupçon? Je n'accuse que ceux qui, sous le voile de l'amitié, vous abusent, vous tra-

hissent; puisque loin d'imiter votre générosité, ils se servent de votre nom afin de satisfaire leur haine particulière, en tâchant de noircir et de calomnier une personne, assez noble pour n'opposer à de tels outrages que le mépris et le silence.

DORINDE.

Ces déclamations, madame, ne me sont point nouvelles, je les reconnois; Cidalie vous a communiqué sa chaleur... et ces discours violens, dictés par elle, prouvent comment elle garde ce silence estimable que vous vantez.

LA MARQUISE.

Je ne parle point d'après Cidalie, madame, et pour ne vous laisser aucun doute à cet égard, c'est de ma mère et de Mélite que je tiens ces tristes détails...

LA BARONNE.

Terminons cet entretien, je vous en conjure...

LA MARQUISE.

Oui, mais à condition que nous le reprendrons; car je veux vous faire connoî-

tre la noirceur des faux amis qui vous aigrissent en secret...

DORINDE, *avec emportement.*

Ah, c'en est trop, madame... Un tel déchaînement n'est pas tolérable .. Et cet oubli des bienséances ne peut ni se concevoir, ni se supporter.

LA MARQUISE, *froidement.*

Vous m'étonnez, madame... Qu'ai-je dit qui doive vous déplaire?.... On ne peut donc entreprendre, sans vous offenser, de démasquer la trahison et la perfidie?.... A l'avenir, mieux instruite, madame, je ne manquerai plus à ces égards dont j'ignorois l'obligation indispensable, et que vous réclamez sans doute avec raison.

DORINDE, *à la baronne.*

Voilà, ma sœur, à quoi mon amitié pour vous m'expose; mais puisque l'on me pousse à bout avec si peu de ménagement, je vais m'expliquer avec la franchise qui m'est naturelle. (*A la marquise.*) Il n'y a dans tout ceci, madame, de trahison que de la part de Cidalie, d'aveuglement, que dans les amis qui lui restent...

LA BARONNE.

Que dites-vous, ma sœur?...

DORINDE.

Oui, madame, je méprise Cidalie; j'exhorte ma sœur à ne jamais la revoir. Je ne trahirai point les secrets qui me sont confiés; je ne dévoilerai point les horreurs dont j'ai vu les preuves les plus positives.

LA BARONNE.

Ma sœur...

DORINDE.

J'admire la générosité, la modération de ma sœur; mais je ne puis supporter de l'entendre accuser de foiblesse et d'injustice, et de me voir moi-même indignement outragée. Vous m'avez forcée, madame, à rompre le silence; et si je dévoile Cidalie, n'en accusez que vous.

LA BARONNE, *à la marquise.*

La violence et l'emportement l'égarent... Je désavoue tout ce qu'elle a dit... Pardonnez, ma sœur... Votre vivacité naturelle, et votre intérêt pour moi, sans doute, ont causé cet affreux déchaînement, que vous condamnerez vous-même avec un peu de

réflexion... (*A la marquise.*) La colère suspend en elle l'usage de sa raison... Non, je ne reproche rien à Cidalie; non, c'est moi seule qu'on doit croire... Quelle scène affreuse vous venez de me donner l'une et l'autre : eh quoi, vous m'aimez toutes deux et vous aigrissez mes chagrins!.. Ah, s'il n'existe pas un cœur sur lequel je puisse compter, du moins épargnez, respectez en moi la plus malheureuse personne qui soit sur la terre.

LA MARQUISE.

Vous, malheureuse!.... Avec une âme si noble et si tendre, devriez-vous l'être?... Ah! vous méritez de vrais amis; le ciel vous les a conservés malgré vous... et vous retrouverez un jour le bien que vous avez perdu. Oui, j'ose le prédire, le temps réunira deux cœurs si bien faits l'un pour l'autre... Mais, qui vient nous interrompre?....

SCÈNE VII.

DORINDE, LA BARONNE, LA MARQUISE, VICTORINE.

LA MARQUISE.

Que voulez-vous ?

VICTORINE.

On demande madame dans son cabinet... (*Bas.*) C'est madame Cidalie.

LA MARQUISE.

Il suffit, allez. (*Victorine sort.*)

LA BARONNE.

Je vous laisse...

LA MARQUISE.

Promettez-moi donc que je vous reverrai ce soir... Si vous rejetez ma médiation, du moins ne dédaignez pas les soins de cette amitié si vraie que je vous ai consacrée...

LA BARONNE.

Elle m'est toujours chère; et je sens

qu'elle peut adoucir mes peines... (*Elles s'embrassent.*)

DORINDE, *à part.*

Je suis outrée... (*Haut.*) Allons, ma sœur, venez-vous ?

LA BARONNE.

Je vous suis... (*La baronne et Dorinde sortent; la marquise fait quelques pas pour les reconduire.*)

LA MARQUISE, *seule, après un moment de silence.*

Quel entretien !... comme il m'a serré le cœur ! Pauvre baronne !...... Comme elle est abusée et tyrannisée par cette méchante femme !... Mais, allons trouver Cidalie... Ah, la voilà.

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, CIDALIE.

LA MARQUISE.

J'ALLOIS vous chercher.

CIDALIE.

Victorine m'a dit que la baronne sortoit, et je suis venue sur-le-champ. Hé bien, ma chère amie, comment l'avez-vous trouvée?.... on dit qu'elle est bien changée.. Vous a-t-elle parlé de moi? Dorinde étoit avec elle, comment aura-t-elle pu se contenir devant vous? enfin, comment s'est passée cette conversation?

LA MARQUISE.

Toutes ces questions de votre part me font grand plaisir; elles doivent me donner l'espoir que vous êtes disposée à plus de confiance que je n'osois en attendre de vous..

CIDALIE.

Certainement, je n'aurai point avec



vous cette entière réserve dont je me suis fait une loi jusqu'ici; vous saurez tout ce qu'il m'est permis de dire sans blesser les devoirs que la délicatesse m'impose.

LA MARQUISE.

Cependant, je vous aime assez pour avoir le droit de prétendre à une confiance sans restriction.

CIDALIE.

Je vous expliquerai les raisons qui doivent me forcer d'y mettre des bornes à cet égard, et vous les approuverez, j'en suis sûre. Ah! croyez qu'il en coûte à mon cœur de ne s'ouvrir qu'à demi; il y a si long-temps qu'il dissimule ses chagrins, et cette contrainte en a si cruellement redoublé l'amertume!........ Mais j'entends la voix de Mélite; elle vient sans doute nous chercher pour dîner...

SCÈNE IX.

LA MARQUISE, CIDALIE, MÉLITE.

MÉLITE.

PARDON, si je vous interromps; mais savez-vous qu'il est trois heures?

LA MARQUISE.

Allons, ma chère Cidalie...

MÉLITE, *à la marquise.*

Un moment.... Apprenez-moi donc ce que vous avez dit à Dorinde; elle est sortie furieuse, et elle a fait une scène inouïe à la pauvre baronne, en descendant les escaliers... Victorine, qui m'a conté ce détail, a entendu plusieurs exclamations très-violentes; et entre autres, elle prétend que Dorinde a répété plusieurs fois que vous étiez *d'une impertinence inconcevable, d'une impertinence qui n'a pas de nom.* Victorine ajoute que la baronne essayoit en vain de faire taire sa belle-sœur, qui n'en

crioit que plus fort, et avec un air et un son de voix également effrayans.

LA MARQUISE.

Spectacle en effet effrayant et hideux, que celui qu'offre une femme dominée par la colère et livrée à l'emportement!... Mais on nous attend pour dîner; nous reprendrons tantôt cette conversation. Allons... (*Elles sortent.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE, CIDALIE.

LA MARQUISE.

Enfin, nous voilà seules, et sûres de n'être point interrompues; satisfaites mon impatience, ma chère Cidalie...

CIDALIE.

Il est inutile, je crois, de vous parler de la situation de mon cœur; mes lettres ont dû vous convaincre que je ne suis point changée : cette amie que la méchanceté m'a fait perdre m'est toujours aussi chère; je plains son aveuglement, j'en gémis, il me coûte tout mon bonheur; on m'a ravi son estime, mais je lui conserve la mienne, malgré ses injustices; c'est un bien qu'elle dédaigne, et

c'est la seule consolation qui me reste, Qu'il doit être cruel de mépriser ce qu'on aimoit! mais, hélas! il est aussi douloureux d'être soupçonnée d'une noirceur par la personne même à l'opinion de laquelle on tenoit le plus!...

LA MARQUISE.

Vous savez donc que la calomnie vous a noircie auprès de la baronne?...

CIDALIE.

Je connois tous les détails de cet affreux mystère, je vous l'avoue; vous êtes la première à qui j'aie fait cette confidence, et n'oubliez pas que vous m'avez promis une inviolable discrétion. Ce n'est qu'avec vous que je puis me permettre d'accuser la baronne de foiblesse et de crédulité; mais si vous saviez avec quel art on l'abuse, et quelles spécieuses apparences on a su tourner contre moi, vous l'excuseriez, j'en suis sûre. D'ailleurs, me soupçonnant coupable de la plus noire trahison, elle voulut d'abord s'expliquer franchement avec moi; elle conservoit l'espoir qu'il me seroit pos-

sible de me justifier : vous connoissez mon cœur ; trop fier pour supporter l'ombre d'une défiance injurieuse, il fut profondément blessé de la sienne. Tandis qu'elle me parloit, l'étonnement et l'indignation me rendoient immobile, et m'ôtoient même le désir de me justifier. On prit mon silence et ma froideur pour l'aveu tacite de ma perfidie et de mon ingratitude, et après cette funeste entrevue, nous cessâmes tout-à-fait de nous voir. Depuis quelque temps, la perte de sa confiance et l'embarras qu'elle éprouvoit avec moi m'avoient fait pressentir mon malheur ; et quand elle me dévoila une partie de ses soupçons, j'avoue que le ressentiment de me voir si cruellement outragée me persuada d'abord que je regrettois peu celle qui étoit capable de me faire une si mortelle injure ; je rompis sur-le-champ, sans reproches, sans plaintes, et avec un sang-froid dont je me félicitois ; mais ce calme trompeur fut de courte durée, et je sentis bientôt toute l'étendue d'une perte irréparable pour moi...

LA MARQUISE.

Je conçois l'effet de votre premier mouvement, et que d'abord vous ayez dédaigné de vous justifier; mais, depuis, comment n'en avez-vous pas cherché les moyens? comment n'avez-vous pas désiré, demandé une nouvelle explication?

CIDALIE.

Telle est la bizarrerie de ma destinée, que cette amitié même qui me la fait souhaiter, en même temps me l'interdit.

LA MARQUISE.

M'expliquerez-vous cette énigme?

CIDALIE.

En deux mots, la voici. Mes accusateurs auprès de la baronne sont sa belle-sœur et son mari : par un hasard singulier, je possède les preuves les plus complètes de leur fausseté, et tous les détails de leur noir complot, et je ne puis me justifier entièrement aux yeux de la baronne qu'en produisant ces preuves, qui démasqueroient deux personnes méprisables, mais à qui elle est attachée par des liens indissolubles. Dois-je, pour mon intérêt particulier, porter le trou-

ble, la haine et la désunion dans le sein d'une famille? dois-je arracher une femme à son mari? aurai-je la cruauté de lui ravir tous les sentimens qui peuvent lui faire chérir ses devoirs? puis-je lui dire : Cet homme à qui vous avez tout sacrifié, que vous avez aimé si passionnément, à qui vous êtes unie pour toujours, l'époux enfin que vous avez choisi, est également indigne de votre estime et de votre tendresse?... Me reconnoitriez-vous, ma chère marquise, à ce cruel langage? seroit-ce là de l'amitié, quand la haine la plus noire ne pourroit porter de plus terribles coups? Je ne puis cependant me justifier qu'à ce prix : jugez donc de toute l'amertume de ma situation.

LA MARQUISE.

Ah! que m'apprenez-vous? Je vous admire, je vous approuve; j'ose même croire qu'à votre place je me conduirois comme vous. Vous ne faites que votre devoir, j'en conviens; mais que vous êtes à plaindre!... Calomniée auprès de l'objet qui vous est le plus cher, et forcée de le laisser dans une erreur que vous

pourriez détruire si facilement!... Ah! plus d'espoir de raccommodement à présent, je le conçois, et les méchans triompheront. Cette horrible Dorinde et son frère s'applaudiront toujours de leurs complots : je ne puis supporter cette idée, je l'avoue... Que je la hais, Dorinde... oui, presque autant que je vous aime.

CIDALIE.

Ah! pouvez-vous comparer la force de la haine à celle de l'amitié? Non, non, un tranquille et froid mépris, voilà l'espèce de haine qui convient aux âmes généreuses, et la seule dont elles soient susceptibles. Eh! ne sommes-nous pas vengés des méchans par notre supériorité sur eux? Les charmes de l'amitié, les sentimens doux et bienfaisans d'un cœur noble et tendre leur sont inconnus, ils sont privés du bonheur dont nous jouissons; n'ayons pas la coupable folie de nous associer à leurs peines, en nous livrant aux noires passions qui les déchirent, et qui ne sont faites que pour eux. Qu'ils haïssent, qu'ils se vengent;

mais nous, pardonnons, aimons, faisons le bien, et nous les forcerons à nous porter envie au milieu même de leurs plus brillans succès.

LA MARQUISE.

Oui, vous avez raison; la haine est un affreux délire, et son atrocité est particulièrement odieuse et révoltante dans une femme; mais cependant je voudrois bien que vous me permissiez de haïr Dorinde sans conséquence; elle est si noire, si méchante!... Dites-moi pourquoi elle vous déteste et vous calomnie avec tant d'acharnement; est-ce de gaîté de cœur ou par quelque intérêt particulier?

CIDALIE.

Elle sait que je me suis vivement opposée au mariage de la baronne, et que je l'empêchai du moins de donner follement tout son bien à l'homme indigne d'elle, qui ne l'épousoit que pour sa fortune. On voulut éloigner de la baronne une personne qui pouvoit lui donner d'utiles conseils, on nous brouilla; et mon amie, séduite, aveuglée, et victime de l'avidité

la plus basse, a, depuis notre séparation, engagé tout son bien et signé sa ruine. Voilà du moins ce qu'on dit dans le monde; plût au ciel que ces tristes conjectures fussent sans fondement!...

LA MARQUISE.

Infortunée baronne! elle est cruellement punie de sa foiblesse et de sa crédulité!...

CIDALIE.

Elle méritoit un autre sort. Son âme est si noble et si sensible!.... Malgré les torts affreux qu'elle me suppose, jamais un mot de plainte n'est sorti de sa bouche; elle me conserve toujours le plus tendre intérêt. On peut l'aveugler, la séduire; mais il est impossible que le ressentiment et l'animosité puissent entrer dans son cœur; jamais personne n'eut à un degré plus éminent les vertus précieuses qui doivent surtout caractériser une femme, l'indulgence, la douceur et la modération. Elle me croit coupable de la trahison la plus noire; hé bien, non-seulement elle m'a pardonné, mais, j'en suis sûre, elle

m'excuse en secret, et ne pense à mes prétendus torts que pour chercher des raisons qui puissent les diminuer. Incapable de manquer à ses principes, la fragilité des autres n'excite en elle qu'une tendre compassion... Et voilà cependant l'amie que j'ai perdue!... qui pourra m'en dédommager?... Nous étions libres l'une et l'autre, décidées à ne jamais prendre d'engagemens; les convenances nous unissoient comme les sentimens; nos terres voisines, nos fortunes égales, ce qui nous donna la possibilité de vivre ensemble dans cette étroite intimité qui dura dix ans. Nous logions à Paris dans la même maison; nous passions l'été dans sa terre et dans la mienne; accoutumée à la voir toujours, à lui confier mes plus secrètes pensées, trouvant en elle tous les agrémens de l'esprit et toutes les qualités de l'âme; persuadée qu'elle m'aimoit uniquement, et que rien ne pouvoit jamais nous séparer, mon attachement pour elle prenoit chaque jour de nouvelles forces, et devint enfin la passion dominante de mon

cœur. La raison la justifioit, et l'amour-propre même (car à quels sentimens ne se mêle-t-il pas?) servoit à l'augmenter encore : on nous citoit comme le modèle d'une amitié unique; le monde, qui doute toujours de la sincérité des liaisons des femmes, rendoit justice à la nôtre; et j'éprouvois que l'approbation générale fait chérir davantage encore un penchant vertueux.

LA MARQUISE.

Je ne puis renoncer à l'idée de vous réunir l'une et l'autre.... En dépit du sort et des méchans, vous vous aimerez toujours. Hé bien, passez-vous d'explication, consentez seulement à vous revoir...

CIDALIE.

Je suis sûre que la baronne me recevroit; mais comment paroître devant elle sans me justifier? Aurois-je le courage, en vivant avec elle, de la laisser dans son erreur? En supposant qu'elle consentît à me pardonner, me seroit-il possible de ne pas lui ouvrir mon cœur, ce cœur si

peu fait pour feindre, et surtout avec elle? Non, non, je puis me taire loin d'elle, je le dois; rien ne me fera rompre ce cruel silence; mais auprès d'elle je me trahirois, j'en suis certaine. Renoncez donc à un projet qui ne peut jamais se réaliser; il faut qu'il soit bien chimérique pour que j'aie pu y renoncer moi-même...

LA MARQUISE.

Mais que peut-on avoir inventé contre vous avec une ombre de vraisemblance? je ne le devinerai jamais, et je comprends encore moins comment la baronne a pu se laisser séduire par un mensonge qui vous noircissoit.

CIDALIE.

Avec tout l'art imaginable et les apparences les plus fortes, on ne parvint à lui inspirer que des soupçons; moi seule je l'ai confirmée dans son erreur en refusant de m'expliquer. Ce silence de ma part a dû la convaincre; mais je ne conçois pas ses premiers doutes; je l'avoue, à sa place, jamais je n'eusse été capable de les former : cependant elle étoit aveuglée par

une passion que je ne connois pas ; je ne dois que la plaindre et non la condamner. Heureux qui ne livre son cœur qu'à des sentimens doux et modérés, et qui sait se garantir des passions violentes ! ses plaisirs seront toujours purs, et la raison adoucira ses peines.

LA MARQUISE.

D'ailleurs, le sentiment le plus légitime peut devenir, par son excès, dangereux et condamnable, surtout dans une femme. Un léger écart de principes nous conduit souvent au déshonneur ; nous devons donc travailler avec soin à modérer la vivacité de notre imagination ; et pour nous préserver des illusions qui pourroient nous séduire, réfléchir, méditer sans cesse, et soumettre tous nos sentimens aux lois sévères de la raison, qui peut seule nous guider sûrement ; elle nous dira que nées pour la dépendance, la vie tranquille et retirée, nos occupations doivent être sédentaires, nos goûts simples ; que la modestie, la douceur et la modération, sont des qualités nécessaires à notre félicité

comme à notre gloire. Une femme ne peut se distinguer que par les vertus d'un sage, l'empire absolu de soi-même, et l'amour de la justice et de la paix. Une imagination exaltée mène les hommes à l'héroïsme, et précipite les femmes dans d'affreux égaremens. Ainsi les passions tumultueuses, les mouvemens violens, sont pour nous des foiblesses dangereuses et funestes, et auxquelles nous ne pouvons nous livrer sans perdre nos principes, notre réputation et notre bonheur.

CIDALIE.

Oui, nous sommes faites pour être sensibles et non passionnées; ne nous plaignons point de notre partage : n'aimer qu'autant que la raison le permet, c'est seulement renoncer à des erreurs qui ne produisent que des peines. Mais je m'oublie facilement dans un entretien si doux; il faut cependant que je m'arrache d'ici; mon frère, sans doute, m'attend déjà chez moi.

LA MARQUISE.

Si ce mariage dont vous vous occupez

pouvoit réussir, ce seroit une grande consolation pour vous.

CIDALIE.

Il adouciroit tous mes chagrins; mon frère m'est si cher! mais je n'ose me flatter.... Quelqu'un vient. Adieu, ma chère amie.

LA MARQUISE.

C'est Mélite...

CIDALIE.

Eh, mon Dieu, comme elle a l'air agitée!...

SCÈNE II.

LA MARQUISE, CIDALIE, MÉLITE.

MÉLITE.

Ah! j'ai de cruelles nouvelles à vous apprendre!...

LA MARQUISE.

Comment!...

MÉLITE.

Cette pauvre baronne doit être dans un désespoir!...

CIDALIE.

O ciel! qu'est-il donc arrivé?

MÉLITE.

Son mari étoit absent depuis quinze jours; on ignoroit le lieu qu'il habitoit et le sujet de son voyage; tout est découvert à présent.

CIDALIE.

Hé bien?

MÉLITE.

Il partit secrètement pour un port de mer, et s'est embarqué : il a écrit à sa femme en mettant à la voile.

CIDALIE.

Et quel est son dessein?...

MÉLITE.

Il mande qu'il est ruiné, qu'il part pour les Indes, et que, s'il n'y rétablit pas sa fortune, on n'entendra jamais parler de lui. Sa malheureuse femme, que deviendra-t-elle, abandonnée de l'objet à qui elle a tout sacrifié, n'entendant rien aux affaires, assiégée par une foule de créanciers, obligée de vendre tout ce qu'elle possède, perdant tout à la fois?...

CIDALIE.

Une amie lui reste... Où est-elle? que fait-elle? De qui tenez-vous ces affligeans détails? sont-ils bien vrais?...

LA MARQUISE, *embrassant Cidalie.*

Je vous devine... Je lis avec attendrissement dans ce cœur si noble et si tendre!.....

MÉLITE, *à la marquise.*

Ah! vous n'avez pas le mérite de découvrir seule ce qui s'y passe...

CIDALIE.

Mais, encore une fois, ma chère Mélite, êtes-vous bien sûre du malheur de la baronne.

MÉLITE.

Je quitte dans l'instant une personne qui étoit avec elle quand elle a reçu la fatale lettre de son mari...

CIDALIE.

L'infortunée!... Si j'allois sur-le-champ chez elle?... Sa porte me sera fermée.... (*A la marquise.*) Écrivez-lui, ma chère amie; dites-lui que je lui demande à genoux un moment d'entretien... Mais elle le refusera sans doute! Que faire donc?.....

Il faut cependant que je lui parle..... et tout à l'heure.... Ah! conseillez-moi, par pitié; dans le trouble où je suis, je ne sais comment je dois m'y prendre pour l'engager à me voir....

LA MARQUISE, *à Cidalie.*

Comme vous êtes tremblante!..... Asseyez-vous, et calmez-vous, s'il est possible. (*Cidalie s'assied.*) Voici ce que j'imagine : il faut que Mélite, qui est fort liée avec elle, aille la chercher; qu'elle lui dise que j'ai les choses du monde les plus importantes à lui communiquer, et qu'elle l'amène ici.

CIDALIE.

Fort bien...... Mais cachez-lui que je l'attends, et même ne lui prononcez pas mon nom... Elle loge dans cette rue; en ne perdant point de temps, chère Mélite, vous serez de retour dans un quart d'heure....

MÉLITE.

J'ai justement ma voiture là-bas. Adieu, comptez sur mon zèle et mon activité. (*Elle sort.*)

SCÈNE III.

LA MARQUISE, CIDALIE.

LA MARQUISE.

Enfin, ma chère Cidalie, nul obstacle à présent ne s'oppose à votre justification; la baronne, indignement abandonnée d'un mari qu'elle ne reverra vraisemblablement jamais, ne sait que trop maintenant combien il méritoit peu s tendresse, vous pouvez, sans scrupule, achever de lui dessiller les yeux.....

CIDALIE.

Oui, je le puis, et même je le dois. Oserois-je, sans me justifier entièrement, lui offrir tous les secours de la tendre amitié? pourroit-elle en accepter d'une personne qu'elle n'estimeroit pas?.... Cependant je tremble: je désire passionnément de la revoir, et je redoute cette entrevue.. Elle est si à plaindre! Le malheur augmente encore la délicatesse des âmes nobles : si j'allois, en l'éclairant,

aggraver ses peines, la blesser peut-être... ajouter à ses chagrins celui de la faire rougir de ses torts avec moi... si, enfin, aigrie par sa situation, elle ne voyoit dans ma démarche qu'une orgueilleuse générosité..... Ah! qu'elle liroit mal dans mon cœur! de toutes ses injustices, celle-là seroit la plus cruelle.. Que je suis combattue!... J'ai presque envie de ne pas la voir aujourd'hui: cependant si elle m'aimoit autant qu'elle m'est chère, je la consolerois.. Mais je me suis toujours opposée à son mariage; j'eus le courage autrefois de lui prédire une partie des malheurs qu'elle éprouve. Elle se le rappelle, j'en suis sûre; ma présence, ma vue seule, sera sans doute pour elle un reproche insupportable.. Qui sait même si jamais elle pourra s'accoutumer à me voir?...... Que ces réflexions sont accablantes!... Quel parti dois-je prendre?

LA MARQUISE.

En vérité, vous vous plaisez à vous tourmenter. Elle vous aimoit toujours en vous supposant les plus grands torts: soyez bien certaine que le bonheur de

retrouver une amie telle que vous, la dédommagera de toutes ses peines.

CIDALIE.

Mais que lui dirai-je d'abord? par où commencerai-je?... J'ose croire que j'ai moi-même assez de délicatesse pour ne devoir jamais craindre en général de blesser celle d'une autre...D'ailleurs, les offres que je veux lui faire sont si simples!.. Mais, je vous le répète, elle est dans le malheur, je la trouverai susceptible, exagérée, défiante : voilà les suites amères de l'infortune, voilà les défauts qu'elle produit ; ils doivent exciter la plus tendre compassion, et l'on ne sauroit trop s'occuper des égards et des ménagemens qu'ils méritent. Ah! celui qui peut aborder un malheureux sans éprouver un sentiment mêlé de respect et de crainte, n'est pas fait pour le secourir, ni digne de le consoler..... Il me vient une idée.... Si, pour ménager sa délicatesse, je commençois par lui demander un service ?..... fût-il chimérique, n'importe... Mais de quel genre? il faut y penser... Mon Dieu, n'entends-je pas

du bruit?... C'est elle peut-être?.... Je n'en puis plus... (*Elle s'assied.*)

LA MARQUISE.

Réellement je doute que vous ayez la force de lui parler... Ah, vous méritez bien d'être aimée... et je crois pouvoir vous dire, sans exagération, que vous m'êtes aussi chère que vous le serez à la baronne dans un quart d'heure... Mais, que nous veut Victorine?

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, CIDALIE, VICTORINE.

VICTORINE.

Madame, je viens vous avertir que ces dames sont arrivées...

CIDALIE.

Quoi! Mélite et la baronne?

VICTORINE.

Oui, madame.

CIDALIE.

Ah! ciel!... (*à la marquise.*) Écoutez, ma chère amie, je vais m'en aller dans votre cabinet; je ferai dire à Mélite qu'elle vous envoie la baronne, à qui vous ne parlerez point de moi; et pendant votre entretien avec elle, je préviendrai Mélite sur la manière dont je veux être annoncée.

LA MARQUISE.

J'entends... Je ne dirai point que vous êtes ici...

CIDALIE.

Et même, si elle vous parle de moi, ajoutez que vous ne m'avez pas vue depuis ce matin.

LA MARQUISE.

Ne perdez point de temps... allez.

CIDALIE.

Adieu...... Victorine, donnez-moi le bras; car en vérité je suis si tremblante et si troublée, que je ne puis me soutenir. (*Elle sort avec Victorine.*)

SCÈNE V.

LA MARQUISE, *seule.*

Quelle âme charmante!..... Quelle leçon que sa conduite!... Comme ce noble exemple doit faire mépriser et haïr les mauvais procédés et les éclats indécens dont on est si souvent témoin quand on vit dans le monde...... On dit que l'exemple des méchans est dangereux; il me semble, au contraire, que plus on les voit de près, et plus l'horreur qu'ils inspirent s'accroît et doit préserver du malheur de leur ressembler; tandis que la douce contemplation de la vertu nous séduit, nous touche et nous entraîne : et le désir d'imiter ce que nous admirons est si naturel!... Mais voici la baronne.

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, LA BARONNE.

LA MARQUISE, *allant au-devant de la baronne.*

PARDONNEZ-MOI, ma chère baronne, de vous avoir fait attendre un moment, j'étois enfermée pour une affaire importante. Je brûlois du désir de vous voir, et de vous assurer que mon cœur partage toutes vos peines; daignez m'accorder un peu de confiance, je vous en conjure... (*Elle l'embrasse.*)

LA BARONNE, *froidement.*

Mélite m'a dit que vous aviez les choses les plus intéressantes et les plus pressées à me communiquer...

LA MARQUISE.

Je n'ai à vous parler que de vous, et rien en effet de plus intéressant ne peut m'occuper. A la première nouvelle de vos malheurs, j'aurois sur-le-champ volé chez vous; mais je vous avoue que j'ai craint

d'y rencontrer madame votre belle-sœur, et je voulois vous voir seule.

LA BARONNE.

Mes malheurs sont grands, il est vrai, mais mon courage saura les égaler. Je n'aurai recours à personne; je suis sûre que mon bien est plus que suffisant pour payer mes dettes. J'ai vu un homme d'affaires qui m'a donné cette assurance; c'en est assez pour ma tranquillité. A l'égard de la fortune, j'en supporte la privation avec un sang-froid qui n'a rien d'affecté, ni d'étonnant : je serois bien méprisable, si après les pertes que j'ai faites, celle-là pouvoit encore me toucher.

LA MARQUISE.

Ah, je connois l'élévation et la sensibilité de votre âme...

LA BARONNE.

Cette sensibilité n'est plus pour moi qu'une foiblesse, je saurai la surmonter.....

LA MARQUISE.

Un grand malheur rappelle toujours ceux qu'on a déjà éprouvés... Je suis sûre

qu'aujourd'hui Cidalie est plus que jamais présente à votre souvenir...

LA BARONNE.

Rien n'a pu jusqu'ici l'en effacer un seul instant... Mais enfin, je suis lasse d'aimer et de regretter des ingrats... Abandonnée, trahie par tout ce qui m'étoit cher, je renonce au monde, au bonheur, à l'amitié; je ne dois plus chercher que le repos... Cidalie!... dites-lui, madame, quand vous la verrez, que ce cœur qu'elle a connu si tendre, maintenant aigri, désabusé, se consacre à l'indifférence, et désormais ne consultera que la raison... Dites-lui que je suis paisible et détrompée; que je hais la société, que je vais la fuir pour toujours; et surtout, que je ne crois plus à l'amitié...... Mais, non, ne lui parlez point de moi; qu'elle m'oublie, qu'elle soit heureuse..... c'est mon dernier souhait, il est sincère.

LA MARQUISE.

Elle, vous oublier! Non, ne le croyez pas... Que deviendra-t-elle en apprenant vos malheurs?... à quel excès elle y sera sensible!...

LA BARONNE.

En effet, ma situation est telle, que mes plus grands ennemis seront forcés de me plaindre. Mais, madame, je ne veux pas vous ennuyer plus long-temps; pardonnez-moi mon importunité, je ne suis venue que sur l'assurance que Mélite m'avoit donnée que vous aviez à me parler d'affaires...

LA MARQUISE.

Quelle froideur vous me témoignez, ma chère baronne; pourquoi vous refuser aux consolations de ma tendre amitié? Mais les différens mouvemens qui vous agitent ne sont que trop naturels; dans l'état où vous êtes, je n'accuse point votre cœur...

LA BARONNE.

Ah! ce cœur est devenu inaccessible à l'amitié... Non, non, je ne prétends plus au bonheur d'être aimée... Et moi-même, je ne suis plus capable d'aucune espèce de sentiment: la haine de la vie, voilà le seul qui me reste...

LA MARQUISE.

Cette sombre misanthropie est trop op-

posée à la douceur de votre caractère pour pouvoir durer long-temps...

LA BARONNE.

On vient, je me retire...

SCÈNE VII.

LA BARONNE, LA MARQUISE, MÉLITE.

MÉLITE, *arrêtant la baronne.*

RESTEZ un moment, je vons prie; je suis chargée d'une commission pour vous.

LA BARONNE.

De quelle part?

MÉLITE.

Je prévois votre surprise... C'est Cidalie qui m'envoie...

LA BARONNE.

Cidalie!... et que me veut-elle?

MÉLITE.

Elle arrive dans l'instant; et en apprenant que vous étiez ici, elle m'a priée de

vous demander de lui accorder un moment d'entretien...

LA BARONNE.

Moi, la voir!.... ah! j'y suis disposée moins que jamais.. Je ne la verrai point, madame...

MÉLITE.

Je crois qu'elle ignore vos malheurs, car elle ne m'en a point parlé... elle m'a dit seulement qu'elle avoit une grâce à vous demander; que vous pouviez d'un mot assurer le bonheur de son frère, et qu'elle compte assez sur votre générosité pour s'adresser à vous avec confiance...

LA BARONNE.

Elle connoîtra qu'elle ne s'est point abusée... mais, encore une fois, je ne la verrai point... Dites-lui qu'elle soit sansinqu iétude sur son affaire, et que l'entrevue qu'elle me demande est absolument inutile.

MÉLITE.

Elle dit qu'elle ne peut acccepter une grâce de vous, à moins qu'elle ne la reçoive de votre bouche....

LA MARQUISE.

Ma chère baronne, vous avez trop de générosité pour vous refuser à cette délicatesse...

LA BARONNE.

Qu'elle m'écrive, je lui répondrai; c'est tout ce que je puis promettre...

MÉLITE.

Voyez-la un seul instant, je vous en conjure...

LA BARONNE.

Non; je ne pourrois supporter sa présence... Ciel! n'entends-je pas sa voix?.. Ah! Mélite, où m'avez-vous conduite?... Tout ceci n'est qu'un complot... c'est mon sort d'être toujours trompée... (*Elle s'assied; la marquise et Mélite s'approchent d'elle. La marquise lui prend la main.*)

LA MARQUISE.

Nous serons bientôt justifiées à vos yeux.

MÉLITE, *regardant vers la porte.*

C'est elle... c'est Cidalie; elle n'a pu résister à son impatience.

LA BARONNE.

Ainsi donc, vous me forcez de la voir

malgré moi..... Hé bien, qu'elle vienne; après tout, que m'importe?... Elle s'attend peut-être à me trouver abattue, humiliée... qu'elle vienne, je la désabuserai...

MÉLITE.

Venez, Cidalie. Sortons... laissons-les...

LA BARONNE.

Quoi! vous m'abandonnez l'une et l'autre?.....

LA MARQUISE.

Nous reviendrons dans un instant... Allons... (*Elles sortent précipitamment.*)

LA BARONNE.

Écoutez... Elles me laissent... Quel indigne complot! quel injuste violence! et quel peut en être le but?... Ciel! on vient... c'est Cidalie... Ah! rassemblons du moins le peu de courage qui me reste...

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, CIDALIE.

(*Cidalie paroît et s'arrête. La baronne retombe dans son fauteuil, en tournant son visage du côté opposé à celui de Cidalie.*)

CIDALIE, *après un moment de silence.* (*A part.*)

QUE son trouble augmente le mien !.... Je n'ose approcher...

LA BARONNE, *se levant.*

Hé bien, madame... qu'avez-vous à me dire ?... et comment avez-vous pu désirer de me voir ?... S'il m'est possible de vous être de quelque utilité, ne suffisoit-il pas de me le faire savoir ?

CIDALIE.

J'ose dire, madame, que la démarche que je fais est flatteuse pour vous, puisqu'elle prouve l'opinion que j'ai de votre

caractère; et, loin de m'humilier, elle me satisfait... Vous montrer de l'estime et de la confiance, ne coûte point à mon cœur...

LA BARONNE.

Un tel langage doit me surprendre..... Mais, enfin, madame, de quoi s'agit-il?...

CIDALIE.

Mon frère aime passionnément la fille de M. de Sainval; vous avez un empire absolu sur l'esprit du père de cette jeune personne; je sais qu'il vous doit tout; un mot de vous, madame, en faveur de mon frère...

LA BARONNE.

Ce mot est dit : j'ai vu ce matin M. de Sainval, et j'ai reçu sa parole qu'il donneroit sa fille à monsieur votre frère...

CIDALIE.

O ciel!...

LA BARONNE.

Oui, madame; ne conservez aucun doute : M. de Sainval a prévenu sa fille au même instant, et il est allé vous chercher pour vous donner sa parole; mais vous n'y étiez pas, et on lui a dit que vous

ne rentreriez que ce soir. Je l'ai engagé à vous écrire, et vous trouverez chez vous un billet par lequel il vous assure de son consentement, et vous presse de fixer le jour du mariage. Je ne suis arrivée qu'hier de la campagne, je n'ai su que ce matin vos projets à cet égard, et j'ai fait au même instant la démarche que vous pouviez désirer.

CIDALIE.

Quoi! je vous dois le bonheur de mon frère!... Ah! je ne puis contenir plus longtemps les transports de mon cœur... Non, non, reprenez vos bienfaits, ou rendez-moi votre amitié... (*Cidalie s'approche et veut embrasser la baronne, qui se recule.*)

LA BARONNE.

Mon amitié!.... vous l'avez trahie, méprisée...

CIDALIE.

Écoutez-moi...

LA BARONNE, *faisant un pas pour s'en aller.*

Je ne le puis, ni ne le veux...

CIDALIE.

Arrêtez...

LA BARONNE

Cessez des efforts superflus... autrefois j'aurois pu tout pardonner... à présent il n'est plus temps.

CIDALIE.

Hé bien, vous ne m'aimez plus, je le vois; mais, au nom de cette amitié si tendre, qui, pendant dix ans, fit le bonheur de notre vie; au nom d'un nœud jadis si cher, daignez m'entendre un instant.

LA BARONNE.

Je ne vous aime plus, ingrate!... Mais qu'avez-vous à me dire?...

CIDALIE.

Que je ne fus jamais coupable; qu'on vous trompoit, et que ma tendresse même pour vous m'empêchoit de vous désabuser...

LA BARONNE.

Se pourroit-il?... Mais n'espérez pas de me séduire; vous ne connoissez que trop votre ascendant sur moi...

CIDALIE.

Je n'ai plus qu'un mot à dire... Je puis vous montrer la preuve la plus positive de mon innocence.

LA BARONNE.

Juste ciel!... Et pourquoi donc me l'auriez-vous cachée si long-temps?...

CIDALIE.

J'ai respecté dans mes ennemis et mes calomniateurs les liens qui les attachoient à vous; j'ai préféré votre repos au bonheur d'être estimée de vous; voilà tous mes crimes.

LA BARONNE.

Qu'entends-je?... Ah, grand Dieu, est-il bien vrai?

CIDALIE, *tirant une lettre de sa poche.*

Ne croyez que le témoignage de Dorinde elle-même; vous connoissez son écriture, lisez cette lettre...

LA BARONNE, *après un moment de silence.*

Je ne veux croire que vous... (*Elle se jette dans ses bras.*)

CIDALIE.

O la seule amie de mon cœur, vous m'êtes donc rendue!.... (*Elles s'embrassent.*) Est-il possible ?...

LA BARONNE.

Ah! Cidalie... la vie peut donc encore me devenir chère!...

CIDALIE.

La mienne vous sera consacrée... Mais avant de nous livrer à des transports si doux, souffrez que je vous fasse entendre ma justification. J'ai persuadé votre cœur, laissez-moi convaincre votre raison....

LA BARONNE.

Non, non, du moins ne m'ôtez pas le mérite de n'être persuadée que par ma tendresse.... Ah! quand vous m'auriez trahie, vous m'aimez toujours, tout est effacé... Laissons des explications inutiles, et peut-être dangereuses.... Cidalie, faut-il l'avouer ? mon cœur s'est trahi malgré moi; je ne m'en repens point; mais j'aime mieux oublier, par-

donner même, que d'entendre une justification douteuse...

CIDALIE.

Je veux reprendre tous mes droits sur vous, ceux d'une sœur, d'un guide, d'une amie enfin; ce dernier titre vaut tous les autres. Je viens vous offrir des consolations, des conseils, des ressources; si je n'étois pas digne de votre estime, aurois-je tant de confiance? J'accepte vos bienfaits; vous faites le sort et le bonheur de mon frère; je jouis avec transport de l'heureux effet d'une générosité que j'admire; mais si je puis, à mon tour, vous être utile, je dois vous prouver que je ne mérite pas un refus; lisez donc cette lettre, je vous en conjure, et je l'exige. (*Elle la lui donne.*)

LA BARONNE, *la prenant.*

Que voulez-vous dire?...

CIDALIE.

Lisez, de grâce; je sais que Dorinde et son frère, pour vous éloigner de moi, vous persuadèrent que j'étois votre rivale, et que je ne m'opposai à votre

mariage que par jalousie; je n'ignore pas qu'on prétendit que j'avois voulu vous noircir et vous perdre auprès de l'objet que vous aimiez et que vous aviez choisi; je ne pouvois, ni ne devois me justifier alors, et vous me condamnâtes...

LA BARONNE.

Juste ciel !...

CIDALIE.

Dorinde explique tout ce noir complot dans la lettre que vous tenez; elle l'écrivoit à son amie intime, qui étoit dans ce temps mon ennemie déclarée; mais les liaisons des méchans sont fragiles, et quand ils se désunissent, il se méprisent trop pour pouvoir se rapprocher jamais. Dorinde se brouilla avec son amie, qui, pour se venger, m'envoya cette lettre, ne doutant pas que je n'en fisse usage auprès de vous pour perdre et démasquer celle qui vous trahissoit avec tant de noirceur...

LA BARONNE.

Ah, Cidalie !..... ah, laissez-moi res-

pirer un moment... En recouvrant votre innocence, en faisant éclater vos vertus et la vérité, dans quel abaissement me plongez-vous!..... Quoi! j'ai pu jusqu'à cet excès outrager l'amitié!... J'ai pu croire des calomnies qui maintenant me paroissent si absurdes!... Il manquoit à mes malheurs celui de rougir de moi-même: ah! ce dernier coup épuise tout mon courage... (*Elle tombe dans un fauteuil.*)

CIDALIE.

Que dites-vous? grand Dieu!... ma justification vous affligeroit, vous humilieroit? Non, il n'est pas possible. Eh! qu'avez-vous à vous reprocher? une crédulité que j'aurois eue à votre place; un égarement malheureux que votre cœur ne partagea jamais. La fausse opinion qu'on vous donna de moi n'a servi qu'à faire éclater votre modération, votre générosité et les vertus les plus sublimes. Quand vous deviez me haïr et me mépriser, vous vous occupez de mon bonheur, vous assurez celui de mon frère, et vous me rendez tous les services qu'on

pourroit attendre d'une sœur, d'une amie! Qu'ai-je fait, que ferai-je jamais qui puisse égaler une telle action?

LA BARONNE.

Quoi! vous ne me méprisez point? vous pourriez m'aimer encore comme autrefois?

CIDALIE.

Comme autrefois? ah! s'il se peut, davantage encore; je ne puis vivre sans vous... j'en ai fait la cruelle expérience.... Que de pleurs j'ai versés!.... Ma chère, ma véritable amie, que de dédommagemens vous me devez!... Deux ans séparée de vous!... Enfin, désormais rien ne pourra nous désunir : nous ne nous quitterons plus; car il est inutile à présent de dissimuler.

LA BARONNE.

Vous êtes instruite de mes malheurs?

CIDALIE.

Je les sais tous...

LA BARONNE.

Il n'en est plus pour moi puisque je vous retrouve.

CIDALIE.

Je vais donc vous parler sans déguisement, et je me flatte que, rendue à vous-même et dépouillée de toute fausse délicatesse, vous ne me ferez nulle objection. Je vous demande de quitter dès ce soir votre maison; de venir dans la mienne, qui, de cet instant, vous appartient comme à moi, ainsi que tout ce que je possède, et de me charger de vos affaires. Pensez bien à votre réponse; songez qu'elle peut rendre heureuse ou blesser l'amitié; songez enfin que j'ai sans hésiter, accepté vos bienfaits; que mes offres sont simples et communes, et que ce que vous avez fait pour moi est héroïque.

LA BARONNE.

Je remets mon sort entre vos mains, disposez de moi, ordonnez, prescrivez...

CIDALIE.

Ah! je reconnois enfin mon amie; rien ne manque plus à ma félicité!

LA BARONNE.

Oh, ma chère Cidalie, je ne me plains plus de ma destinée; vous devoir tout,

sera mon bonheur; vous consolerez ce cœur abusé, déchiré; l'amitié guérira ses blessures.... Je connoîtrai donc encore les charmes de la confiance!... Hélas! depuis si long-temps j'ai dévoré mes chagins!... Mais, reprenez cette lettre; sa lecture m'est inutile pour me convaincre de mes injustices...

CIDALIE.

Je ne vous demande point de la lire dans cet instant; mais je vous conjure de la garder.

LA BARONNE.

J'y consens; mais j'espère que vous me permettrez d'en envoyer une copie à Dorinde; c'est la seule vengeance que je veuille prendre d'elle.

CIDALIE.

Je ne serois pas fâchée qu'elle sût aussi que j'ai eu le courage de garder ce témoignage de sa perfidie plus de dix-huit mois sans en faire d'usage.

LA BARONNE.

Ah, ma chère, ma généreuse amie! combien cet effort a dû coûter à votre cœur! je l'admire, et cependant je dois

m'en plaindre; vous me laissiez dans une funeste erreur, qui ne pouvoit me rendre heureuse; et vous me priviez d'une amie qui vaut pour moi tous les biens du monde : oui, Cidalie, l'excès de votre délicatesse vous abusoit; vous m'abandonniez à des ingrats qui trahissoient ma confiance, qui méprisoient ma tendresse; ah, qu'un mot, un seul mot de vous nous eût épargné de peines!...

CIDALIE.

Oublions à jamais ces peines cruelles; vous ne me verrez occupée que du désir et de l'espoir de vous en dédommager... Mais, ma chère amie, allons rejoindre Mélite et la marquise; allons leur faire part de notre bonheur...

LA BARONNE.

Elles le partageront, j'en suis sûre; je brûle de les en instruire; venez, ma chère Cidalie... Ah! les voici..

SCÈNE IX ET DERNIÈRE.

LA MARQUISE, MÉLITE, CIDALIE, LA BARONNE.

(*Ces deux premières accourent et vont embrasser les deux amies.*)

LA MARQUISE.

MA chère Cidalie!...... Ma chère baronne!...

MÉLITE.

Tous nos vœux sont remplis!

LA BARONNE.

Vous lisez donc dans nos cœurs?...

LA MARQUISE.

Je vous avoue qu'il y a près d'un quart d'heure que nous sommes à la porte de ce salon; nous ne pouvions vous entendre, nous n'osions vous interrompre, mais nous jouissions du plaisir de vous voir, et vous n'imaginez pas l'inexprimable

satisfaction que nous avons éprouvée en apercevant Cidalie qui vous embrassoit...

CIDALIE.

Vous jouissiez de votre ouvrage; vos soins généreux ont contribué à nous réunir...

LA BARONNE.

Quel sujet de reconnoissance!........ Croyez-vous qu'il puisse jamais s'effacer de mon souvenir?...... (*En montrant Cidalie.*) Si vous saviez tout ce que je dois à cette amie que vous m'avez rendue!...

CIDALIE.

Et mon frère!.... Le mariage de mon frère, qui est son ouvrage!..... Elle a parlé ce matin à M. de Sainval, elle a reçu sa parole; et dans quel temps s'occupoit-elle de mon bonheur?..... Avant notre entrevue...

LA BARONNE.

Et Cidalie, ignorant ce détail, et connoissant seulement mes malheurs, malgré mes injustices, ma funeste crédulité,

vient m'offrir un asile et sa fortune; et pour m'épargner la honte coupable qu'un tel excès de générosité peut inspirer à toute autre âme que la sienne, elle commence par me demander un léger service, qu'elle appelle une grâce importante..... Que ne puis-je vous peindre avec quel art et quels ménagemens délicats elle a su trouver les moyens de me raccommoder avec moi-même, et par quelle touchante sensibilité elle est parvenue à porter les plus douces consolations au fond d'un cœur aigri par l'infortune et flétri par un long enchaînement de fautes et d'égaremens. Non, Cidalie, en vain vous voulez me dérober votre supériorité sur moi; ah! tout me la découvre; mais cet éclat qui brille en vous ne rejaillit-il pas sur moi? et le plus délicieux de tous les sentimens n'est-il pas celui d'admirer ce qu'on aime?...

LA MARQUISE.

Ah! chacune de vous est digne de son amie; cet éloge dit tout. On ne peut

vous louer qu'en vous comparant l'une à l'autre.

CIDALIE, *en montrant la baronne.*

Je ne l'ai point interrompue; j'ai voulu lui laisser dire tout ce que l'enthousiasme de son amitié lui inspiroit; tant d'exagération du moins fait connoître cette noblesse et cette sensibilité si vive qui la caractérisent... Enfin, mes chères amies, vous voyez à quel point je suis heureuse; il ne manque plus à mon bonheur que de voir mon frère, et de lui apprendre son sort. Je ne puis me séparer de vous; mais permettez-moi de lui écrire de venir nous trouver.

LA MARQUISE.

Venez dans mon cabinet; et pendant que vous écrirez, je causerai avec la baronne; j'ai tant de questions à lui faire!...

MÉLITE.

Sur Dorinde, par exemple; quelle vengeance en tirerons-nous?

LA BARONNE.

Vous le saurez. (*Elle prend la main*

de Cidalie.) Mais, ma chère Mélite, quand on retrouve une amie telle que celle-ci, et quand on jouit du bonheur de lui devoir autant, la reconnoissance et la tendresse occupent et remplissent l'âme si délicieusement, qu'il n'en coûte guère pour oublier les méchans et les ingrats. Non, chère Cidalie, la vengeance et la haine ne troubleront point une vie qui doit être entièrement consacrée à la tendre amitié; non, je ne veux plus exister que pour vous, et il est impossible qu'aucun sentiment étranger à vous puisse désormais entrer dans mon âme.

CIDALIE.

Ce retour m'est dû, j'en conviens, puisque l'attachement qui me lie à vous est la passion dominante de mon cœur, et fit dans tous les temps le destin de ma vie.

LA MARQUISE.

Venez, mes charmantes amies; venez, Cidalie, écrire votre billet, car j'ai autant d'impatience que vous de

voir votre frère, et d'être témoin de sa joie.

CIDALIE.

Allons, ne différons plus; venez. (*Elles sortent.*)

FIN.

LA BONNE MÈRE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES.



PERSONNAGES.

La comtesse D'ORSAN.
Le comte D'ORSAN, mari de la comtesse.
ÉMILIE, AGATHE, HENRIETTE, } filles de la comtesse.
CÉLIE, sœur de la comtesse.
La marquise AURORE, fille de Célie.
Madame DUFRAIGNE, gouvernante des filles de la comtesse.
LUCETTE, femme-de-chambre de la comtesse.
Le comte DE MONCALDE, personnage muet.
PLUSIEURS DOMESTIQUES.

La scène est à Paris, chez la comtesse.

LA BONNE MÈRE,

COMÉDIE.

Le chef-d'œuvre d'amour est le cœur d'une mère.
M. Gaillard.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente un salon.

Madame DUFRAIGNE, ÉMILIE, AGATHE, HENRIETTE.

ÉMILIE.

Quoi, ma bonne, nous ne pouvons entrer chez maman? Il est cependant neuf heures.

Mme DUFRAIGNE.

Elle est éveillée, mais vous ne pouvez la voir; elle est renfermée avec madame Célie.

AGATHE.

Comment? avec ma tante, à l'heure

qu'il est? cela est singulier. Ma tante qui ordinairement ne se lève jamais avant midi!

HENRIETTE.

Oh, pour moi, quand je serai ma maîtresse, je ferai comme ma tante, je me lèverai tard aussi.

ÉMILIE.

En vérité, ma sœur, quand on a le bonheur d'avoir une mère comme la nôtre, on ne doit pas se proposer de suivre un autre exemple; pourrions-nous trouver un meilleur modèle?

HENRIETTE.

Non, sûrement; mais je crois qu'il est plus facile d'imiter ma tante que maman, et c'est ce qui me fait balancer dans mon choix.

ÉMILIE.

Il est sans doute difficile d'atteindre à la perfection; mais du moins, Henriette, il est beau d'en former le projet.

HENRIETTE.

Moi, j'ai peu d'ambition, je vous l'a-

voue ; et puis, je sens que je ne serai jamais parfaite ; n'est-ce pas, ma bonne ?

Mme DUFRAIGNE.

Mais, c'est selon.

HENRIETTE.

C'est selon !... Comment donc, voilà une réponse bien douce, ma bonne... Je pourrois devenir parfaite ?... cela me paroît drôle... Émilie, Agathe, entendez-vous ? ma bonne ne désespère pas de me voir parfaite : hé bien, je ne m'y attendois pas, par exemple.

AGATHE.

Cette opinion devroit vous encourager.

HENRIETTE.

Mais ma bonne a peut-être dit cela pour se moquer de moi.

Mme DUFRAIGNE.

Non, point du tout, je le pense ; il est très-possible que vous soyez un jour bonne, douce, aimable, complaisante, enfin une personne accomplie.

HENRIETTE.

Accomplie !... oh, celui-là est trop fort, je n'y tiens pas ; ma bonne, permettez-

moi de vous embrasser. Accomplie!.... comme ma sœur aînée, comme Émilie?... Pardonnez, Agathe, si je ne vous cite pas; vous savez bien que vous ne valez guère mieux que moi.

AGATHE.

Je sais du moins que je ne puis me comparer à Émilie; mais je l'aime trop pour en être jalouse.

ÉMILIE.

En me louant ainsi, ma sœur, vous ne prouvez que l'excès de votre modestie.

HENRIETTE.

Fort bien, des complimens.... Mais revenons à mes perfections futures; ma chère bonne, encore un mot là-dessus; vous croyez donc que je serai un petit ange?

Mme DUFRAIGNE.

Je vous le répète, mademoiselle, si cela arrive, je n'en serai nullement surprise.

HENRIETTE.

Mais, ma bonne, ma petite bonne, sur quelle herbe avez-vous donc marché aujourd'hui? vous m'enchantez.

Mme DUFRAIGNE.

Ce n'est pas que je m'aveugle sur vos défauts; vous êtes moqueuse à l'excès, inappliquée, légère, étourdie, contrariante, médisante, babillarde; vous parlez à tort et à travers; enfin, il est impossible de trouver une jeune personne de treize ans plus incommode, plus ridicule et plus insupportable.

HENRIETTE, *faisant une grande révérence.*

Voilà un très-joli partrait; et s'il est ressemblant, je suis dans un beau chemin pour arriver à la perfection que vous avez la bonté de me promettre.

Mme DUFRAIGNE.

Je ne vous l'ai pas promis; j'ai dit seulement qu'on pouvoit encore l'espérer. Vous n'êtes qu'un enfant, et votre défaut d'application vous a même laissée fort au-dessous de votre âge; vous n'avez pas plus de sept ans pour la raison.

HENRIETTE, *riant.*

Sept ans!... je n'ai que sept ans... vous l'avez calculé? Ce n'est pas sept ans et

demi ou huit, c'est sept ans tout juste?...
Je trouve cela très-plaisant.

Mme DUFRAIGNE.

Et cet excès d'enfance rend toutes vos folies plus excusables.

HENRIETTE.

Sûrement, puisque je n'ai que sept ans, on me doit de l'indulgence; je suis pourtant bien aise de savoir cela, j'en profiterai.

Mme DUFRAIGNE.

Et cet enfantillage retarde le développement de votre esprit; mais, si vous aimez madame votre mère, et si vous avez le sens commun, vous vous corrigerez.

HENRIETTE.

J'aime maman de tout mon cœur, cela est bien sûr.

ÉMILIE.

Oh, j'en réponds.

AGATHE.

Et moi aussi, par exemple.

Mme DUFRAIGNE.

Si cela est...

HENRIETTE.

Si cela est!... Ne parlez pas ainsi, ma

bonne; accusez-moi de tout ce qu'il vous plaira, excepté d'avoir un mauvais cœur.

Mme DUFRAIGNE.

Hé bien, puisque vous aimez madame, vous vous corrigerez, parce que vous ne voudrez pas faire le malheur de sa vie.

ÉMILIE.

Cela n'est-il pas conséquent?

HENRIETTE.

Oui, j'en conviens; voilà un raisonnement qui me frappe.

AGATHE.

Ah, voici Lucette; maman nous demande peut-être...

SCÈNE II.

Madame DUFRAIGNE, ÉMILIE, AGATHE, HENRIETTE, LUCETTE.

ÉMILIE.

Hé bien, Lucette, peut-on entrer chez maman?

LUCETTE.

Non, mademoiselle, pas encore.

HENRIETTE.

Mon Dieu, que cela est long!

LUCETTE.

C'est une sérieuse conférence, je le parierois bien. Madame Célie avoit l'air si affairé... Et puis madame est enfermée avec elle au verrou.

HENRIETTE.

Au verrou!

AGATHE.

Au verrou!

HENRIETTE.

Nous n'avons jamais vu cela.

LUCETTE.

Et madame Célie étoit ici avant que madame fût éveillée ; et sûrement madame Célie ne se lève pas à huit heures pour une bagatelle.

HENRIETTE.

Oh, certainement... Hé bien, je devine ce que c'est : il s'agit de quelque histoire arrivée à ma cousine.

LUCETTE.

Madame la marquise Aurore ?

HENRIETTE.

Oui. Ma tante n'est pas toujours contente d'elle ; je sais cela, moi.

LUCETTE.

Bon !...

HENRIETTE.

Oh que oui ; ma cousine est... attendez donc que je me souvienne comment cela s'appelle précisément... ma cousine est... coquette ; voilà le mot.

Mme DUFRAIGNE.

Mais, fi donc ! mademoiselle ; savez-vous de quoi vous accusez madame votre cousine ?

HENRIETTE.

Eh, vraiment oui, ma bonne. Une coquette, c'est une personne qui fait bien des mines, et qui croit et qui veut gagner tous les cœurs avec cela. C'est une folie bien bête, à mon gré.

Mme DUFRAIGNE.

Vous parlez fort bien de la coquetterie, mais fort mal de madame votre cousine: est-ce ainsi qu'on doit traiter une personne absente, qui vous aime et à qui vous appartenez d'aussi près?

HENRIETTE.

Oh, oui, elle m'aime! pas trop... et elle est jalouse de ma sœur Émilie, je me suis aperçue de cela; et moi, pour la faire enrager, je dis toujours devant elle tout le bien que je sais d'Émilie... D'ailleurs, ma bonne, elle fait gloire d'être coquette, elle le disoit l'autre jour à mon papa.

Mme DUFRAIGNE.

Si elle est imprudente et étourdie, faut-il que vous soyez médisante? En un mot, mademoiselle, je vous défends de parler

d'elle de cette manière. Allons, asseyons-nous près de cette table, et prenez vos ouvrages, puisque nous attendrons peut-être ici encore une demi-heure. (*Elles se rangent autour d'une table, et tirent de leurs sacs différens petits ouvrages. Lucette reste debout derrière la chaise d'Émilie.*)

HENRIETTE, *après un long silence, frappant un grand coup sur la table.*

Ah, pour le coup, je l'ai deviné !...

AGATHE.

Mon Dieu, ma sœur, vous m'avez fait peur.

Mme DUFRAIGNE.

Mais, à qui en avez-vous, mademoiselle ?

HENRIETTE.

Je sais le sujet de l'entretien de maman et de ma tante... Émilie, cela vous regarde.

ÉMILIE.

De grâce, ma sœur, gardez vos conjectures pour vous.

HENRIETTE.

Ah, ah, vous rougissez... Vous pénétrez ma pensée.

LUCETTE, *à Henriette.*

Mais vous aussi, mademoiselle, vous rougissez.

HENRIETTE.

Enfin, toujours je suis sûre de mon fait; on va marier Emilie.

LUCETTE.

Oh, si cela étoit, quelle joie dans la maison!...

ÉMILIE.

Si j'y suis aimée, peut-on désirer de me voir changer d'état, quand je suis si parfaitement heureuse?

LUCETTE.

Mais, mademoiselle, nous ne vous perdrions pas; sûrement vous logeriez ici: madame votre mère ne se séparera jamais de vous.

ÉMILIE.

Ah, du moins, j'en suis bien certaine; elle sait bien que je ne pourrois être heureuse, non-seulement dans une autre

rue, mais dans une autre maison que la sienne.

HENRIETTE, *rêvant, les coudes sur la table, et comptant par ses doigts.*

Mais qui?... Qui est-ce qui vient ici?... Voyons... M. de Saint-Vallier?... oh! il est trop laid... M. de Ponteran? il est bien sombre, et puis c'est un vieux garçon; il a au moins trente-cinq ans... M. de Bléville? il a une perruque... M. de Crémi? il est veuf; je n'aime pas les veufs... M. de Moncalde?...

AGATHE.

Fi donc! ma sœur, un Portugais, un étranger...

HENRIETTE.

Mais vous ne me laissez pas achever; je l'allois exclure.... J'en suis fâchée, pourtant, car c'est le seul aimable; l'air si doux, si noble... avec cela d'une politesse... Comme il aime papa et maman! Il parle si bien de maman!... Je suis sûre aussi qu'il trouve Émilie charmante; car, quand elle chante ou qu'elle joue de la harpe, il se fâche si l'on fait le moindre petit bruit dans la chambre; et puis mon

frère Charles, qui ressemble tant à Émilie, est celui qu'il aime le mieux, celui qu'il a toujours sur ses genoux... Je vois tout cela, moi, sans faire semblant de rien.

Mme DUFRAIGNE.

Ah çà, mademoiselle, finirez-vous? Convient-il à une jeune personne de parler ainsi de mariage; de chercher à pénétrer les secrets de sa famille, et de publier ses conjectures? En vérité, vous n'avez pas d'idée ni de la discrétion, ni de la modestie qui devroient vous distinguer.

HENRIETTE.

Ma chère bonne, souvenez-vous que je n'ai que sept ans.

Mme DUFRAIGNE.

Souvenez-vous, mademoiselle, que je vous ai priée d'apprendre à vous taire, et ayez la bonté de commencer dans cet instant. C'est le bavardage qui produit presque toutes les indiscrétions et les méchancetés; d'ailleurs, il ôte à une femme toutes ses grâces; et s'il étoit possible qu'une personne très-spirituelle eût ce défaut, malgré son mérite, on ne la

regarderoit que comme une commère aussi ridicule qu'importune.

HENRIETTE, *à part.*

Voilà un discours bien long pour louer le silence! (*Haut.*) Ma bonne, permettez-moi une question; c'est pour mon instruction: *bavardage* est-il un mot ſrançais?

Mme DUFRAIGNE.

Mademoiselle, je l'ignore; je n'ai point appris ma langue par principes; je puis me servir de mauvaises expressions, mais je ne vous donnerai que de bons préceptes; ne vous arrêtez point aux mots, ne vous attachez qu'aux choses: c'est une habitude que je vous conseille de prendre.

HENRIETTE, *après un moment de silence, tousse avec affectation.*

Voilà une terrible quinte; j'étouffe.

LUCETTE, *riant.*

Oui, d'envie de parler... Ah, la bonne, permettez-vous que je conte une histoire à ces demoiselles?

HENRIETTE.

Ah, une histoire!...

(*Elles se lèvent toutes.*)

Mme DUFRAIGNE.

Oui, contez,

LUCETTE.

Tenez, d'abord, regardez cette bague.

AGATHE.

Oh, qu'elle est jolie!...

LUCETTE.

On me l'apporta, il y a deux jours, en me priant d'engager madame à l'acheter.

ÉMILIE.

De quel prix est-elle?

LUCETTE.

On n'en demande que vingt-cinq louis, et elle en vaut bien cinquante.

HENRIETTE.

Hé bien, maman l'a-t-elle achetée?

LUCETTE.

Point du tout; l'excès du bon marché a fait soupçonner à madame ou que la bague étoit volée, ou qu'elle appartenoit à une personne qui se trouvoit dans un pressant besoin d'argent; et madame m'a chargée de faire à cet égard les plus grandes informations.

ÉMILIE.

Qu'avez-vous découvert?

LUCETTE.

Que cette bague appartient en effet à une dame de province, très-malheureuse dans ce moment, qui, venue ici pour quelques affaires, y est tombée malade ; et à peine convalescente d'une fièvre maligne qui a duré cinq semaines, se trouve sans argent, pressée par des créanciers et dans un très-grand embarras. Elle ne veut avoir recours à personne ; et en attendant les secours qui doivent lui être envoyés de sa province, elle est obligée de vendre cette bague pour vivre. Cette histoire m'a fait découvrir aussi que dans la même auberge où loge cette dame, il y a une vieille fille aveugle dont elle prenoit soin, qu'elle a été obligée d'abandonner, et qui est dans la plus affreuse misère.

AGATHE.

Maman sait-elle tout cela ?

LUCETTE.

Non, pas encore ; mais je lui en rendrai compte aussitôt que madame Célie sera sortie.

Mme DUFRAIGNE.

Je sais bien ce que fera madame.

LUCETTE.

Oh, oui; cela n'est pas difficile à deviner.

ÉMILIE.

Cette pauvre dame, qui s'est vue contrainte d'abandonner cette malheureuse fille aveugle! que je la plains!

Mme DUFRAIGNE.

En effet, voilà un des grands motifs de compassion que doit exciter la misère, c'est de ne pouvoir suivre les mouvemens d'humanité qui sont si naturels.

ÉMILIE.

Où loge cette pauvre aveugle?

LUCETTE.

Ici près. Oh, madame lui donnera sûrement.

Mme DUFRAIGNE.

N'importe; il ne faut pas priver ces demoiselles du bonheur de contribuer à une bonne action.

HENRIETTE.

Je donnerai à Lucette ce que je lui destine, si elle veut bien s'en charger.

AGATHE.

Et moi aussi.

Mme DUFRAIGNE.

Et moi, mesdemoiselles, j'imiterai l'exemple que je reçois de vous; et je donnerai aussi suivant mes moyens.

LUCETTE.

Je ferai de même, et de bon cœur... Mais, on vient... C'est peut-être madame?

HENRIETTE.

Non, point du tout; c'est ma cousine.

LUCETTE.

Oh, madame la marquise Aurore... Je m'en vas.

AGATHE.

Vous ne la trouvez donc pas aimable, Lucette?

LUCETTE.

Non, mademoiselle; tout au contraire. (*Elle sort.*)

Mme DUFRAIGNE.

Qu'est-ce qui nous l'amène si matin?

SCÈNE III.

Madame DUFRAIGNE, ÉMILIE, AGATHE, HENRIETTE, LA MARQUISE.

(*Madame Dufraigne va se mettre à la table pour travailler.*)

LA MARQUISE.

AH, voilà mes cousines... Bonjour, chère Émilie. (*A Agathe.*) Bonjour, mon cœur. (*A Henriette.*) Bonjour, petit chaton. Votre servante, madame Dufraigne. N'êtes-vous pas étonnée de me voir sur pied à dix heures ? aussi, je suis morte. Devinez à quelle heure je me suis couchée. Au jour, au grand jour. Je n'ai été que quatre heures dans mon lit. Par quel hasard ma tante n'est-elle pas avec vous ? Il faut que je lui parle, il le faut absolument ; et mon oncle n'est pas encore levé, à ce qu'on m'a dit ?

ÉMILIE.

Non, il s'est couché très-tard hier.

LA MARQUISE.

Cela est piquant à mourir ; je viens ici pour une affaire très-importante, très-pressée. J'ai infiniment de confiance en mon oncle.... Émilie, j'aime beaucoup votre coiffure ; elle est simple, négligée, mais elle a beaucoup de grâce. Tous ces cheveux-là sont-ils à vous ?

ÉMILIE.

Je n'en porte jamais de faux.

LA MARQUISE.

Ni moi, non plus ; je hais l'art.

HENRIETTE.

Oh, ma cousine, grondez donc votre femme-de-chambre.

LA MARQUISE.

Cela m'arrive souvent ; mais pourquoi le voulez-vous ?

HENRIETTE.

C'est qu'elle vous a coiffée de manière qu'on jureroit que vous avez de chaque côté deux fausses boucles.

LA MARQUISE.

Oh, elles sont bien à moi..... Mais,

dites-moi donc, que fait votre maman?

AGATHE.

Elle est enfermée avec ma tante.

LA MARQUISE.

Avec ma mère?

AGATHE.

Oui.

LA MARQUISE.

Cela est surprenant... et cela me dérange beaucoup; mais croyez-vous que ma mère vienne avec la vôtre ici?

AGATHE.

Je l'ignore.

LA MARQUISE.

J'ai envie de m'en aller... Je ne sais ce que je dois faire... En sortant, j'ai peur de la rencontrer... Allons, je vais attendre encore un peu... Émilie, vous avez été hier au bal; vous aviez un habit charmant, à ce qu'on m'a dit. A propos, je vous prie de m'envoyer votre tailleur; votre habit a eu beaucoup de succès, mais on a trouvé que vous n'aviez point assez de rouge... En avez-vous ce matin?

ÉMILIE.

A l'heure qu'il est? Mais vous vous moquez...

AGATHE.

D'ailleurs, elle n'en met pas même pour aller au bal; elle a des couleurs si belles et si vives!

LA MARQUISE.

N'importe : il en faut pour le bal; n'en point mettre, a l'air d'une prétention. Moi, je vous avertis de ce qu'on dit. Je déteste le rouge aussi; on prétend que je pourrois m'en passer, mais je crains tant de me singulariser!...

AGATHE.

Vous êtes mariée; cela est différent.

LA MARQUISE.

Henriette, comment va le clavecin?

HENRIETTE.

Pas trop bien, ma cousine; mais c'est Agathe qu'il faut entendre, et ma sœur Émilie sur la harpe!...

LA MARQUISE.

Dieu merci, pour moi, on ne m'a rien

fait apprendre, et quand il faut s'élever soi-même, on a quelque mérite à n'être pas une imbécile... J'avois des dispositions pour les instrumens... des dispositions incroyables... Au reste, à quoi tout cela est-il bon? Je vois qu'on n'en réussit pas mieux dans la société. Pourvu qu'on soit jolie et qu'on ait de l'esprit, c'en est bien assez pour plaire.

Mme DUFRAIGNE, *à part.*

Voilà une conversation qui prend une mauvaise tournure..... (*Haut.*) Mademoiselle Henriette, mademoiselle Agathe, voulez-vous bien venir auprès de moi. J'ai vos livres dans mon sac, et vous lirez en attendant madame.

HENRIETTE.

Et ma sœur?

Mme DUFRAIGNE.

Elle est assez formée pour entretenir madame la marquise, et même je connois trop mademoiselle Émilie pour n'être pas sûre qu'elle saura retirer un très-grand profit d'une telle conversation.

LA MARQUISE.

Vous faites bien de l'honneur à ma morale, madame Dufraigne.

Mme DUFRAIGNE.

Pas plus qu'il ne faut, madame.

HENRIETTE, *riant.*

Non, non...

LA MARQUISE.

De quoi riez-vous, Henriette?

HENRIETTE.

Demandez à mes sœurs; car je parie qu'elles ont tout autant d'envie de rire...

ÉMILIE.

Elle est folle.

Mme DUFRAIGNE.

Allons, venez mesdemoiselles. (*Elles vont s'asseoir, et lisent.*)

LA MARQUISE.

Quel âge avez-vous, Émilie? N'êtes-vous pas dans votre dix-neuvième année?

ÉMILIE.

J'ai eu dix-sept ans le douze de ce mois.

LA MARQUISE.

Bon, j'ai quatre ans de plus!... Je croyois qu'il n'y avoit que trois années de diffé-

rence entre nous... Mon Dieu, ma cousine, que je voudrois vous voir mariée... Il est bien temps de s'en occuper... Moi, je n'avois que seize ans quand je me suis mariée.

ÉMILIE.

Cela est tout simple; vous étiez un excellent parti, et moi je n'ai rien.

LA MARQUISE.

Oui, deux sœurs et deux frères; on ne se marie pas avec cela... Je crains, mon cœur, que vous ne soyez obligée de vous résoudre à vous établir en province; à Paris, cela me paroît impossible. Il faut bien se faire une raison... Au reste, si vous saviez tous les écueils qu'on rencontre dans le grand monde, vous seriez consolée de n'être pas vraisemblablement destinée à y vivre... Quand on est aimable et jolie, on inspire malgré soi des sentimens qui sont bien importuns... On est obsédée, suivie, persécutée... Et puis la jalousie d'un mari; l'envie des femmes !... Ah, vous serez bien heureuse de ne pas connoître tout cela !..... A propos, le comte de Moncalde n'a-t-il pas dîné hier ici ?...

ÉMILIE.

Oui...

LA MARQUISE.

Je ne sais comment il a fait, mais il a trouvé le moyen de se lier intimément avec tous mes parens. Je le rencontre par-tout. Comment éviter cela, par exemple?... Le pauvre homme!... c'est une tête bien dérangée. Ne parlez point de cela, Émilie, je vous prie..... Il est aimable; d'ailleurs, j'en fais grand cas. Il a un ton excellent; il est très-extraordinaire qu'un étranger, un Portugais, ait cette grâce là... Il me disoit l'autre jour qu'il regardoit la France à présent comme sa véritable patrie... Je sais bien pourquoi; cela fait pitié.. Mais ma tante ne vient point; je ne puis l'attendre plus long-temps; vous lui direz, ma cousine, que je reviendrai. Il faut que je la voie aujourd'hui. Je pars pour Versailles après souper; ma semaine commence demain. Quel ennui! j'en suis excédée d'avance...

ÉMILIE.

Mais je vous ai vue désirer une place

avec tant d'ardeur! souvenez-vous donc de toutes les démarches que vous avez fait faire à maman à ce sujet...

LA MARQUISE.

Oh, c'est que je ne me faisois pas d'idée de l'ennui mortel d'un semblable esclavage.

ÉMILIE.

Si cet esclavage est si pénible, qui vous empêche de le quitter? Je sais que les personnes dont vous dépendez vous le permettroient volontiers.

LA MARQUISE.

Les personnes dont je dépends!... Vous avez des expressions bien soumises...

ÉMILIE.

Ne dépend-on pas d'un mari, d'une mère, d'un beau-père?...

LA MARQUISE.

A vingt-un ans, quand on est mariée depuis cinq?... Du moment qu'on va seule, on ne dépend que de sa volonté. Vous croyez peut-être que j'ai encore besoin d'un chaperon?...

ÉMILIE.

Mais... je crois qu'un guide ne vous seroit pas inutile; et je pense qu'on ne peut jamais se soustraire à l'autorité d'un mari, et qu'on doit dans tous les temps, suivre, chérir et respecter les conseils d'une mère.

LA MARQUISE.

Voilà une très-sublime morale; il est vrai qu'elle ne renferme pas des idées bien neuves.

ÉMILIE.

Non, ce sont des principes communs; ils sont trop naturels et trop sacrés pour n'être pas généralement reçus...

LA MARQUISE.

En vérité, vous parlez à ravir; cependant je vous conseille, si vous vivez jamais dans le monde, de quitter ce petit ton dogmatique, dont on pourroit prendre la liberté de se moquer.

ÉMILIE.

Je sais la déférence que je dois à une femme mariée et plus âgée que moi, et j'ai cru que ce n'étoit pas y manquer que de

vous déclarer une façon de penser, qui j'en suis sûre, au fond se rapporte à la vôtre. D'ailleurs, vous connoissant depuis mon enfance, ayant l'avantage de vous appartenir, je me suis flattée que vous excuseriez une liberté que je ne prendrois sûrement pas avec toute autre. Enfin, soyez sûre, ma cousine, que si je vis jamais dans le monde, je saurai me taire, écouter, et que surtout je ne hasarderai point de montrer des principes qui pourroient donner de mon caractère une opinion désavantageuse.

LA MARQUISE, *regardant à sa montre.*

Eh, mon Dieu, il est dix heures!..... Adieu, ma cousine; je vous prie de dire à ma tante que je reviendrai... (*Elle s'approche de la table.*) Adieu, ma petite Henriette; que lisez-vous là, mon enfant?... (*Elle lit sur son épaule.*) *L'Histoire de France;* quel ennui!... Et vous, Agathe?.... *L'Histoire romaine*..... (*Elle hausse les épaules.*) Pauvres malheureuses, que je vous plains!..... Émilie,

vous savez tout cela par cœur, n'est-ce pas? Je vous en fais mon compliment. Pour moi je vous déclare que j'ignore en quelle année Rome fut fondée; que je ne pourrois pas dessiner un œil; que je ne sais pas une note de musique, et que, malgré cette profonde ignorance, j'ai dans la société assez de succès et d'envieux, pour être en état de voir sans envie moi-même les talens et l'existence des autres... Mais poursuivez vos lectures; c'est toujours bien fait si cela vous amuse. Adieu, je vous souhaite bien du plaisir... Ne vous dérangez pas, madame Dufraigne........ Adieu; à ce soir... (*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

Mme DUFRAIGNE, ÉMILIE, AGATHE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Oui, oui, parce qu'elle ne sait rien, elle se moque de l'instruction; mais moi, je crois qu'il est encore plus aisé de se moquer de l'ignorance... Et puis, quand elle dit qu'elle n'est pas envieuse, c'est pour rire qu'elle prétend cela; il n'y a qu'à voir comme elle en revient toujours à ma sœur Émilie!... Hé bien, ma bonne, c'est singulier, mais personne au monde ne me donne tant d'envie d'apprendre que ma cousine; oh, je ne veux pas lui ressembler; d'abord quand ce ne seroit que pour cela, je m'instruirai...

ÉMILIE

Ah! j'entends la voix de maman.

AGATHE.

Oui, c'est elle et ma tante.

SCÈNE V.

LA COMTESSE, CÉLIE, ÉMILIE, AGATHE, HENRIETTE, Madame DUFRAIGNE.

LA COMTESSE.

(*Ses filles vont lui baiser la main; elle les embrasse.*)

Mes enfans, je ne pourrai pas vous donner vos leçons ce matin; mais allez dans ma chambre, vous y trouverez les cartes de géographie préparées, et je charge Émilie de me remplacer aujourd'hui et de tenir mon école. Agathe, avez-vous joué du clavecin?

AGATHE.

Oui, maman.

HENRIETTE.

Et moi j'ai appris mes vers, mon histoire, j'ai pris ma leçon d'accompagnement, j'ai écrit deux pages; et ma bonne est très-contente de moi.

LA COMTESSE.

Allez, mes enfans, dans ma chambre: madame Dufraigne, conduisez-les.

HENRIETTE.

Adieu, maman; adieu, ma tante.

CÉLIE.

Embrassez-moi; ma chère Émilie.... Comme elle a l'air doux et raisonnable!.... Charmante personne!.... (*Madame Dufraigne sort avec ses élèves.*)

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, CÉLIE.

LA COMTESSE.

Oui, c'est en effet une charmante personne... Cette figure intéressante et noble, cette physionomie si douce et si tendre peignent bien son caractère et son âme! Remplie d'instruction et de talens, adorée de tout ce qui l'approche, louée par tout ce qui la connoît, elle n'en est pas plus vaine; elle n'attribue ses succès qu'à son

éducation ; elle imagine que toute autre, élevée comme elle, auroit les mêmes avantages. Les louanges qu'on lui donne redoublent sa reconnoissance pour moi ; c'est à moi seule qu'elle croit les devoir. Elle m'en aime davantage, et ne peut s'en enorgueillir. Je ne connois point de raison plus saine et plus solide que la sienne ; elle est d'une franchise incomparable, et en même temps d'une parfaite discrétion ; enfin, elle joint à tant de qualités si rares une douceur inaltérable, et toute la candeur et l'aimable timidité de son âge.

CÉLIE.

Que vous êtes heureuse, ma sœur, et que mon sort est différent !... Mais il est injuste d'envier un bonheur qu'on n'a pas mérité. Ah, combien cette réflexion ajoute d'amertume à nos peines !... J'ai négligé l'éducation de ma fille, et ma fille fait mon malheur !... Mais ne parlons que de la vôtre, ne parlons que d'Émilie ; elle m'est presqu'aussi chère qu'elle vous l'est à vous-même,

LA COMTESSE.

Ah, ma sœur, souffrez que je le dise,

nul sentiment ne peut se comparer à celui que j'ai pour elle.... et je suis à la veille peut-être de me séparer pour jamais de cet objet si passionnément aimé!..... Ce que vous m'avez déclaré ce matin ne m'a point étonné, je l'avois prévu; mais cette certitude m'accable, je l'avoue. Au reste ne craignez point ma foiblesse, elle n'éclatera que devant vous... Ah, peut-on hésiter un instant à tout sacrifier au bonheur de ce qu'on aime!...

CÉLIE.

J'avois une répugnance extrême à me charger d'une semblable proposition, je sentois le coup que j'allois vous porter; cependant le peu de fortune d'Émilie, les avantages brillans de cette alliance, m'ont décidée à vous en parler..... D'ailleurs, vous seule avez le droit de prononcer un refus...

LA COMTESSE.

Je n'en abuserai pas, soyez-en sûre.

CÉLIE.

Vous allez voir mon frère, et lui faire part de cette proposition?

LA COMTESSE.

Je l'attends, il va venir... Hélas, je lui prépare un triste réveil.

CÉLIE.

Vous avez un empire absolu sur lui, il ne fera que ce que vous prescrirez.

LA COMTESSE.

En effet, sa bonté m'a laissée maîtresse absolue de mes filles... Je justifierai, je m'en flatte, une confiance si flatteuse et si chère.

CÉLIE.

Nous seuls faisons notre destinée, vous en êtes bien la preuve : vous fûtes mariée sous les auspices les plus malheureux; subjugué par une passion fatale, celui qui vous donnoit sa main, vous refusoit son cœur, il obéissoit avec désespoir à des parens impérieux. Aussitôt que vous fûtes engagés, il eut la dureté de vous faire connoître ses sentimens : toute autre à votre place n'eût suivi que les mouvemens d'un dépit trop bien fondé : vous n'écoutâtes que votre devoir, et vous en recevez le prix. Ce même homme qui

vous dédaignoit, sentit bientôt l'excès de son égarement; il en gémit, le répara d'abord par l'estime et les égards, et enfin par l'attachement le plus solide, et la confiance la plus entière.... Mais, on vient, c'est lui sans doute, je vous laisse... Je reviendrai tantôt m'informer du résultat de votre entretien...

LA COMTESSE.

Pourquoi me quitter déjà?...

CÉLIE.

J'ai des affaires, il faut que je parle à ma fille, elle me donne un chagrin!... Elle se perd absolument. Je vous conterai cela ce soir. Adieu, ma sœur...

LA COMTESSE.

Si j'ai besoin de vous, où vous trouverai-je?

CÉLIE.

Chez moi, je n'en sortirai que pour venir ici. Adieu, ma chère amie, à ce soir... (*Elle sort.*)

LA COMTESSE.

Émilie!.... Ma fille!... Je me séparerois d'elle... et pour jamais!.... pour jamais!...

moi, vivre sans elle!..... Eh, qu'importe ma vie, pourvu qu'Émilie soit heureuse!... On vient... Ah! cachons mes pleurs et ma foiblesse....

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, LE COMTE, *en robe de chambre.*

LA COMTESSE.

PARDONNEZ-MOI de vous avoir fait éveiller; mais j'avois à vous parler d'une affaire si importante...

LE COMTE.

Vous m'inquiétez... Vous avez pleuré, je le vois; qu'avez-vous, ma chère amie?...

LA COMTESSE.

Je suis un peu troublée, je l'avoue; cependant je n'ai rien de fâcheux à vous apprendre... au contraire...

LE COMTE.

A cette émotion je devine qu'il est question d'Émilie...

LA COMTESSE.

Il est vrai... Ma sœur est venue ce matin me proposer un mariage pour elle...

LE COMTE.

Hé bien?...

LA COMTESSE.

Celui qui la demande possède les avantages de la fortune, de la naissance, et d'un mérite personnel universellement reconnu. Il a trente ans; sa figure est agréable; il aime Émilie; il ne veut qu'elle, et refuse même la dot que nous devions lui donner...

LE COMTE.

Mais, comment n'êtes-vous pas transportée de joie?... Je brûle de savoir son nom...

LA COMTESSE.

Vous le connoissez; il vient souvent ici, et vous l'aimez beaucoup...

LE COMTE.

Satisfaites donc mon impatience...

LA COMTESSE.

C'est le comte de Moncalde....

LE COMTE.

Le comte de Moncalde!... un étranger!...

Mais sans doute que son projet est de s'établir en France ?

LA COMTESSE.

Hélas! il dit qu'il ne veut prendre aucune espèce d'engagement à cet égard; c'est assez déclarer le dessein qu'il a de retourner dans sa patrie.

LE COMTE.

Et vous seriez tentée de lui donner votre fille?...

LA COMTESSE.

Je le vois depuis quatre ans; je connois parfaitement son caractère; il n'en est point de plus vertueux et de plus estimable; il est rempli d'esprit et d'agrémens; il est sensible, instruit, naturel; il a pour les talens un goût passionné; enfin, il a toutes les qualités qui peuvent rendre ma fille heureuse, et je la lui refuserois?. Ah, mon ami, pourriez-vous me croire personnelle à un excès si coupable?...

LE COMTE, *lui prenant la main.*

Mais dois-je souffrir un sacrifice qui feroit le malheur de votre vie?... D'ailleurs, moi-même, je ne pourrois me

résoudre à perdre Émilie; elle est ma fille; elle est mieux encore, elle est votre ouvrage. Je retrouve en elle votre esprit, vos vertus; non, non, n'espérez pas que je consente jamais à m'en séparer... Je me fais une idée si douce de la voir dans le monde, de jouir de ses succès; combien les éloges qu'elle recevra me seront chers, puisqu'ils seront dus à vos soins!... Quoi! vous auriez consacré les plus belles années de votre vie à son éducation, pour la voir cruellement arrachée de vos bras et de sa patrie, et pour perdre en un instant le fruit de quinze ans de peines et de travaux!

LA COMTESSE.

J'ai travaillé pour son bonheur et non pour la vanité. Songez-vous à la médiocrité de sa fortune, et aux avantages inespérés et brillans de l'alliance qui nous est offerte? Un homme aimable et vertueux, de la naissance la plus distinguée, et possesseur d'une fortune immense!.. Il est vrai, je serai séparée d'Émilie, mais elle ne m'oubliera jamais; cette idée me consolera; oui, tranquille sur le sort de ma fille, je pourrai tout supporter...

LE COMTE.

Mais, Émilie elle-même se résoudra-t-elle à vous quitter?...

LA COMTESSE.

La raison peut tout sur elle... Cet effort sans doute lui coûtera, j'aime à le penser; mais si le caractère et la personne du comte de Moncalde lui conviennent, je me charge de la décider à ce sacrifice, quelque pénible qu'il puisse être... Enfin, je vous conjure de vous reposer sur moi du soin de son bonheur...

LE COMTE.

Hé bien, vous le voulez, j'y consens; c'est vous, en effet, ma chère amie, qui devez disposer d'elle; pourrois-je vous disputer un empire qui vous est acquis par tant de peines?... Vous vous sacrifierez pour cet objet si cher, je le prévois; je n'aurois pas votre courage, mais je l'admire, et ne puis vous résister davantage... Que vous allez vous préparer de regrets, et moi-même, comment soutiendrai-je vos chagrins et les miens, vos larmes et la privation d'Émilie?...

LA COMTESSE.

Non, ne le craignez point, je ne troublerai pas votre vie par des plaintes superflues; pourrois-je me livrer à ma douleur, quand ma plus grande consolation sera l'espoir d'adoucir la vôtre?...

LE COMTE.

Ah, vous seule pouvez me tenir lieu de tout. Vous le savez... l'amitié, l'admiration, la reconnoissance : voilà les nœuds qui m'attachent à vous; l'empire que vous avez sur moi est si bien justifié par vos vertus, que loin de le désavouer, je mets ma gloire à le reconnoître.. Je vous dois tout, ma raison, mes sentimens, mes principes, mon bonheur. Je trouve en vous l'amie la plus aimable et la plus indulgente, et les conseils les plus utiles. Soyez donc à jamais l'arbitre du sort de nos enfans, comme vous l'êtes du mien... Mais du moins faisons toutes les tentatives possibles pour engager le comte de Moncalde à s'établir en France... Il paroissoit si touché de votre tendresse pour Émilie; il témoignoit pour vous un attachement si sincère!... Comment peut-

il concevoir le projet de vous séparer de votre fille?... Je ne puis croire qu'il soit inflexible à cet égard.

LA COMTESSE.

Non, ne nous flattons point, son caractère est ferme et décidé : il a déclaré positivement à ma sœur qu'il étoit inutile de vouloir lui imposer la condition de se fixer en France; qu'il ne pouvoit s'y soumettre. Son parti est irrévocablement pris de retourner en Portugal, n'en doutez pas.

LE COMTE.

Ah! que vous m'affligez. Mais, je vous le répète, la destinée d'Émilie est entre vos mains; quoi qu'il puisse m'en coûter, je vous en laisse la maîtresse absolue, je ne m'en dédirai point. Lui parlerez-vous aujourd'hui?

LA COMTESSE.

Oui, après le dîner... Mais il est tard; il faut nous habiller... Je n'ai point encore vu mes fils, allons chez eux...

LE COMTE.

Je voulois vous consulter sur ce qui les regarde; je suis mécontent de leur gouverneur; on m'en a proposé un autre,

que je désirois que vous vissiez; il parle, dit-on, parfaitement l'anglais; je n'en pourrois juger.

LA COMTESSE.

Je vous dirai s'il est vrai qu'il le sache bien.

LE COMTE.

Comment?... Mais vous n'avez jamais appris l'anglais.

LA COMTESSE.

Pardonnez-moi; il y a un an que je l'apprends, pour être en état de l'enseigner à Henriette, qui m'en avoit demandé un maître. Les maîtres, en général, montrent avec tant de négligence!.... Deux ans de leurs leçons ne valent pas trois mois de celles d'une mère...

LE COMTE.

Quelle femme vous êtes! ainsi donc, jusqu'à ce que vos enfans soient établis, vous passerez une partie de votre vie avec des maîtres; vous en consacrerez une moitié à vous instruire et l'autre à enseigner.... Mais, que dis-je, au milieu de tant de soins et d'occupations, en multipliant ainsi vos devoirs, il vous reste en-

core du temps à donner à l'amitié et à la société; comment faites-vous donc?...

LA COMTESSE.

On trouve toujours assez de temps pour remplir les devoirs qui sont chers.

LE COMTE.

Vous m'étonnez sans cesse, je l'avoue... Ah! si vos enfans ne vous rendent pas heureuse, quelle mère pourroit espérer des siens le bonheur de sa vie!... Et notre aimable Émilie seroit perdue pour vous!... Cette idée est affreuse... je ne puis la supporter. Reverrez-vous votre sœur aujourd'hui? la chargerez-vous d'une réponse pour le comte de Moncalde?

LA COMTESSE.

Il en désire une prompte; et je la ferai, puisque vous le permettez, aussitôt que j'aurai connu les dispositions d'Émilie.

LE COMTE.

Émilie refusera ce mariage, j'en suis sûr...

LA COMTESSE.

Je le crois comme vous; mais ne suffit-il pas que son cœur ne soit pas contraire

au comte de Moncalde, et qu'elle ait pour lui l'estime dont il est digne?

LE COMTE.

Allons, il faut donc se décider à ce sacrifice, je le vois.... Parlez à votre fille, parlez-lui sans moi, je ne pourrois soutenir cet entretien; je gâterois votre ouvrage, je ne le sens que trop... A propos, dites-moi si votre nièce est instruite de cette affaire?

LA COMTESSE.

Elle l'ignore entièrement.

LE COMTE.

Elle est venue ce matin deux fois chez moi avant que je fusse éveillé; que me veut-elle?

LA COMTESSE.

Mais n'êtes-vous pas son confident?

LE COMTE.

Oui, quelquefois; elle me conte toutes les déclarations qu'elle reçoit; me nomme les gens qui meurent d'amour pour elle; me demande des conseils; je lui dis qu'elle est jolie, qu'elle me tourneroit la tête si j'avois quinze ans de moins, et elle est

enchantée de nos conversations, et soutient à tout le monde que je suis rempli d'esprit et de bon sens.

LA COMTESSE.

Vous feriez bien mieux de lui donner des avis, qui lui seroient si nécessaires...

LE COMTE.

Si je lui parlois raison, elle ne m'écouteroit pas. Je ne lui sais nul gré de ses prétendues confidences; je ne les dois qu'à sa ridicule vanité... A propos d'elle, je me rappelle qu'elle m'a fait dire qu'elle reviendroit; je vais donner l'ordre qu'on ne la laisse pas entrer: car pour aujourd'hui je ne suis nullement disposé à goûter son entretien... Voulez-vous venir chez nos enfans?

LA COMTESSE.

Volontiers.

LE COMTE.

Venez, ma chère amie. (*Il lui donne le bras. Ils sortent.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCETTE; HENRIETTE.

HENRIETTE.

Hé bien, Lucette... achevez-moi donc l'histoire de la bague; vous l'avez renvoyée à cette pauvre dame?

LUCETTE.

Oui, avec quinze louis que madame lui prête.

HENRIETTE.

Quinze louis!... J'en suis bien aise... Et la fille aveugle?

LUCETTE.

Madame lui donne six louis...

HENRIETTE.

Oh bien, je lui donnerai aussi, moi... J'ai deux louis, elle en aura la moitié...

Je serai comme maman, j'aimerai à donner...

LUCETTE.

Oui; mais madame ne donne jamais rien qu'il ne lui en coûte le sacrifice de quelque superfluité. On ne peut être véritablement généreuse sans cela...

HENRIETTE.

Cependant j'aime bien aussi les superfluités... Il n'y a que cela de joli. Ah, la voilà; maman.

SCÈNE II.

LA COMTESSE, EMILIE, AGATHE, HENRIETTE, LUCETTE.

HENRIETTE.

Maman, maman, je vous prie de me permettre de donner un louis à la pauvre fille aveugle.

LA COMTESSE.

Volontiers; vos sœurs m'ont demandé la même permission : Émilie donne trois

louis, et Agathe deux; mais je vous préviens que chacune de nous, en donnant, a fait un sacrifice; moi, celui d'un tableau; Émilie, d'un porte-feuille; et Agathe, d'un chapeau; j'espère, Henriette, que vous aurez la même raison...

HENRIETTE.

Mais, maman, je n'ai point de sacrifice à faire, moi, je n'ai envie de rien...

LA COMTESSE.

Il me semble que vous aviez hier le projet d'acheter un pupitre fort joli, que nous avons vu chez un marchand...

HENRIETTE.

Ah, cela est vrai... Mais il me restera un louis; le pupitre ne coûte que trente-six francs; Émilie me prêtera douze francs, et je pourrai l'acheter.

LA COMTESSE.

Quoi, recourir aux emprunts pour une bagatelle dont vous pouvez vous passer si facilement! D'ailleurs, il ne faut jamais s'endetter, à moins d'une nécessité absolue. Si vous n'aviez pas un bon cœur, je ne pourrois vous le donner;

mais il m'est possible de vous apprendre à raisonner juste. Si en faisant une bonne action, on ne retranche rien de sa dépense ordinaire, on ne fait qu'une folie; si l'on emprunte d'un côté pour donner de l'autre, l'on dérange sa fortune, et l'on usurpe le nom de bienfaisant; car il n'y a point de vertu sans la raison. Soyez donc conséquente; c'est tout ce que j'ai le droit d'exiger de vous : achetez le pupitre, ou secourez la pauvre femme; mais ne prétendez jamais allier le plaisir de satisfaire toutes vos fantaisies aveo le bonheur d'être utile aux infortunés; cela est impossible.

HENRIETTE.

Puisqu'il faut choisir, je n'hésiterai sûrement pas; je renonce au pupitre de tout mon cœur...

LA COMTESSE.

Alors vous aurez du mérite à ce que vous faites, puisqu'il vous en coûtera une privation. Sans cela, de quel prix seroit votre action?

HENRIETTE.

Je sens cela, ma chère maman; toutes

les fois que je regretterai mon pupitre, je penserai à la pauvre aveugle, et je ne le regretterai plus...

LA COMTESSE.

Et même vous pourrez dire : « Si je n'avois pas été compatissante, j'aurois un pupitre dont je ne me soucierois plus à présent ; au lieu de cela, le souvenir d'une bonne action me reste, et une honnête et pauvre femme me bénit, et maman m'en aime mieux... » (*Elle l'embrasse.*)

HENRIETTE.

Oh, maman, dès cet instant je ne pense plus au pupitre, je vous assure ; et je vois que ce que je croyois d'abord un sacrifice, n'en est point un, au contraire.

LA COMTESSE.

Il en est ainsi de tous ceux qu'exige l'honnêteté, ils ne sont pénibles qu'avant l'exécution ; en les projetant, on n'envisage que ce qu'ils peuvent coûter ; en les faisant, le seul orgueil qu'ils inspirent suffiroit pour en récompenser. Vous connoîtrez un prix plus doux encore, chère Henriette, je l'espère, celui qu'une âme

sensible peut donner. Mais, allez avec Agathe rejoindre votre bonne.... Vous, Émilie, restez...

ÉMILIE.

Quelqu'un vient...

AGATHE.

C'est ma cousine.

LA COMTESSE, *à part.*

Quelle importunité?... (*Haut.*) Allez, mes enfans; quand ma nièce sera sortie; Émilie, vous reviendrez... Allez, ma fille. (*Elles sortent toutes.*)

SCÈNE III.

LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LA COMTESSE, *à part.*

Qu'a-t-elle à me dire? Que cette visite m'est désagréable dans l'état où je suis!...

LA MARQUISE.

Ah, ma tante, je vous trouve à la fin... Ah, que j'ai besoin de votre amitié, de vos conseils!...

LA COMTESSE.

Mes conseils!... Vous m'étonnez; je ne pensois pas qu'ils pussent jamais vous être utiles; vous les avez dédaignés si long-temps; mais n'importe, parlez; s'il m'est possible de vous rendre quelque service, comptez sur moi.

LA MARQUISE.

Il est vrai, ma tante, que j'ai bien des torts avec vous; je suis légère, inconséquente; mais vous êtes si bonne, mon repentir est si vrai; je suis disposée à une confiance si entière...

LA COMTESSE.

De quoi s'agit-il donc?

LA MARQUISE.

Je suis dans la situation la plus cruelle. Je ne vous déguiserai rien; je ne chercherai point à diminuer mes torts; d'ailleurs, je déteste l'artifice. Mon plus grand défaut, c'est de ne pouvoir me contraindre; tout ce que je sens s'exprime sur mon visage malgré moi...

LA COMTESSE.

Venons au fait, je vous prie...

LA MARQUISE.

Ma tante, vous me voyez au désespoir; mes parens me persécutent d'une manière qui n'eut jamais d'exemple; mes belles-sœurs me détestent, et m'ont perdue dans l'esprit de mon beau-père...

LA COMTESSE.

Et d'où vient cette aversion de vos belles-sœurs?

LA MARQUISE.

Ah! ma tante, d'une jalousie atroce dont je suis la victime. Elles sont envieuses à l'excès, et les foibles succès que j'ai eus dans le monde m'ont fait d'elles deux ennemies déclarées et irréconciliables.

LA COMTESSE.

Vous ne deviez pas vous attendre à cela... Car enfin, je ne vois pas pourquoi vos belles-sœurs vous envieroient; elles sont jeunes, aimables, jolies; la vicomtesse surtout est charmante.

LA MARQUISE.

Oh, charmante!... Si vous la voyiez au jour, son teint est affreux.... et sa taille n'est pas droite...

LA COMTESSE.

Mais, que dites-vous donc? elle est faite à peindre...

LA MARQUISE.

Oui, avec des corps garnis; mais au vrai elle est bossue.... Avec cela, elle a si peu d'esprit et tant de prétentions... et une méchanceté..... J'aimerois encore mieux sa sœur; elle est sûrement moins désagréable...

LA COMTESSE.

Sont-ce là, ma nièce, les confidences que vous aviez à me faire?

LA MARQUISE.

Mais, ma tante, il faut bien que je vous parle des personnes qui causent mes malheurs

LA COMTESSE.

Je vous conseille de tout employer pour vous raccommoder avec elles; votre beau-père et votre mari les aiment tendrement, et...

LA MARQUISE.

Elles ont eu la noirceur de me brouiller avec tous les deux.

LA COMTESSE.

Quoi! votre mari est aussi contre vous?

LA MARQUISE.

Il fait le tourment de ma vie; il est d'une jalousie qui devient tous les jours plus insupportable; ma patience est poussée à bout...

LA COMTESSE.

Vous me faites là un aveu qui, par exemple, prouve une grande confiance; car il est bien cruel et bien humiliant d'être forcée de convenir de la jalousie de son mari.

LA MARQUISE.

Cela est cruel sans doute; mais je ne vois là-dedans nulle humiliation; il est jaloux parce qu'il a la folie d'être amoureux de moi.

LA COMTESSE.

Et l'injustice de ne pas vous estimer...

LA MARQUISE.

Oh, il m'estime dans le fond; je n'ai point d'inquiétudes là-dessus.

LA COMTESSE.

Je le crois facilement. Mais s'il est si

jaloux, il se fait une violence bien estimable; car il n'est pas gênant, et vous laisse une entière liberté.

LA MARQUISE.

C'est qu'aux yeux du monde il ne veut pas paroître jaloux.

LA COMTESSE.

Vous l'aidez bien à cacher cette foiblesse, et vous ne ménagez guère la peine qu'elle peut lui causer. Personne ne se livre plus que vous à la dissipation, et ne vit moins dans sa famille.

LA MARQUISE.

C'est que j'y suis tourmentée...

LA COMTESSE.

Voilà vos plaintes. Je vais vous apprendre celles que vos parens font de vous. Votre beau-père prétend que vous n'avez pour ses amis qu'une politesse froide et dédaigneuse; que vous vous moquez de sa société; que vous accusez tous ceux qui ne sont pas de la vôtre d'avoir *un mauvais ton*, ou d'être *ennuyeux à la mort.* Que vous n'avez d'honnêteté que pour les femmes à la mode, pourvu qu'elles ne soient

pas trop distinguées par leur esprit et leur figure ; que celles qui, par défaut de fortune ou par raison, ne sont pas mises avec élégance et recherche, sont les objets de votre mépris ; que la frivolité et les faux airs ont seuls le droit de vous plaire et de vous séduire ; enfin, que vous êtes d'une coquetterie qui révolte tous les gens raisonnables, et que vous pensez que toute la gloire d'une femme consiste à faire une dépense folle, à se servir de la marchande de modes le plus en vogue, et à être suivie constamment partout par trois ou quatre jeunes étourdis qui mettent leurs soins à la bien afficher. On dit encore qu'une de vos folies, c'est de vous persuader avec une extrême facilité, qu'on est amoureux de vous, et de prendre souvent les attentions les plus simples pour l'effet d'une passion secrète. Voilà ce qu'on vous reproche ; je veux croire qu'il y a beaucoup d'exagération dans des accusations si graves ; mais c'est trop, ma nièce, d'avoir pu y donner lieu par votre légèreté. Ouvrez les yeux, je vous en conjure, il en est temps encore ;

vous êtes bien jeune, les fautes à votre âge sont excusables, et peuvent se réparer...

LA MARQUISE.

A ces imputations, dictées par la haine et la méchanceté, je reconnois l'ouvrage de mes belles-sœurs. Je conviens que je suis légère, mais j'abhorre la coquetterie; et loin d'imaginer aisément qu'on soit amoureux de moi, il faut les preuves les plus positives pour me le persuader...

LA COMTESSE.

Mais, ma nièce, c'est toujours la faute d'une femme, quand un homme ose lui laisser entrevoir ses sentimens; songez que ce n'est pas la plus jolie qui attire, mais la plus étourdie...

LA MARQUISE.

Cependant, ma tante, quand on est obsédée, suivie en tous lieux; quand, par un dédain très-marqué, une humeur visible, on témoigne son indifférence, sa colère même, et qu'avec tout cela on n'en est que plus persécutée, quel parti faut-il donc prendre?

LA COMTESSE.

Je ne sais de qui vous voulez parler;

mais je vous assure que sans dédain, sans humeur et sans colère, il est très-facile de se débarrasser d'une semblable poursuite; il ne faut pour cela que le vouloir sincèrement...

LA MARQUISE.

Ah, ma tante, si vous saviez ce que j'éprouve à cet égard... Il y a des passions invincibles..... Depuis deux ans je suis, bien malgré moi, l'objet d'une fantaisie qui m'importune à l'excès...... C'est un homme estimable d'ailleurs, mais qui s'est mis dans la tête cette malheureuse folie, qui véritablement le rend digne de pitié... On en parle beaucoup, je ne l'ignore pas, et j'en suis désolée... Imaginez qu'il s'est lié intimément avec tous mes parens, mon beau-père, ma mère, vous, ma tante.... Cela est inouï... de manière que je le rencontre partout; c'est exactement une ombre attachée à mes pas...

LA COMTESSE.

Voulez-vous me le nommer?

LA MARQUISE.

C'est le comte de Moncalde.

LA COMTESSE.

Le comte de Moncalde? et vous le croyez amoureux de vous?

LA MARQUISE.

A un point d'extravagance qui passe toute expression.

LA COMTESSE.

J'imagine qu'il ne vous l'a pas dit.

LA MARQUISE.

Je lui impose un peu trop, pour qu'il ose faire un semblable aveu; mais sa conduite parle assez. Cette folie m'afflige réellement; il est aimable, et fait pour intéresser : je ne conçois pas qu'il ait pu, avec autant de raison et d'esprit, se livrer à une passion aussi ridicule, d'autant plus qu'assurément je n'ai rien épargné pour l'en guérir.

LA COMTESSE.

Hé bien, ma nièce, rassurez-vous, je puis vous protester qu'il n'a point de *passion* pour vous.

LA MARQUISE.

Ah, que je le voudrois! Mais, ma tante...

LA COMTESSE.

Mais, j'en suis sûre ; et pour vous ôter tous vos doutes à ce sujet, je vous avouerai que je sais son secret. En effet il aime, je connois l'objet de son attachement, et ce n'est pas vous.

LA MARQUISE.

Vous m'enchantez, ma tante... Voilà une découverte qui me charme... Enfin, le dépit l'aura rendu à lui-même.

LA COMTESSE.

Non, en vérité ; il n'a jamais eu, depuis qu'il est en France, que cette passion dont je vous parle : il y a trois ans qu'il en est uniquement occupé...

LA MARQUISE, *avec un ris forcé.*

Ah, pour *uniquement*, je pourrois nier cela...

LA COMTESSE.

Vous pouvez me croire, vous savez que je n'exagère jamais ; je suis sûre de la vérité de ses sentimens, ils sont aussi tendres que solides...

LA MARQUISE.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il a eu

avec moi une étrange conduite..... Je ne lui pardonnerai jamais l'ennui mortel qu'il m'a causé par toutes ses assiduités... Il est un peu ennuyeux de son naturel!... et avec cela d'une pédanterie assommante, il faut en convenir... On dit dans le monde qu'il est très-faux... Et en effet je pourrois bien l'accuser de fausseté... Oh, cette aventure est véritablement comique... Elle me divertit beaucoup.... Et..... Oserois-je vous demander, ma tante : connoissez-vous l'objet de sa passion de trois ans?

LA COMTESSE.

Oui, c'est une personne digne d'en inspirer.

LA MARQUISE.

Et cette personne *accomplie* aime-t-elle M. le comte de Moncalde?

LA COMTESSE.

Je l'ignore.

LA MARQUISE.

Il a une tournure *à passion malheureuse*..... J'ai peur que l'histoire de ses amours ne fasse pas un roman fort gai... et ma tante confidente de cette intrigue...

rien n'y manque.... Pardonnez-moi mes plaisanteries, ma tante, j'ai le défaut d'être rieuse.... et je ne puis laisser échapper une aussi bonne occasion de rire... Cela est véritablement trop plaisant... trop plaisant... (*Elle rit avec affectation.*)

LA COMTESSE.

Je suis charmée de vous voir une gaîté aussi naturelle; mais, ma nièce, vous n'avez plus rien à me dire, ainsi permettez-moi de vous quitter...

LA MARQUISE.

Adieu, ma tante, pardonnez-moi mon importunité et ma folie; quand les rires me gagnent, il m'est impossible de me contraindre... Au reste, je sors pénétrée de tout ce que vous m'avez dit; je n'oublierai point vos conseils; je vous proteste, ma tante, qu'ils sont profondément gravés dans mon esprit...

LA COMTESSE.

Adieu, ma nièce; si vous voulez de bonne foi vous raccommoder avec vos parens, je vous offre ma médiation... ils désireroient que vous allassiez passer avec eux

six mois en Languedoc; cette complaisance de vótre part les rameneroit, j'en suis sûre. Si vous y consentez, vous me donnerez par là une véritable preuve de déférence et d'amitié. A cette condition je verrai votre beau-père, votre mari; je leur parlerai, et je me charge de vous réunir.

LA MARQUISE.

Vous êtes trop bonne, ma tante, j'y penserai, j'y réfléchirai mûrement, je vous le promets.... Adieu, ma chère tante... (*A part, en s'en allant.*) Ah, l'ennuyeuse chose qu'une *femme de mérite!* (*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

LA COMTESSE *seule.*

Quelle mauvaise tête! et la bonté du cœur ne la corrigera pas... Il n'y a pas de ressources. Que je plains ma sœur d'avoir une telle fille! Hélas! dans un autre genre serai-je une plus heureuse mère? A la veille de perdre Émilie... Ah, puis-je me

plaindre de ma destinée ! quels que soient les événemens de la vie, les vertus de nos enfans doivent en faire la gloire et le bonheur... J'entends Émilie... Je tremble. Ah, quel entretien, et qu'il sera déchirant pour mon cœur !

SCÈNE V.

LA COMTESSE, ÉMILIE.

ÉMILIE.

MA cousine est enfin partie !.... j'attendois ce moment avec impatience. Maman, vous vouliez me parler ; vous avez depuis ce matin un air sombre et rêveur qui m'inquiète.... Maman daignera-t-elle m'ouvrir son cœur ?... Vous ne répondez rien, maman.... ô ciel ! qu'est-il donc arrivé ?.... (*Elle prend ses mains.*) Vous soupirez... vous détournez les yeux... maman, vous me glacez de crainte...

LA COMTESSE.

Mon enfant... ma chère Émilie, rassurez-vous...

ÉMILIE.

Que je me rassure!... et vous pleurez...

LA COMTESSE, *à part.*

Ah, que lui dirai-je?.... Par où commencer? (*Haut.*) Ma fille, vous me connoissez; vous savez avec quelle facilité je m'affecte... Je ne t'ai jamais caché les foiblesses de mon cœur; avec toi je ne puis me contraindre;... je ne puis te déguiser un excès de sensibilité souvent déraisonnable...

ÉMILIE.

Non, je ne vous ai jamais vue dans l'état où vous êtes.... Ah, maman, vous me causez un saisissement...

LA COMTESSE.

Ma fille, calmez-vous, je vous en conjure... Il est vrai, je suis agitée... mais le sujet de mon trouble n'est pas fâcheux, au contraire..... Il doit m'inspirer de la joie.... Il m'en inspire...

ÉMILIE.

De la joie!... et la douleur est peinte sur votre visage.... Vous vous contraignez.... Ah, vous voulez me préparer à quelque malheur.... un malheur affreux,

sans doute... Il est question de moi, je le vois... Maman, maman, je supporterai tout, excepté de me séparer de vous... Vos pleurs redoublent... Juste ciel! j'ai deviné... Ah, vous me donneriez la mort!...

LA COMTESSE.

Hé bien, le voilà ce secret terrible!...

ÉMILIE.

Qu'entends-je? Quoi, maman m'abandonne; ah! le puis-je croire?

LA COMTESSE.

Que dis-tu, grand Dieu? O ma fille, vous dépendez de moi! n'êtes-vous pas sûre de disposer vous-même de votre destinée?

ÉMILIE.

Je respire... Ah, maman, quel coup vous m'aviez porté... Mais, pourquoi donc vous livrer à cette profonde tristesse?

LA COMTESSE.

Hélas! je gémis des conseils que la raison et la tendresse m'obligent à te donner.

ÉMILIE.

Est-ce là me laisser ma maîtresse? Vos conseils, maman, ne sont-ils pas des lois sacrées pour moi? Mais quoi, la meilleure

des mères ordonneroit à sa malheureuse fille de la quitter? Non, non, il n'est pas possible que vous puissiez exiger un sacrifice qui me coûteroit la vie. Oui, la vie, maman, soyez-en sûre.

LA COMTESSE.

Ce que j'exige, ma chère Émilie, c'est que vous m'écoutiez, et que vous répondiez sans détour aux questions que je vais vous faire.

ÉMILIE.

Eh! pourrois-je vous répondre autrement?

LA COMTESSE.

De tous les hommes qui viennent ici, quel est celui qui vous paroît le plus aimable, et que vous estimez le plus?

ÉMILIE.

Maman... mais... ciel!... Qu'est-ce que j'entrevois?... Il veut m'épouser, et m'emmener en Portugal?... Non, non, jamais...

LA COMTESSE.

Cette réponse naïve me suffit.

ÉMILIE.

Qu'ai-je dit!... Ah, maman, non, ce

n'est pas celui que j'estime le plus; j'ai parlé sans réflexion... Se pourroit-il qu'un mot dit au hasard fît le destin de ma vie?... Non, maman, vous êtes trop juste...

LA COMTESSE.

Votre cœur s'est expliqué, ma fille...

ÉMILIE.

Mon cœur!... Ah, les seuls sentimens de la nature le remplissent et lui suffisent.

LA COMTESSE.

Va, je le connois mieux que toi-même. Ne désavoue aucun de ses mouvemens, ils sont tous dignes de toi... C'est votre raison et votre esprit, mon enfant, qui vous ont fait préférer le comte de Moncalde à tout autre; par ses vertus et son caractère, il méritoit d'être distingué d'Émilie. Enfin, il vous aime, il vous demande...

ÉMILIE.

Et ne s'établit point en France?...

LA COMTESSE.

Hélas!...

ÉMILIE.

Ah! m'aime-t-il s'il nous sépare?... Le cruel! il oseroit concevoir cette idée!....

M'arracher d'auprès de vous!... me ravir à ma mère... Mais pourquoi serois-je alarmée?... Vous daignez me laisser ma maîtresse, je refuse ses offres; n'en parlons plus, maman, je vous en conjure.

LA COMTESSE.

Vous m'avez promis de m'écouter.

ÉMILIE.

Ah! qu'allez-vous me dire?...

LA COMTESSE.

Émilie, vous connoissez votre situation; je vous en ai souvent parlé...

ÉMILIE.

Oui, je n'ai point de fortune, je le sais; hé bien, qu'importe? je ne me marierai jamais; je ne vous quitterai point, tous les vœux de mon cœur seront remplis.

LA COMTESSE.

Ah, ma chère Émilie, quel chagrin vous me causez; je vois avec plaisir l'effet de votre tendresse pour moi, cependant j'en désapprouve l'excès : la raison doit régler tous nos sentimens; sans elle, quelque légitimes qu'ils puissent être en eux-mêmes, ils deviennent condamnables, et ne servent plus qu'à nous

égarer. Hé quoi, ma fille, mes leçons, mes soins n'auroient pu vous inspirer qu'un attachement nuisible à votre fortune? est-ce là tout le fruit que j'en dois recueillir?... Hélas, que je me suis abusée!... Je pensois que tous les sacrifices auxquels je pourrois me résoudre ne seroient jamais au-dessus des forces d'Émilie; je me flattois que son courage égaloit le mien; je m'enorgueillissois de sa raison...

ÉMILIE.

Eh! qui peut vous être comparé?..... Non, non, je n'y dois jamais prétendre... Vous pouvez vous résoudre à quitter votre fille; et moi, je ne puis penser sans frémir à m'éloigner de ma mère.... Je n'ai point votre courage; pardonnez... si j'ose vous dire que je ne voudrois pas l'avoir... Oui, de toutes vos vertus, voilà, maman, la seule que je ne vous envie point... elle est trop cruelle...

LA COMTESSE.

Est-ce Émilie qui m'accuse de cruauté? A quelles épreuves tu réduis mon cœur!

ÉMILIE.

Ah, pardonnez... je m'égare... pardonnez, maman...

LA COMTESSE.

Avec un peu de réflexion, vous serez plus juste, ma fille, j'en suis sûre. Si vous n'aviez pas pour le comte de Moncalde un sentiment de préférence très-marqué, s'il n'étoit pas digne de l'inspirer, si je n'étois pas certaine qu'il a toutes les qualités qui peuvent faire le bonheur d'une femme vertueuse, malgré son rang, sa fortune et les agrémens de sa personne, je n'insisterois pas. Mais vous n'avez rien, vous trouvez l'établissement le plus avantageux et le plus brillant; l'époux qui se propose est jeune, aimable, vertueux; il vous plait, il vous aime; comment pourrois-je ne pas exiger de vous un sacrifice que tant de raisons doivent nous prescrire?

ÉMILIE.

Exiger!... grand Dieu! Quoi, vous l'exigeriez cet affreux sacrifice?.. Et n'avez-vous pas daigné me dire que vous me laisseriez maîtresse de mon sort? Maman, ma chère

maman, ayez pitié de moi... Je suis foible, déraisonnable; hélas! j'en conviens : ne me jugez donc point par vous; ne prononcez point un arrêt cruel qui me mettroit au désespoir. Ne me demandez point mon consentement. Non, je ne puis le donner... Qui, moi, je vous quitterois; je me verrois tyranniquement arrachée de ma famille!... vous, mon père, mes sœurs, mes frères, ces objets si chers, j'en serois séparée pour toujours!... Ah, ciel!...

LA COMTESSE.

Si vous saviez, Émilie, le mal que vous me faites, vous rappelleriez, j'en suis sûre, cette raison que vous dédaignez, et qui vous abandonne. Voilà donc tout ce que je puis obtenir de vous, l'aveu d'une foiblesse invincible..... Hé bien, puisque la raison ne vous paroît qu'une tyrannie, n'en parlons plus; soyez votre maîtresse : mes prières vous blessent, mes conseils ne peuvent vous persuader, c'en est fait, je renonce au droit de vous guider.

ÉMILIE.

Que dites-vous, maman, vous me per-

cez le cœur! Ah! daignez excuser un égarement si coupable; disposez de moi, ordonnez. Quelque rigoureuses que puissent me paroître vos volontés, ne dois-je pas m'y soumettre avec une aveugle confiance? ne sais-je pas que vous n'avez en vue que mon intérêt? Oui, je me résigne; oui, maman, sur cette main chérie, arrosée de mes pleurs, j'abjure une criminelle résistance. Que mon repentir expie ma faute.

LA COMTESSE.

Mon enfant, vois couler mes larmes, laisse-moi la douceur de les mêler avec les tiennes. Pourquoi craindrois-je de te montrer mon attendrissement? tu n'en abuseras point. Lis donc dans mon cœur. Tu souffres, tu gémis; hé bien, je ne suis pas moins à plaindre; ce sacrifice est affreux, mais la raison l'ordonne... Que mon exemple t'apprenne à n'écouter qu'elle... Nous ne nous verrons plus; mais sûre de vivre à jamais dans ton souvenir, je supporterai ton absence. L'absence peut nous séparer, mais non nous désunir; cette idée n'est-elle pas consolante?... Nous aurons

fait notre devoir; moi, celui d'une mère tendre; toi, celui d'une fille soumise; nous serons à l'abri du repentir, le plus grand, le plus insupportable de tous les maux. Vos vertus, ma chère Émilie, feront la félicité de votre nouvelle famille. On cesse d'être étranger où l'on est aimé : partout où vous vivrez, vous trouverez une patrie; j'apprendrai votre bonheur, j'en jouirai avec transport. La plus intime correspondance nous dédommagera d'un funeste éloignement; l'occupation de nous écrire sans cesse adoucira toutes nos peines; enfin, croyez, mon enfant, que malgré le sort et l'absence, deux cœurs unis par une vive tendresse, trouvent toujours le secret d'être heureux. Ah! tant que le sentiment est mutuel, peut-on être véritablement à plaindre?

ÉMILIE.

Mais cependant quel tourment cruel de ne plus voir ce qu'on chérit!... Que deviendrai-je en perdant mon guide, un guide tel que vous?... De quel œil pourrai-je regarder l'auteur de ma peine?...

celui qui aura la barbarie de m'arracher d'auprès de vous?... Je l'estimois, il est vrai; je croyois qu'il vous aimoit tant!...

LA COMTESSE.

Il gémit lui-même de ne pouvoir se fixer près de moi; mais la situation de ses affaires l'oblige à retourner dans son pays.

ÉMILIE.

Et mon père?... Sans doute, maman, vous êtes sûre de son consentement?...

LA COMTESSE.

Il vous aime trop pour balancer.

ÉMILIE.

Tout m'abandonne; nul espoir ne me reste, je le vois. Du moins daignera-t-on m'accorder du temps? voilà ma dernière prière; me sera-t-elle refusée?

LA COMTESSE.

Je vais vous laisser à vos réflexions, ma fille; j'ai besoin moi-même d'un peu de solitude. Il faut aussi que j'aille bientôt retrouver votre père, que je lui rende compte de cet entretien. Il verra que je ne m'abusois pas sur la raison d'Émilie.

ÉMILIE.

Ah! ne lui vantez point ma raison, vous le tromperiez... Dites-lui, maman, que sa fille infortunée.... obéira,.. si cet effort est possible; qu'elle veut... et cependant n'oseroit le promettre... Enfin, que je me soumettrai, s'il le faut; mais que je demande à genoux un délai, un long délai pour m'y préparer.

LA COMTESSE.

Adieu, ma fille.

ÉMILIE.

Adieu, dites-vous. Ah, quel mot! Ah! laissez-moi vous suivre... que je voie mon père.

LA COMTESSE.

Émilie, vous repentez-vous déjà de votre obéissance, de cette soumission si touchante que vous me témoigniez tout à l'heure?... Vous me tuez, ma fille... Je suis épuisée; c'est trop de combats en un jour.

ÉMILIE.

Hélas!.... Je ne me connois plus.... Allez, maman, je resterai... Mais du

temps, du temps, qu'on m'accorde du temps.

LA COMTESSE, *à part.*

Prévenons un retour inévitable, achevons mon cruel ouvrage. (*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

ÉMILIE, *seule.*

(*Elle tombe accablée dans un fauteuil, et dit, après un moment de silence :*)

JE suis anéantie!... Ai-je promis?... Est-il bien vrai?... O ma mère, n'avez-vous point abusé de votre pouvoir sur moi? Deux fois j'ai vu de la sévérité dans ses regards. Elle le veut, elle l'ordonne, cet affreux sacrifice!... (*Elle se lève et regarde autour d'elle.*) Quoi! je quitterois cette maison si chère?... Que dis-je? il faudra quitter la France... et pour n'y revenir jamais!... Et j'ai pu souscrire à cet arrêt cruel!... Mon père avoit donné son consentement!... Hélas! avec quelle facilité on s'est décidé à

m'exiler pour toujours !... Ma mère, vous l'exigerez, j'obéirai. Mais, comment pouvez-vous m'ordonner de vivre loin de vous !... Elle me parloit de bonheur ! il n'en est plus pour moi. Ah ! puis-je être heureuse sans elle ?... Et mes sœurs, mes frères, ma bonne !... Agathe, pauvre Agathe, après ma mère, ma plus tendre amie, que deviendra-t-elle en apprenant cette terrible nouvelle ?... Que de peines à la fois ! Mon père, ma mère, au milieu de leur famille, pourront se consoler ; mais moi, je perds tout ; le sacrifice n'est entier que pour moi. On vient... Ciel ! c'est Agathe.

SCÈNE VII.

ÉMILIE, AGATHE.

AGATHE.

Je vous cherchois, ma sœur... Dieu! que vois-je; dans quel état vous êtes!... Ah! ma chère Émilie!...

ÉMILIE.

Avez-vous vu maman?

AGATHE.

Non, elle vient de sortir; elle est allée chez ma tante.

ÉMILIE.

Et mon père?...

AGATHE.

Il est enfermé dans son cabinet... Mais, Émilie, sans doute qu'il est question d'un mariage pour vous; je le devine par le trouble où je vous vois.

ÉMILIE.

Ah! ma sœur, vous ne devineriez jamais le nom de celui qu'on me destine. Agathe, ma chère Agathe, si vous m'ai-

mez comme je vous aime, que vous êtes à plaindre!

AGATHE.

Juste ciel!... Expliquez-vous.

ÉMILIE.

On m'ordonne d'épouser le comte de Moncalde; il m'emmène en Portugal.

AGATHE.

Grand Dieu!... vous obéissez!... vous nous quitteriez!... ma mère y peut consentir!... Est-il possible?

ÉMILIE.

Il n'est que trop vrai, ma chère Agathe.

AGATHE.

Non, je ne puis le croire; non, vous ne devez point obéir.

ÉMILIE.

Que dites-vous? Eh! puis-je résister à ma mère?

AGATHE.

Elle se sépareroit de vous! elle pourroit s'y résoudre!

ÉMILIE.

Elle ne voit que ce qu'elle appelle mon intérêt; elle s'oublie elle-même; hélas!

elle oublie aussi qu'il m'est impossible de goûter un bonheur dont elle ne seroit pas témoin.

AGATHE.

Ah, ma sœur, n'y consentez pas.

ÉMILIE.

Ma parole est donnée.

AGATHE.

Ah, rétractez-la, par tendresse même pour ma mère; votre funeste obéissance lui prépareroit des regrets éternels.

ÉMILIE.

Agathe, vous ne connoissez pas le courage de ma mère; conduite par une raison supérieure, sa sensibilité la peut faire souffrir, mais ne produira jamais en elle un instant de foiblesse. Elle, se repentir d'avoir fait son devoir! non, non, elle en est incapable.

AGATHE.

Émilie, ma sœur, si vous partez, je ne survivrai point à ce malheur affreux!

ÉMILIE.

Ah, si vous m'aimez, cachez-moi l'excès d'une douleur qui n'est que trop faite pour

m'affoiblir encore davantage ; n'achevez point de déchirer un cœur déjà si partagé entre le devoir, la tendresse et la raison.

AGATHE.

N'attendez point que je vous affermisse dans ce devoir cruel ; je ne puis que m'affliger, que me désespérer.

ÉMILIE.

J'entends Lucette. Essuyons nos pleurs, chère Agathe.

SCÈNE VIII.

ÉMILIE, AGATHE, LUCETTE.

LUCETTE, *à Émilie.*

Ah, mademoiselle, que viens-je d'apprendre ?..!

ÉMILIE.

Quoi donc ?

LUCETTE.

Madame vient de rentrer dans l'instant avec madame Célie et M. le comte de Moncalde.

ÉMILIE.

Comment?...

LUCETTE.

Votre mariage est déclaré.

ÉMILIE.

O ciel! déjà?...

AGATHE.

Ah, ma sœur!...

LUCETTE.

Monsieur attendoit madame dans son cabinet; son valet-de-chambre,... Bernard étoit présent... quand madame est arrivée... elle pleuroit... M. le comte de Moncalde s'est jeté dans les bras de monsieur... Alors on a renvoyé Bernard; mais il a entendu madame prononcer deux fois votre nom.

ÉMILIE.

C'en est donc fait!.... et si promptement!... malgré mes prières!... Ah, ma mère!... Elle pleuroit, dites-vous?

LUCETTE.

Bernard dit qu'elle sanglottoit à fendre le cœur.

AGATHE.

O ma chère Émilie, venez vous jeter aux pieds de mon père; venez implorer sa pitié.

ÉMILIE.

Suivez-moi, ma sœur, ne m'abandonnez pas; j'oserai tout tenter. Oui, j'aurai la force de vaincre ma timidité naturelle; s'il le faut, j'aurai celle de parler à M. de Moncalde lui-même. Je puis tout enfin, excepté d'obéir. Venez... (*Elles sortent précipitamment.*)

LUCETTE, *seule.*

Sans doute on veut l'emmener en Portugal. O ciel, que de regrets pour toute la maison! madame en mourra!... Et la pauvre bonne, si elle en est instruite, dans quel état elle doit être!... Allons la chercher, et du moins pleurer avec elle en liberté. (*Elle sort.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE, Madame DUFRAIGNE.

LA COMTESSE.

OUI, ma chère madame Dufraigne, tout est d'accord; Émilie elle-même est soumise et résignée. Le comte de Moncalde doit revenir dans une heure; tous mes parens sont avertis, le notaire est mandé, les articles se signeront ce soir; mon sacrifice est accompli.

Mme DUFRAIGNE.

Ah, madame, quel sacrifice!... Mais, mon Dieu, pourquoi tant de précipitation?

LA COMTESSE.

Que gagnerois-je à différer?... puis-je avoir une plus parfaite connoissance du caractère de celui que je choisis?... Je le

vois depuis cinq ans, et je l'étudie depuis dix-huit mois; car ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai découvert son penchant pour Émilie. Et croyez que depuis plus d'un jour j'ai su lire aussi dans le cœur de ma fille, ce cœur innocent et pur qui s'ignore lui-même.

Mme DUFRAIGNE.

Vous croyez, madame, qu'elle aime M. de Moncalde?

LA COMTESSE.

De tous les hommes qu'elle connoît, c'est celui qu'elle trouve le plus aimable et qui lui paroît le plus digne d'estime. Trop honnête et trop raisonnable pour se livrer à des idées romanesques, je suis bien sûre que, loin de s'exagérer les sentimens qu'elle a pour lui, le seul instinct de sa modestie naturelle l'empêche d'y réfléchir et de s'en occuper. Ce qu'on appelle l'amour, cette passion impétueuse et violente, n'est jamais qu'un égarement produit par l'imagination; c'est d'une tête vive et déréglée, et non d'un cœur tendre, qu'elle tient sa plus grande force: funeste mouvement dont la cause est honteuse,

dont les effets sont criminels ; qui n'est impérieux que par notre foiblesse ; qui souvent laisse après lui d'affreux remords, et toujours les regrets amers de la perte d'une illusion fragile que le temps et la raison doivent inévitablement ravir (1). La conformité des esprits et des goûts, une véritable et profonde estime ; voilà les liens qui peuvent seuls nous attacher solidement ; voilà les sentimens purs et durables faits pour l'âme d'Émilie ; elle n'en connoîtra jamais d'autres, j'en suis certaine.

Mme DUFRAIGNE.

Elle aura votre raison et toutes vos

(1) On ne veut parler ici que de cette passion prétendue *invincible*, dont malheureusement plus d'une jeune personne a lu l'imaginaire et dangereuse description dans des romans; de cette passion qui subjugue la raison et fait trahir tous les devoirs : ce n'est point à la sensibilité seule qu'il faut attribuer de tels effets, c'est à l'imagination et au défaut de réflexion et de principes. On a rougi des véritables causes, on a cherché à les déguiser; c'est ainsi que le cœur est souvent accusé des égaremens produits par une tête vive et déréglée.

vertus, madame : ah ! pourquoi faut-il qu'elle nous soit enlevée !... Pardonnez-moi des larmes que je ne puis retenir... Les articles seront signés ce soir... La pauvre enfant espéroit un délai ; son cœur est bien oppressé, j'en suis sûre.

LA COMTESSE.

Le mien ne l'est pas moins ; si l'on pouvoit y lire, mon courage peut-être paroîtroit de quelque prix. J'ai pressé moi-même la signature des articles, parce que j'ai craint la foiblesse et l'irrésolution de ma fille.

Mme DUFRAIGNE.

Et monsieur lui-même pourroit se laisser attendrir, et retirer sa parole ; je sens bien cela... Mais ce soir... que cela est prompt !

LA COMTESSE.

A présent, madame Dufraigne, je n'ai plus qu'un désir à former ; c'est que votre tendresse pour ma fille soit assez forte pour vous faire désirer de la suivre en Portugal.

Mme DUFRAIGNE.

Ah, madame, il n'y a rien que je ne

fisse pour elle... Mais il y a quinze ans que je vous sers; mon attachement pour vous...

LA COMTESSE.

Eh! pouvez-vous m'en donner une plus grande preuve qu'en suivant ma fille?

Mme DUFRAIGNE.

Mais, madame, j'ose croire que je vous suis utile; vous avez d'autres enfans...

LA COMTESSE.

Je sais qu'on ne peut espérer de vous remplacer; aussi ne me reposerai-je sur personne que sur moi-même; je donnerai à mes enfans plus de soins encore.

Mme DUFRAIGNE.

Enfin, madame, je suis à vos ordres; décidez. S'il me falloit prendre un parti, à quoi pourrois-je m'arrêter, puisque je ne pourrois faire un choix sans faire un sacrifice? Je balancerois toujours entre vous, madame, et cette chère enfant, qui ne sortit de vos bras que pour passer dans les miens : vous fûtes sa nourrice, et moi sa sevreuse; vous êtes sa mère, mais une gouvernante attachée n'est-elle

pas une seconde mère? Pardonnez-moi cette expression, madame; pourroit-elle ne pas me convenir, quand j'ai pour elle tous les sentimens d'une mère? Mais cependant je serai bien à plaindre en vous quittant. Ah, madame, quel mariage!.. quelle cruelle journée!

LA COMTESSE.

Bonne et honnête femme!... de quel attendrissement vous me pénétrez!....... Vous n'aimez point une ingrate, je sais tout ce que je vous dois; par la manière dont vous avez secondé mes soins, vous avez bien mérité le titre de mère de mes enfans... Je sens combien le sacrifice que je vous demande doit vous coûter: quitter ma maison, c'est quitter vos amis, votre famille; mais vous suivrez notre Émilie, notre enfant; vous contribuerez beaucoup à la consoler; vous lui donnerez des conseils, vous lui parlerez de sa mère: il me sera si doux de penser que tous les jours vous lui prononcerez mon nom!.... Vous m'écrirez avec détail sur tout ce qui la touche; enfin, vous me procurerez la satisfaction de

recevoir à chaque courrier une lettre de plus qui m'entretiendra d'Émilie: voyez donc tout ce que je vous devrai, et tout ce que vous ajouterez à ma reconnoissance.

Mme DUFRAIGNE, *lui baisant la main.*

O madame, madame, que ne feroit-on pas pour vous! Recevez ma parole oui, madame, je partirai, vous y pouvez compter.

LA COMTESSE.

Embrassez-moi, ma chère amie...... vous me donnez la première consolation que j'aie reçue aujourd'hui; cette idée seule, j'en suis sûre, suffiroit pour vous récompenser. J'entends du bruit... ce sont mes filles peut-être. Cachons à tous les yeux notre attendrissement; donnons l'exemple du courage... Quand tout le monde sera couché, vous viendrez ce soir, nous causerons et nous pleurerons sans contrainte.

Mme DUFRAIGNE.

Ah, madame... mais ce soir... vous

voulez me parler... Penseriez-vous que notre départ fût prochain?

LA COMTESSE.

Hélas! à la précipitation des démarches du comte de Moncalde, j'ai lieu de craindre que des affaires pressantes ne le rappellent en Portugal; et, dans ce doute, je ne veux pas perdre un moment pour vous donner, ainsi qu'à ma fille, toutes les instructions que je crois nécessaires.... Mais paix, on vient.

Mme DUFRAIGNE.

Je sors, madame; car dans cet instant je ne suis en état ni de parler, ni de me montrer... (*Elle sort.*)

LA COMTESSE.

Que cette journée en effet est pénible et cruelle!...

SCÈNE II.

LA COMTESSE, AGATHE.

LA COMTESSE.

Approchez, Agathe... j'ai à vous parler...

AGATHE.

Maman...

LA COMTESSE.

J'ai des reproches à vous faire, ma fille, sur l'excès de douleur que vous témoignez.

AGATHE.

Ah! maman, vous savez combien j'aime ma sœur...

LA COMTESSE.

Pensez-vous que mon affection pour elle soit moins vive?..... je sais me contraindre cependant; je sais lui cacher des larmes qui déchireroient son cœur et qui troubleroient sa raison.... Je lui donne des conseils qui me percent l'âme; je parois condamner en elle un désespoir que je

partage; et dont ma tendresse jouit en secret... D'où me vient tant de force, tant d'empire sur moi-même? d'une seule cause: c'est que je ne suis point personnelle, c'est que je n'envisage que l'intérêt d'Émilie, je ne l'aime que pour elle... Je ne suis point née, mon enfant, avec un courage supérieur; mais je suis sensible, je sais aimer. Une amitié véritable perfectionne nos vertus et nous en donne de nouvelles, et surtout elle nous corrige de tous les défauts qui pourroient nuire aux objets qui nous sont chers.

AGATHE.

Ah! maman, daignez excuser l'effet d'un premier mouvement: je sens l'étendue de ma faute; je la réparerai, n'en doutez pas... Ma foiblesse ajouteroit à vos peines! cette seule idée suffiroit pour me la faire surmonter.

LA COMTESSE.

Songez, mon enfant, que vous pouvez contribuer à me dédommager de ce que je perds... Rien ne sauroit jamais effacer Émilie de mon souvenir; mais que son

bonheur soit assuré, et que je retrouve dans ses sœurs sa tendresse et ses vertus, je ne me plaindrai point de mon sort... Hélas! si je ne l'avois pas uniquement aimée pour elle même, j'aurois pu l'établir d'une manière aussi brillante, et ne jamais me séparer d'elle.

AGATHE.

O ciel! et comment?

LA COMTESSE.

Le baron de Verneuil me la demandoit.

AGATHE.

Le baron de Verneuil!...

LA COMTESSE.

Il m'écrivit il y a six mois; j'ai gardé sa lettre, je vous la montrerai.

AGATHE.

Comment, avec un extérieur si peu fait pour plaire, pouvoit-il penser à ma sœur? D'ailleurs il a plus de cinquante ans.

LA COMTESSE.

C'est cette disproportion d'âge et les désagrémens révoltans de sa figure qui me le firent refuser. Cependant il a le plus beau nom du monde et cent mille livres de

rente. Émilie jamais ne m'auroit quittée, j'étois sûre de son obéissance, je n'avois qu'un mot à dire; mais je n'hésitai pas un instant. Le premier devoir d'une mère est de donner à sa fille un mari qu'elle puisse aimer : j'avois depuis long-temps réfléchi sur cette obligation sacrée, trop souvent oubliée par l'avarice et l'ambition; et je répondis au baron de manière à lui ôter toute espérance.

AGATHE.

Hélas! je ne puis que vous admirer... Et ma sœur sait-elle ce détail?

LA COMTESSE.

Non, je le lui ai caché, dans la crainte que la certitude de passer sa vie avec moi ne lui fît préférer cet établissemeut à tout autre. C'est un secret que je vous confie, ma chère Agathe, parce que vous pourrez en retirer une utile leçon sur la manière dont on doit aimer... Je vous dirai bien plus.... le ciel sans doute vouloit m'éprouver aujourd'hui sur tous les points..... ce matin encore, j'ai reçu une lettre du baron de Verneuil, dans laquelle il renou-

velle avec plus de force que jamais ses dernières propositions...

AGATHE.

Ah, Dieu !...

LA COMTESSE.

Enfin, j'ai fait mon devoir... Mais j'entends la voix de Lucette... Que vient-elle nous dire ?

AGATHE.

Mes sœurs la suivent... Hélas ! elles pleurent !

SCÈNE III.

LA COMTESSE, ÉMILIE, AGATHE, HENRIETTE, LUCETTE.

LUCETTE, *à la comtesse.*

Ah, madame !...

LA COMTESSE.

Hé bien ?

LUCETTE.

Le notaire est arrivé... M. le comte de Moncalde et tout le monde est dans le

salon.... Monsieur fait dire à madame qu'on n'attend plus que madame la marquise Aurore...

LA COMTESSE.

Il suffit... Agathe, Henriette, allez rejoindre votre père; dites-lui qu'aussitôt que ma nièce sera arrivée, je le prie de me faire avertir.... Allez... laissez-moi seule avec Émilie. (*Elles sortent toutes en pleurant.*)

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, ÉMILIE.

ÉMILIE.

Maman, ma chère maman, quel moment!... Comment pourrai-je paroître là-dedans!.. Quelle effrayante précipitation!... Ah! je ne vois que trop ce qu'elle me présage..... Sans doute un prompt départ..... J'en mourrai.... Oui, je le crois...

LA COMTESSE.

Rappelez toute votre raison, ma fille...

la mienne seule ne me suffiroit pas, songez-y... J'ai besoin que vous me secondiez, mon enfant; vous me l'avez promis, et j'y compte. Hélas! je le prévois, il faut nous résoudre à une prompte séparation...

ÉMILIE.

Juste ciel!... Eh quoi, dans un mois... Vous ne répondez rien... Dans quelques jours peut-être?..... Ah, grand Dieu, quelle cruauté!... Vous le savez, maman; ne me cachez rien; du moins que j'apprenne mon sort de votre bouche...

LA COMTESSE.

J'ignore l'instant... mais je le crois prochain...

ÉMILIE.

Ah! se peut-il?

LA COMTESSE.

Les momens nous sont chers, n'en perdons point en regrets superflus... que nos derniers entretiens du moins puissent être utiles à mon Émilie... Elle connoît tous les devoirs d'une fille tendre; il me reste à lui apprendre ceux de femme et de mère.

ÉMILIE.

Eh, que pourriez-vous me dire que votre exemple ne m'ait enseigné?... Je ne vous ai jamais quittée; ah! je connois et je chéris tous ces devoirs sacrés dont vous voulez m'entretenir... Je dois mettre tous mes soins à plaire, et surtout à gagner la confiance et l'estime de celui qui, désormais, hélas! sera le seul arbitre de ma destinée... Par devoir, et pour l'empêcher d'abuser jamais de ses droits sur moi, et de me les faire sentir avec dureté, je le convaincrai, par ma conduite, que je les reconnois tous, et que j'y suis soumise; s'il est injuste, je ne dois employer pour le ramener, que la douceur et l'indulgence, m'interdire les reproches avec lui, et nier ses torts à tout le monde; s'il m'aime, je tâcherai de lui donner des conseils salutaires, et je ne profiterai de l'empire que j'aurai sur son cœur que pour son intérêt, son bonheur et sa gloire; enfin, je sais que sans l'économie et une application assidue aux soins domestiques, je ne remplirois qu'imparfaitement mes devoirs... Pour ceux de mère,

le même modèle a su m'instruire aussi bien... Ne vivre que pour ses enfans, renoncer à la dissipation, aux plaisirs, pour se livrer entièrement à leur éducation; passer le jour à leur donner des leçons, et une partie des nuits à étudier, à s'instruire pour eux; leur sacrifier avec joie sa jeunesse, son temps, sa santé.... voilà, non ce qui leur est dû, mais l'exemple sublime qui me fut donné. (*Elle tombe aux pieds de sa mère.*) O ma mère! souffrez que l'aînée de vos enfans, que celle qui, par son âge, doit le mieux sentir l'étendue de vos bienfaits, dans ce moment douloureux, vous exprime, au nom de tous, leur amour et leur reconnoissance.... Ils feront votre bonheur, n'en doutez pas; ces heureux enfans qui vous restent, vous dédommageront de la perte d'une fille infortunée... Et moi, aux pieds de la meilleure des mères, je lui jure que jamais ses vertus et ses leçons ne s'effaceront de mon souvenir.... Oui, je serai digne de vous; je ne puis vous promettre de vous égaler, mais du moins

je le tenterai ; et j'attacherai à cette noble ambition toute la gloire de ma vie...

LA COMTESSE.

Ma fille !.... ô ma chère et véritable amie ! le ciel qui t'enlève à ta mère, pouvoit-il mieux adoucir la rigueur d'une séparation si douloureuse, qu'en me faisant connoître que désormais du moins mes conseils te sont inutiles ? O récompense inestimable de mes soins !... Vas, pars avec courage, tu me laisses sans inquiétude... Mes larmes coulent toujours, mais elles sont délicieuses... Je suis sûre de tes principes, de ta raison ; le premier vœu de mon cœur est exaucé... Si le sort ne nous eût séparées, quelle félicité eût pu jamais se comparer à la mienne !.... Mais, hélas ! doit-on aspirer à jouir d'un bonheur sans mélange ?... Émilie est ma fille... Ah ! le ciel fit assez pour moi... Mais on vient.... pour nous chercher sans doute...

ÉMILIE.

Quoi, sitôt ?...

SCÈNE V.

LA COMTESSE, ÉMILIE, LUCETTE.

LUCETTE.

MADAME, on vous attend...

LA COMTESSE.

Ma nièce est arrivée?...

LUCETTE.

Non, madame; mais elle ne viendra pas, elle s'est fait excuser...

LA COMTESSE.

Allons, mon enfant...

ÉMILIE.

Un moment... Je ne puis me soutenir... Ah, qu'allez-vous faire? Qu'allez-vous signer?... Vous allez vous démettre d'une autorité qui m'étoit si chère, et qui ne fut jamais exercée que pour mon intérêt et mon bonheur; ce soir, grand Dieu, je dépendrai d'un autre!.... Cette idée,

dans cet instant, m'épouvante plus que jamais... Ah! maman, il en est temps encore, différons, je vous en conjure; prenez pitié du trouble et du désordre affreux où je suis...

LA COMTESSE.

Y pensez-vous, ma chère Émilie?...

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, ÉMILIE, CÉLIE, LUCETTE.

CÉLIE, *arrivant précipitamment, et avec l'air de l'émotion et de la joie.*

Je viens vous chercher... Eh quoi, toutes deux en pleurs!... Embrassez-moi, ma sœur, et vous aussi, mon aimable Émilie... Je ne puis contenir ma joie... Si vous saviez... le comte de Moncalde!... Je l'aime à la folie... Quand vous entendrez la lecture du contrat de mariage... je crois que vous serez contentes....

ÉMILIE.

Ah, ma tante, l'intérêt et les avantages

les plus brillans, peuvent-ils un instant me distraire d'une douleur si juste?...

CÉLIE.

Enfin... je sais ce que je dis.. Allons, allons, venez; car vous êtes attendues avec une vive impatience...

LA COMTESSE.

Allons, ma fille...

ÉMILIE.

O maman!...

(*La comtesse prend sa fille sous le bras et passe devant.*)

CÉLIE, *à part.*

Je suis transportée.... un moment de plus, et le secret m'échappoit. (*Elle sort.*)

LUCETTE, *seule.*

Madame Célie a un air de gaîté bien extraordinaire.... J'ai vu que madame et mademoiselle Émilie en étoient choquées; et moi aussi je le suis... De l'attendrissement, et des transports semblables pour un intérêt d'argent!... Fi, cela est vilain; on feroit bien de cacher cet excès de joie, car il est révoltant. Ah, voici la pauvre bonne.

SCÈNE VII.

Madame DUFRAIGNE, LUCETTE.

LUCETTE.

Vous n'avez pu rester à la lecture des articles ?

Mme DUFRAIGNE.

Non, je n'en ai pas le courage...

LUCETTE.

Ni moi non plus. Mon Dieu, qui nous auroit dit que nous serions si tristes aux noces de mademoiselle Émilie! Toute la maison est consternée; il n'y a pas un domestique qui ne soit au désespoir.

Mme DUFRAIGNE.

Je suis sûre du moins que le contrat est fait de la manière la plus avantageuse pour mademoiselle Émilie; car, en passant dans un cabinet, pendant qu'on attendoit madame, j'ai vu madame Célie et M. de Moncalde tête à tête; et la première exprimoit sa surprise et sa joie par des

exclamations très-vives et même exagérées, si je l'ose dire, quels que puissent être les avantages qu'on fait à sa nièce.

LUCETTE.

Apparemment qu'il lui donne tout son bien.

Mme DUFRAIGNE.

Je n'en doute point. Mais ce ne sera sûrement pas une consolation pour la pauvre enfant.... N'entends-je pas la voix de madame?....

LUCETTE.

Mon Dieu oui, c'est elle!... comme elle est pâle!... Madame Célie la soutient...

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, CÉLIE, Mme DUFRAIGNE, LUCETTE.

CÉLIE.

Un fauteuil, un fauteuil!... J'avois prévu cela; elle n'a pu soutenir cette lecture... Asseyez-vous, mon cœur. (*La comtesse s'assied et tire son mouchoir, dont elle se couvre le visage.*)

LUCETTE.

Madame va se trouver mal!...

CÉLIE.

Cela passera, cela passera...

LUCETTE, *bas à madame Dufraigne.*

Mais, regardez donc la mine satisfaite de madame Célie!...

Mme DUFRAIGNE, *bas.*

Cela est inouï...

CÉLIE.

Laissez-moi seule avec elle.... Allez, allez, je vous en prie, la bonne; et vous,

Lucette, ne vous inquiétez pas... En vérité il n'y a pas de quoi : laissez-nous seulement.

LUCETTE, *à part, en regardant Célie.*

Cela est trop singulier; il faut qu'il y ait quelque chose là-dessous. (*Elle sort avec madame Dufraigne.*)

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, CÉLIE.

CÉLIE, *à part.*

COMMENT la préparer à tant de bonheur... (*Haut.*) Ma sœur, calmez-vous donc. Réellement votre douleur est déraisonnable...

LA COMTESSE.

Elle est excessive du moins... Mais en fut-il jamais de mieux fondée?...

CÉLIE.

Oh, pour fondée!.... Il faut pourtant tâcher d'en modérer l'excès.... car enfin,

vous ne pouvez vous dispenser de retourner là-dedans...

LA COMTESSE, *se levant.*

Ah, vous avez raison, et je ne devois pas en sortir, mais vous m'avez entraînée...

CÉLIE.

Vous étiez prête à vous évanouir...

LA COMTESSE.

Et ma fille, que pensera-t-elle d'une semblable foiblesse? Venez, rentrons; conduisez-moi...

CÉLIE.

Rien ne presse.

LA COMTESSE.

Mais ma fille va venir me trouver...

CÉLIE.

Non, j'ai chargé son père de la retenir, et il est convenu qu'on lira toujours le contrat en votre absence; quand la lecture sera finie, on viendra vous chercher; vous pourrez signer aveuglément... Oui.... oui... sur ma parole...

LA COMTESSE.

Mais j'étois présente, et je ne vous ai point entendu dire tout cela...

CÉLIE.

Oui, vous étiez présente, mais vous n'aviez pas votre tête.... Émilie n'avoit pas la sienne davantage.... Je suis convenue de mes faits avec votre mari et le comte de Moncalde, et je vous ai emmenée au moment où vous alliez perdre tout-à-fait connoissance... Asseyez-vous, car vous avez encore un regard effaré qui m'effraie...

LA COMTESSE, *s'asseyant.*

En effet... Je n'ai que des idées confuses de tout ce qui s'est passé dans le salon.

CÉLIE.

Je le crois bien, en sortant vous vous êtes évanouie; vous avez été près d'un quart d'heure dans l'antichambre, absolument sans connoissance.

LA COMTESSE.

Et ma fille l'a-t-elle su?...

CÉLIE.

Non, non; soyez tranquille...

LA COMTESSE.

Retournons là-dedans..... Donnez-moi le bras.

CÉLIE.

Pas encore...

LA COMTESSE, *se levant.*

Pourquoi donc me retenir ?.... Émilie ne s'est-elle pas trouvée mal ? Ne me cachez-vous rien ?

CÉLIE.

Regardez-moi bien, et voyez si mon visage annonce quelque chose de fâcheux ? (*La comtesse la regarde; Célie sourit et l'embrasse.*)

LA COMTESSE, *avec étonnement.*

Ma sœur ?...

CÉLIE.

Je ris... je pleure... Je ne me possède pas...

LA COMTESSE, *avec une extrême émotion.*

Quoi ?... Comment ?... que signifie ?...

CÉLIE.

Hé bien, vous voilà déjà hors de vous... Je sais un petit secret qui vous feroit plaisir, mais...

LA COMTESSE.

Ah, pourriez-vous le garder dans l'état où je suis ? ma sœur !

CÉLIE.

C'est peu de chose, mais enfin... D'abord, le comte de Moncalde assure tout ce qu'il possède à votre fille... et puis... je n'ose achever...

LA COMTESSE.

Ma sœur, ma chère amie, que me faites-vous entrevoir?.... Son départ ne sera pas si prochain?...

CÉLIE.

C'est cela...

LA COMTESSE.

Dieu, Dieu!... Et combien de temps restera-t-il?

CÉLIE.

Ah, doucement... D'abord calmez-vous, et je vous répondrai...

LA COMTESSE.

O mon Dieu!... Se pourroit-il!... Six mois, un an peut-être?...

CÉLIE.

De la modération..., ou je me tairai...

LA COMTESSE.

Ma chère sœur, mon amie... Pardonnez... Parlez, ne craignez rien... Je suis tranquille...

CÉLIE.

Et vous tremblez; vous n'en pouvez plus... Vous respirez à peine...

LA COMTESSE.

Dites-moi donc... Parlez, par pitié...

CÉLIE.

Écoutez-moi donc avec patience. Ce soir le comte de Moncalde, enchanté de me devoir son bonheur, par reconnoissance m'a confié ce petit secret; il se faisoit un plaisir de vous surprendre; mais l'état où nous vous avons vue au commencement de la lecture, l'a convaincu qu'il falloit quelques préparations pour vous l'annoncer; je m'en suis chargée... Dans ce moment on prépare aussi votre fille, et...

LA COMTESSE.

Ah, ma sœur, achevez donc de vous expliquer; craignez, par vos ménagemens, de me faire concevoir peut-être de trop grandes espérances...

CÉLIE.

Oh; je ne crains rien...

LA COMTESSE.

Ciel !... et si au lieu d'un an, j'allois me flatter de deux ? de trois !...

CÉLIE.

Vous en êtes bien la maîtresse...

LA COMTESSE.

Seroit-il possible ?.... ma sœur !.... Émilie !... ma fille !... où est-elle ?... Allons...

CÉLIE.

On la prépare, vous dis-je...

LA COMTESSE.

Hé bien ?

CÉLIE.

Hé bien, chère amie, je n'y puis résister davantage..... Vous êtes la plus heureuse des mères...

LA COMTESSE.

Quoi ?... ma fille !... Juste ciel ! je l'entends.

CÉLIE.

Oui, c'est elle ; je lui sacrifie le plaisir inexprimable de vous apprendre l'excès de votre bonheur.

SCÈNE X ET DERNIÈRE.

LA COMTESSE, CÉLIE, ÉMILIE.

ÉMILIE, *éperdue, accourant avec la plus grande précipitation.*

Ma mère !... (*Elle se jette dans ses bras.*)

LA COMTESSE.

Mon enfant !...

ÉMILIE.

Maman !... Je ne vous quitterai jamais !...

LA COMTESSE.

Jamais ?... Grand Dieu !....

CÉLIE.

Ah, ma sœur !... Elle chancelle ; elle pâlit.... Asseyons-la... (*La comtesse tombe dans le fauteuil, Émilie la soutient dans ses bras.*)

ÉMILIE.

O ma mère, concevez-vous ma félicité ?... Ah, vous seule pouvez en juger !...

LA COMTESSE.

Tu ne me quitteras jamais!... Jamais!... et comment?... Quelle assurance en recevrai-je?... Ne nous abuse-t-on point!... Une fausse espérance me donneroit la mort...

CÉLIE.

Le comte de Moncalde vouloit éprouver votre estime pour lui; et le désintéressement de votre tendresse pour Émilie; il vouloit que vous eussiez le courage et la gloire de faire le sacrifice de votre fille, afin d'avoir le mérite et le bonheur de vous rendre cette enfant si chère... Tout son bien est en France; il ne retournera jamais en Portugal...

LA COMTESSE.

Est-il possible? ô ciel!... (*A Émilie.*) Et votre père?...

ÉMILIE.

Je l'ai laissé dans les bras de M. de Moncalde; je les ai devancés, j'ai volé...

LA COMTESSE.

Oh le plus généreux des hommes!... Ah, courons les chercher...

CÉLIE.

On vient ; ce sont eux...

LA COMTESSE.

Ah, je le vois... ô mon fils... (*Elle court au-devant du comte de Moncalde, qui s'avance et se précipite à ses pieds. Henriette, Agathe, la bonne, Lucette et plusieurs autres domestiques, accourent en foule, entourent la comtesse, et expriment par leurs attitudes la joie la plus vive.*) (*La comtesse embrassant le comte de Moncalde.*) Mon fils, mon fils!... que vous méritez bien un titre si doux !... Vous me rendez ma fille... Ah, c'est la vie que je reçois de vous... (*Au comte d'Orsan.*) Mon ami !.... ma fille.... mes enfans.... ma sœur... Embrassez donc la plus fortunée de toutes les mères !... (*Le comte de Moncalde, toujours aux genoux de la comtesse, tient une de ses mains qu'il baise en pleurant; le comte d'Orsan et Émilie s'avancent et soutiennent la comtesse dans leurs bras; Célie, Agathe, Henriette courent l'embrasser, tandis que la bonne*

et Lucette saisissent et baisent sa main; les autres domestiques restent à quelques pas, et par différens gestes, expriment le tendre intérêt qu'ils prennent à cette scène. Il faut que tous les mouvemens de cette scène muette soient extrêmement vifs et rapides. La toile se baisse.)

FIN.

L'INTRIGANTE,

COMÉDIE EN DEUX ACTES.



PERSONNAGES.

La baronne D'ARZÈLE.
LAURETTE, fille de la baronne.
LISETTE, femme-de-chambre de la baronne.
BÉLINDE, amie de la baronne.
Madame ROGER, gouvernante de Laurette.
La marquise DE BLÉVILLE.
CAROLINE, fille de la marquise.
UN VALET-DE-CHAMBRE.

La scène est à Paris, chez la baronne.

L'INTRIGANTE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente un salon.

Madame ROGER, LISETTE.

LISETTE.

Oui, cela est sûr; madame en est convenue ce matin devant moi; son fils épouse mademoiselle Caroline.

Mme ROGER.

La fille de madame la marquise de Bléville?

LISETTE.

Oui; mais madame ne veut pas qu'on le dise encore publiquement; elle a même prié madame de Bléville de n'en point parler.

Mme ROGER.

Et pourquoi cela?

LISETTE.

Oh, que sais-je? madame passe sa vie à faire des cachotteries auxquelles on ne comprend rien : c'est son caractère; entre nous, elle est indiscrète et mystérieuse; j'ai remarqué cela mille fois.

Mme ROGER.

Elle a bien de l'esprit toujours.

LISETTE.

Hé bien, dans le monde on prétend que non; mais cependant elle fait ce qu'elle veut; elle connoît l'univers, se mêle de tout : oh, c'est une femme d'une activité incomparable.

Mme ROGER.

Je la blâme seulement de tenir sa fille au couvent depuis l'âge de trois ans; elle est si riche, elle auroit bien pu l'élever chez elle.

LISETTE.

Cependant elle aime beaucoup mademoiselle Laurette; mais elle a tant d'af-

faires, qu'elle ne peut s'occuper de son éducation.

Mme ROGER.

C'est dommage, car mademoiselle Laurette a le plus joli naturel...

LISETTE.

Elle a un bon cœur, par exemple; elle paroît aimer son frère à la folie.

Mme ROGER.

Oui, il vient souvent nous voir au couvent; et quand mademoiselle Laurette est au parloir avec lui, c'est un plaisir de les entendre jaser...

LISETTE.

En effet, elle parle beaucoup.

Mme ROGER.

Oh, vous ne voyez rien; il n'y a que trois jours qu'elle est ici, elle n'est pas encore bien à son aise; mais au couvent elle divertit tout le monde. Elle est née comme cela; à quatre ans elle avoit déjà *des petites raisons* à faire mourir de rire.

LISETTE.

Et à quinze ans il me paroît qu'elle a *des petites histoires* qui durent bien

long-temps, et qui, je crois, ne sont pas toujours très-vraies. Enfin, pour trancher le mot, je soupçonne qu'elle est un peu menteuse.

Mme ROGER.

Dame, écoutez donc, à force de babiller, cela arrive quelquefois

LISETTE.

Mais, fi donc! cela est affreux.

Mme ROGER.

Oh, elle ne fait jamais que de petites menteries innocentes, et qui ne font tort à personne.

LISETTE.

Mais, quand on ment pour son plaisir, on pourroit bien aussi mentir par intérêt.

Mme ROGER.

Oh que non; c'est de l'enfance, cela passera. Il faut qu'elle parle, d'abord; c'est une enfant qui a tant d'esprit, qu'elle ne peut jamais rester un moment la bouche fermée. Quelquefois, quand elle est à côté de moi à travailler, elle jase, elle jase; c'est comme une lecture; et cela des heures entières.

LISETTE.

Mais que peut-elle vous dire?

Mme ROGER.

Oh, des contes...: des folies... Enfin, plutôt que de ne pas parler, elle diroit du mal d'elle.

LISETTE.

Jugez si elle seroit capable d'en dire de son prochain.

Mme ROGER.

Cela passera, cela passera; moi, j'étois tout de même dans ma jeunesse.

LISETTE.

Mais vous en avez encore de beaux restes.

Mme ROGER.

A propos, dites-moi donc; madame est fort amie de madame de Saint-Alban; je ne savois pas cela.

LISETTE.

Oh, ce n'est que depuis peu; c'est pour quelque affaire, sans doute.

Mme ROGER.

Elle y va jusqu'à trois ou quatre fois par jour; j'ai appris cela par ma fille,

qui est femme-de-chambre de madame de Saint-Alban, et favorite; car ma fille est sa confidente, je puis dire cela. C'est aussi une bonne condition que celle de madame de Saint-Alban; on n'en sort jamais sans obtenir quelque emploi. Avec tout cela, madame a encore plus de crédit; voyez la fortune qu'elle a faite à ce vieux Bernard, son valet-de-chambre, il a une bonne place dans les fermes; madame ne lui devoit que sept années de gages, et lui donne pour cela un emploi qui vaut mille écus. Voilà de la générosité, d'autant plus que Bernard est un idiot qui n'étoit propre qu'à rester dans une antichambre; et le gouverneur de M. le marquis à qui elle n'avoit promis qu'une pension de douze cents francs au bout de dix ans, et que voilà secrétaire d'ambassade; madame surpasse toujours ses promesses, et ne donne rien de sa poche; cela est amirable... réellement admirable.

LISETTE.

Avec tout cela, croiriez-vous qu'elle n'est pas heureuse?

Mme ROGER.

Comment! elle n'est pas heureuse?

LISETTE.

Je vous assure qu'il n'y a personne de plus à plaindre; je vois cela de près. Premièrement la vie agitée qu'elle mène a ruiné sa santé, et puis elle ne jouit pas de son crédit, par la peur continuelle qu'elle a de le perdre : en rendant service à une personne, elle en désoblige plusieurs, et se fait tous les jours de nouveaux ennemis; et, par un malheur singulier, ceux qu'elle comble de grâces se dispensent de la reconnoissance, en prétendant qu'elle y trouve toujours son intérêt personnel. D'ailleurs, elle est éternellement dévorée d'inquiétude, de chagrin. Elle est beaucoup moins satisfaite d'un succès qu'elle n'est affligée d'un revers. La disgrâce d'un homme en place, le plus léger changement dans le ministère, lui causent des insomnies et des agitations affreuses; elle se plaint sans cesse des calomnies de ses ennemis, des malignes interprétations du monde, de l'ingratitude de ses protégés, et de

l'ennui mortel qu'elle est forcée de subir si souvent en sacrifiant toujours son goût à l'intérêt; en composant sa société, non des personnes les plus aimables, mais de celles qui peuvent être utiles à ses projets; enfin, en renonçant aux plaisirs, au repos, à l'amitié pour se livrer entièrement à l'intrigue et aux affaires.

Mme ROGER.

Elle n'a point d'amis!... Mais madame Bélinde?...

LISETTE.

Bon! elle s'est déjà brouillée deux ou trois fois avec elle; madame Bélinde est si légère!... Mais elle avoit quelques liaisons avec la marquise de Bléville, et voilà la cause de ce dernier raccommodement.

Mme ROGER.

J'entends la voix de mademoiselle Laurette.

LISETTE.

L'on commence toujours par l'entendre avant de la voir. Oui, la voici.

SCÈNE II.

LAURETTE, madame ROGER, LISETTE.

LAURETTE.

Ma bonne!... Ah, vous voilà, Lisette, je suis charmée de vous trouver ensemble; j'ai mille choses à vous dire... Je suis au comble de mes vœux; mon frère se marie, ce n'est plus un mystère; maman a bien voulu me le confier; je m'en doutois... M. de Mirvaux, comme vous savez, est frère de madame la marquise de Bléville; j'ai vu que maman avoit pour lui des attentions surnaturelles.... Je dis *surnaturelles*, parce que c'est la plus ennuyeuse personne, que ce M. de Mirvaux... sourd et bègue.... le pauvre homme!... et silencieux à un excès.... passe encore pour cela; mais ne pas entendre un mot de ce qu'on lui dit!... Et maman, malgré tout cela, avoit des grâces pour lui!.... et j'entendois qu'elle

lui disoit qu'il pouvoit être sûr qu'elle lui feroit obtenir ce gouvernement vacant; qu'elle attachoit son bonheur à cette affaire... Oh, je comprenois bien qu'il y avoit quelque chose là-dessous, et justement c'est que M. de Mirvaux est frère de madame de Bléville, et par conséquent l'oncle de ma future belle-sœur... Lisette; connoissez-vous Caroline?.... N'est-ce pas qu'elle est charmante; une douceur; une grâce!... un caractère d'une égalité parfaite; et de la gaîté, des talens, de l'esprit, et un naturel!.... un naturel incomparable.

Mme ROGER.

Mais, mademoiselle, on diroit que vous avez passé votre vie avec elle; vous ne l'avez cependant vue qu'une seule fois au bal l'hiver dernier, et hier environ un quart d'heure, chez madame votre mère.

LAURETTE.

Oui, mais j'ai beaucoup causé avec elle...

Mme ROGER.

Mais, comment? hier vous n'avez pu lui parler.

LAURETTE.

Cela est vrai; mais le jour que je l'ai vue au bal, nous eûmes ensemble une longue conversation.... Rien n'est plus singulier; je me rappelle qu'elle me dit qu'il manquoit à son bonheur d'avoir une sœur. Je lui répondis que j'aurois été bien heureuse d'en avoir une comme elle..... Cela est fort extraordinaire.... mais vous n'y êtes pas... Elle s'attendrit, m'embrassa; et dans l'instant, je pensai à mon frère, et je m'écriai: Mais, j'ai un frère!..... Elle rougit, et moi aussi. Elle comprit fort bien mon idée.... je le vis clairement. Un moment après, mon frère vint la prier à danser....

LISETTE.

Ah, mademoiselle, permettez-moi de vous arrêter là; monsieur votre frère n'étoit point à Paris, il a passé tout l'hiver dernier à Strasbourg.

Mme ROGER, *riant.*

Ah, ah, ah, la pauvre enfant; la voilà toute déroutée... Quel dommage que vous l'ayez interrompue, elle alloit nous conter la plus jolie histoire!...

LISETTE.

Je n'en doute pas, mademoiselle conte fort bien; il ne lui manque que d'avoir la mémoire un peu plus sûre...

LAURETTE, *embarrassée.*

Réellement.... je croyois.... Mais vous avez raison, Lisette; je ne vous sais point mauvais gré de m'avoir reprise....

LISETTE.

Mademoiselle, c'est par attachement; je suis fâchée de vous voir un défaut...

LAURETTE.

Quel défaut, Lisette?

LISETTE.

Hélas, mademoiselle, je n'ose même pas le nommer...

LAURETTE.

Comment donc?... Mais, ma bonne!...

Mme ROGER.

Hé bien, mademoiselle, c'est que vous jasez trop; je vous l'ai déjà dit...

LAURETTE, *à madame Roger.*

Mais vous aimiez à m'entendre conter des histoires... je vous en ai toujours vu rire.... Et vous-même, ma bonne, vous en dites tous les jours de nouvelles...

Mme ROGER.

Sans doute, pour passer le temps.... Mais ce qui étoit bon dans votre enfance, ne vaut plus rien à présent; vous avez quinze ans, il faut quitter cette habitude

LAURETTE.

Hé bien, ôtez-la moi donc, puisque c'est vous qui me l'avez donnée.

LISETTE.

Ah! malheureusement elle est plus facile à prendre qu'à quitter... Mais, paix; voici madame...... Allons-nous-en. (*Elle sort avec madame Roger.*)

SCÈNE III.

LA BARONNE, BÉLINDE, LAURETTE.

LA BARONNE, *un paquet de lettres à la main; un valet-de-chambre est derrière elle.*

QUEL énorme paquet!... (*Elle lit tout bas.*)

BÉLINDE.

Et.... faudra-t-il répondre à tout cela?

LA BARONNE, *lisant toujours.*

Ah, mon Dieu!...

BÉLINDE.

Quoi donc?...

LA BARONNE.

Cela est affreux... Ce malheureux Simon, à qui j'ai fait avoir un emploi dans les fermes, vient de faire une banqueroute frauduleuse!...

BÉLINDE.

Je n'en suis pas surprise... c'étoit un si mauvais sujet!..... A propos, savez-vous que le précepteur que vous avez donné à la vicomtesse, et qui étoit si fortement recommandé par vous, a pris la fuite avant-hier, après avoir volé pour vingt mille francs de diamans?...

LA BARONNE.

Oui; c'est une désagréable aventure.... Comme cet homme-là m'a trompée!... Je lui croyois, je l'avoue, un mérite supérieur.

LAURETTE.

Ah, que j'en suis fâchée!... je le connoissois. C'est lui, maman, qui chantoit des chansons si drôles, et qui contrefaisoit si bien Arlequin et Pierrot; n'est-ce pas?...

LA BARONNE, *à son valet-de-chambre.*

Mettez tous ces papiers dans mon cabinet.... Écoutez.... Un homme vêtu de noir viendra peut-être dans une demi-heure; vous le ferez passer dans ma chambre, et vous m'avertirez aussitôt.....

Dites à Lapierre qu'il mette un habit gris ; donnez-lui cette lettre, il la portera à son adresse, mais au jour tombant... entendez-vous ?... Attendez... que je me rappelle... Ah, si ce jeune peintre revient, annoncez-lui qu'il sera sûrement reçu de l'académie de peinture. Mais qu'il finisse donc le portrait de ma petite chienne ; n'oubliez pas de lui dire cela... Allez.... Un moment !... Voilà tout, je crois..., Oui, allez... (*Le valet-de-chambre sort.*) Ah çà. Laurette, j'ai à vous parler : madame et mademoiselle de Bléville viendront aujourd'hui : je vous prie de mettre tous vos soins à plaire à cette dernière...

LAURETTE.

Caroline ?.... Ah, maman, volontiers ; je l'aime de tout mon cœur.

LA BARONNE.

Comment ! vous la connoissez ?

LAURETTE.

Oui, maman, beaucoup ; je l'ai vue au [illegible] nous causions toujours ensemble. [illegible] parlé souvent de mon frère, et

je la crois fort bien disposée en sa faveur : d'ailleurs, elle a réellement de la confiance en moi...

LA BARONNE.

Mais voilà un hasard très-heureux ; il faut tirer parti de cela. Tâchez de l'entretenir aujourd'hui en particulier, et vous me rendrez compte de votre conversation.

LAURETTE.

Oui, maman...

LA BARONNE.

Allez, ma fille, rejoindre votre bonne...

LAURETTE.

Voulez-vous, maman, que je vous dise de quelle manière je m'y prendrai pour lui parler de mon frère?.... D'abord je commencerai...

LA BARONNE.

Il suffit, nous en raisonnerons tantôt.

LAURETTE.

Oh, je meurs d'envie de causer avec elle ; je voudrois y être.... premièrement je lui dirai...

LA BARONNE.

C'est assez, Laurette. Allez, mon enfant. (*Laurette baise la main de sa mère, et sort.*)

SCÈNE IV.

LA BARONNE, BÉLINDE.

LA BARONNE.

Enfin me voilà sûre de ce mariage que je désirois si passionnément. J'ai conduit cette affaire avec assez d'adresse... je n'ai rien négligé... J'ai su, par exemple, que Lisette connoissoit une des femmes-de-chambre de la marquise, et je l'ai chargée de la gagner : Lisette a de l'esprit, et s'est acquittée de cette commission avec beaucoup d'intelligence...

BÉLINDE.

Je crois que ce n'est pas la première de ce genre qu'elle a reçue de vous.

LA BARONNE.

C'est surtout en ne négligeant aucun des petits moyens qu'on réussit.

BÉLINDE.

Hé, vraiment oui ; voilà le secret du métier, et ce qui a fait dire aux gens mal intentionnés, que nous autres intrigans, nous devons moins nos succès à l'esprit qu'à une certaine souplesse de caractère...

LA BARONNE.

Intrigans !... Réellement vous avez des expressions...

BÉLINDE.

Un peu grossières, n'est-ce pas ?... Si j'étois aussi consommée que vous l'êtes dans les affaires, je ne ferois pas un pareil aveu ; mais je ne suis intrigante que par caprice et par accès, et j'en conviens bonnement : quand je serai perfectionnée, je changerai de langage ; car je sens bien que la sublimité de la profession est de déguiser toujours la vérité, même tête à tête avec son amie... Mais, revenons à notre mariage ; je

vous avoue que je conserve encore des craintes.

LA BARONNE.

Et moi, je n'en ai aucune, si vous voulez continuer à me servir aussi bien auprès de la marquise.

BÉLINDE.

Je vous l'ai promis, vous y pouvez compter; mais je suis curieuse, il faut ne me rien cacher; je soupçonne que vous ne me dites pas tout...

LA BARONNE.

Moi!

BÉLINDE.

Oh, j'en suis sûre. Que signifient toutes ces visites que vous faites depuis huit jours à madame de Saint-Alban? Allons, de la franchise, ou bien je vous déclare que j'ai une intrigue toute prête pour découvrir ce que vous prétendez dissimuler.

LA BARONNE.

Vous me prévenez; en vérité, mon projet étoit de vous en parler.

BÉLINDE.

Ah çà, point de fausses confidences, car je vous avertis que mon frère est ami intime de madame de Saint-Alban, et il revient ce soir de ses terres; ainsi je vous assure que je saurai par lui la vérité de cette affaire...

LA BARONNE.

Hé, mon Dieu, ce n'est pas vous que je voudrois tromper; vous m'offensez, ma chère Bélinde....

BÉLINDE.

Je crains vos distractions; je me rappelle de vous en avoir vu quelques-unes dans ce genre. Mais, revenons au fait...

LA BARONNE.

Le voici : j'ai imaginé, pour assurer notre mariage, de tâcher d'obtenir la promesse d'une place à la cour pour ma future belle-fille. J'ai fait des démarches, et j'ai appris qu'il y avoit un engagement qui s'opposoit à ma demande. On n'a pu me nommer la personne; mais j'ai découvert que madame de Saint-Alban se mêloit de

cette affaire : comme elle n'a point d'enfans, j'ai senti qu'elle n'y pouvoit mettre un vif intérêt, et ayant la possibilité de la servir dans une chose qu'elle désiroit personnellement, j'ai été la trouver.

BÉLINDE.

Comment, vous lui avez proposé de renoncer à la place, et de faire réussir son affaire personnelle ?

LA BARONNE.

Écoutez jusqu'au bout. J'ai commencé par lui offrir mes services, ensuite je lui ai demandé le nom de la personne à qui la place étoit promise; comme vous croyez bien, cette question n'a pas été faite sans art.....

BÉLINDE.

Oh, je m'en rapporte bien à vous.

LA BARONNE.

Véritablement je me suis surpassée..... Elle m'a répondu que la place étoit promise à la fille d'un de ses amis, mais qu'elle avoit donné sa parole d'honneur de ne pas le nommer...

BÉLINDE.

Hé bien, voilà tout votre art perdu; combien de fois vous en avez prodigué ainsi sans utilité, et pour la seule satisfaction de votre conscience!...

LA BARONNE.

Alors je me suis retournée, j'ai demandé si cet homme étoit un militaire... et susceptible d'un gouvernement, elle a répondu qu'oui...

BÉLINDE.

Vous avez offert de lui faire avoir ce gouvernement vacant, s'il vouloit céder la place?

LA BARONNE.

Justement; mais j'ai pris la précaution de faire promettre à madame de Saint-Alban qu'elle ne me nommeroit point à cet homme, qui veut lui-même rester inconnu. Enfin elle lui a fait ma proposition ce matin : il en a paru fort tenté; il a demandé quelques heures pour y réfléchir, et rendra ce soir une réponse positive.

BÉLINDE.

Je ne reviens point de ma surprise.

LA BARONNE.

Comment trouvez-vous ce tour là ?... Il faut vous dire que depuis hier je suis sûre de faire donner ce gouvernement à qui je voudrai.

BÉLINDE.

Mais, vous avez promis à M. de Mirvaux, frère de la marquise de Bléville, d'employer tout votre crédit pour le lui faire obtenir : comment vous tirerez-vous de là ?

LA BARONNE.

Oh, rien n'est plus facile ; il croira que j'ai échoué ; j'annoncerai à la marquise que sa fille aura une place ; je presserai la noce ; et le mariage fait, j'aurai peu d'inquiétudes sur le reste. Je ne vous cache pas que je suis véritablement peinée d'avoir donné de fausses espérances à ce pauvre monsieur de Mirvaux, et d'être forcée de l'abuser encore là-dessus ; au reste je lui rendrai service dans une autre occasion, et d'ailleurs je ne le sacrifie qu'à l'intérêt de sa nièce : il l'aime beaucoup ; ainsi le fond de tout cela est assez innocent...

BÉLINDE.

Oui, oui, il seroit encore à souhaiter que les intrigues ne produisissent jamais rien de plus noir.... Mais, dites-moi, vous ne soupçonnez pas quel est l'homme qui avoit obtenu une place pour sa fille ?

LA BARONNE.

Non. Je n'ai pu le découvrir... On ne connoît aucun des amis particuliers de madame de Saint Alban qui ait une fille...

BÉLINDE.

Enfin, ce soir vous saurez la réponse ?

LA BARONNE.

Oui, à sept heures il reviendra chez madame de Saint-Alban, à qui j'ai permis de me nommer, s'il accepte ; mais elle lui demandera encore le secret jusqu'à la conclusion du mariage.

BÉLINDE.

Il est certain qu'une place de plus à offrir, rend encore votre fils un meilleur parti ; cependant je crois que sans vous donner tant de peine, vous auriez pu réussir peut-être plus sûrement ; car si la marquise découvre toutes ces intrigues, le ma-

riage est rompu : c'est une femme extraordinaire; elle a vécu jadis à la cour; mais depuis dix ans, consacrée entièrement à l'éducation de sa fille, elle a presque renoncé au monde, passe la plus grande partie de sa vie dans ses terres; la solitude a donné à son caractère une tournure originale : elle a des idées tout-à-fait singulières; par exemple, elle a l'aversion la plus décidée pour tout ce qui peut ressembler à l'intrigue, et elle conserve encore des préventions contre vous à cet égard, malgré les soins que j'ai pris pour la dissuader. Ainsi, prenez-garde à vous; si vous aviez voulu m'en croire, vous n'aviez qu'à vous tenir tranquille, et ce mariage étoit sûr; mais vous avez une activité que rien ne peut modérer, et une étonnante antipathie pour le repos...

LA BARONNE.

Nous réussirons, n'en doutez pas. La marquise auroit-elle consenti à venir chez moi, à m'amener sa fille, et à me parler elle-même sur cette affaire, si au fond du cœur elle n'étoit pas déterminée?

BÉLINDE.

Mais elle n'a commencé à venir chez vous que d'hier; elle ne vous a point donné de parole positive; et d'ailleurs, savez-vous pourquoi elle s'est décidée à vous voir? Pour vous étudier et vous connoître...

LA BARONNE.

Ah! m'étudier; je le trouve charmant... Et pensez-vous que cet examen soit bien embarrassant? Vous inquiète-t-il beaucoup?

BÉLINDE.

Mais, un peu.....

LA BARONNE.

Sans vanité pourtant, je crois qu'ayant un grand intérêt à subjuguer madame de Bléville, j'en viendrai à bout.

BÉLINDE.

Je sais que vous avez fait des miracles en ce genre, mais vous n'avez jamais eu affaire à une personne qui eût par-devers elle quinze ans d'expérience, et dix de réflexions.

LA BARONNE.

En vérité c'est une femme très-bornée, soyez sûre de cela..

BÉLINDE.

Tout ce qui n'est pas subtil et raffiné, vous paroît stupide; j'ai fait cette remarque là mille fois. Comme vous avez supérieurement d'adresse, vous dérouterez facilement l'artifice; mais vous ne vous défiez point assez de la simplicité et de l'esprit naturel; et cependant croyez que rien ne déconcerte plus la finesse et la ruse, que la franchise et la bonne foi.... J'y ai été attrappée, moi, qui vous parle; et voilà pourquoi j'ai renoncé à l'intrigue et aux détours... Enfin, je vais cependant les employer encore pour vous servir; je vais mentir à cette pauvre marquise qui se fie à moi; je vous donne là une grande preuve d'amitié : cette affaire est si intéressante pour vous, que je ne puis m'y refuser; mais je ne vous cache pas que j'ai de mauvais pressentimens; madame de Bléville m'en impose, je l'avoue; elle a une candeur, un naturel qui m'atten-

drissent malgré moi; quand je veux la séduire, c'est elle qui me gagne; et sa droiture et sa bonté me font mille fois rougir en secret et de mes tromperies et de moi-même.

LA BARONNE.

Vos tromperies!... Mais vous êtes folle; mon fils n'est-il pas un excellent parti? Par sa naissance et sa fortune, n'est-il pas fort en droit de prétendre à la fille de madame de Bléville? En contribuant au succès de cette affaire, ferez-vous faire un mauvais mariage à cette jeune personne?...

BÉLINDE.

Non, sans doute; mais enfin pour décider la marquise, il faut la tromper sur votre caractère; il faut en un mot faire mille mensonges...

LA BARONNE.

Vous voulez peut-être me persuader que vous n'avez jamais menti?...

BÉLINDE.

Oh, mon Dieu non; j'ai eu tant de fois cette complaisance pour vous! mais

je ne mens que par foiblesse et point par inclination; et, dans ce cas, le remords et le dégoût suivent de près la faute.

LA BARONNE.

Je ne comprends rien à tout cet étalage de beaux sentimens; ce que j'entrevois, c'est que sûrement quelque intérêt que j'ignore, vous fait parler.

BÉLINDE.

Ainsi vous ne me croyez pas?

LA BARONNE.

Mais le *galimatias* ne m'a jamais séduite, vous le savez, ma chère Bélinde.

BÉLINDE.

Malheur à celui qui nomme *galimatias* des mouvemens si simples de repentir et de sensibilité! Quand j'agis contre ma conscience, je me sais gré du moins du combat que j'éprouve; s'il me fait souffrir, en même temps il me console, en me prouvant que l'action que ma raison condamne, répugnoit à mon cœur, et n'étoit pas faite pour lui; alors j'attribue mes fautes à de mauvais conseils, à des liai-

sons dangereuses; je me raccommode avec moi-même, et je puis espérer que l'expérience et les réflexions m'arracheront à des égaremens dont je gémis et que je hais.

LA BARONNE.

Quelle déclamation!... Quelle violence!... Vous êtes véritablement en colère...

BÉLINDE.

Oui, j'en conviens. Je ne puis supporter de vous voir une défiance injurieuse qui ne vous quitte jamais; vous avez la manie de supposer toujours des desseins secrets et mystérieux; les paroles ne sont pour vous que des signes trompeurs, faits pour déguiser la vérité... Avec des idées semblables, comment voulez-vous conserver des amis? Mais je ne veux plus me fâcher ni me brouiller; vous m'avez rendu plusieurs services; quels que fussent vos motifs, je ne dois pas l'oublier. Je puis vous être utile, j'y ferai mes efforts, soyez-en certaine; mais je proteste que c'est la dernière fois que je me laisserai aller à

une complaisance contraire à mes principes et à mon inclination.

LA BARONNE.

Pour moi, je ne prends point le même engagement, car je sens que rien ne me coûtera pour vous obliger et vous témoigner ma reconnoissance.

BÉLINDE.

Hé bien, vous m'offensez encore; pensez-vous qu'il soit nécessaire de me promettre des récompenses pour échauffer mon zèle?

LA BARONNE.

Mon Dieu, que vous êtes pointilleuse et susceptible!... tout ce que je vous dis, vous révolte...

BÉLINDE.

C'est que vous employez l'artifice, que vous m'en supposez, et que je n'en ai point; et voilà comme l'art peut devenir nuisible!.... Ah! je vous le répète, craignez madame de Bléville; craignez, en voulant la flatter, de la choquer mortellement; songez qu'elle est la droiture et la franchise même; et, croyez-

moi, renoncez avec elle à tous ces vains détours.

UN VALET-DE-CHAMBRE, *à la baronne.*

L'homme vêtu de noir est dans le cabinet de madame...

LA BARONNE.

C'est bon. Mes chevaux sont-ils mis?

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Oui, madame.

LA BARONNE, *à Bélinde.*

Il faut que je sorte dans l'instant, pour une importante affaire. Je reviendrai bientôt, ne vous en allez pas; car j'ai encore plusieurs choses à vous dire.

BÉLINDE.

A la bonne heure; je vous attendrai.

(*La baronne sort précipitamment.*)

SCÈNE V.

BÉLINDE, *seule*.

Quelle femme!... Quel caractère!... C'est une grande folie d'avoir de l'amitié pour elle.... Est-elle capable d'y répondre?..... S'engager avec M. de Mirvaux à lui faire avoir ce gouvernement, et le faire donner à un autre!... Et, ce matin encore, elle lui renouveloit en ma présence toutes ses protestations!... Quelle fausseté!... Enfin, j'ai promis de la servir encore dans cette occasion; malgré ma répugnance et mes scrupules, je tiendrai ma parole..... Dans quelle situation embarrassante je me trouve!... Il faut que j'agisse contre ma conscience, ou que je trahisse une personne que j'ai aimée, et avec laquelle je parois aux yeux du monde intimement liée!.... Ah! je le sens, nos vertus dépendent surtout du choix heureux de nos amis.... On vient..... c'est madame de Bléville : allons, dissimulons...

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, BÉLINDE.

BÉLINDE, *s'avançant vers la marquise.*

La baronne vient de sortir; mais elle va rentrer tout à l'heure.

LA MARQUISE.

Je ne suis pas fâchée de vous trouver seule; vous me témoignez tant d'intérêt, madame, que chaque jour ajoute à ma confiance pour vous : je pourrois cependant vous soupçonner de partialité, puisque vous êtes l'amie intime de la baronne; mais je suis sûre que votre cœur est bon, ainsi il m'est impossible de craindre que vous ayez l'intention de me tromper.

BÉLINDE.

Hé bien, madame, vous avez déjà vu deux fois la baronne; comment la trouvez-vous?

LA MARQUISE.

Mais elle m'a paru bien affectée... J'ai facilement remarqué qu'elle se contraignoit avec moi... Elle a trouvé le secret de débiter, dans une demi-heure de conversation, dix sentences contre l'intrigue et la dissimulation : elle a vanté cent fois sa *franchise* et sa *bonhomie;* elle cherchoit tous les moyens imaginables de me louer et de me flatter.... Tout cela m'a beaucoup déplu, je vous l'avoue.

BÉLINDE.

Ne la jugez point là-dessus. Elle savoit vos préventions contre elle; n'est-il pas simple que d'après cela, elle ait été mal à son aise avec vous?

LA MARQUISE.

A une âme noble et franche, cette espèce d'embarras n'auroit dû inspirer que de la sécheresse et de la froideur; il n'est pas naturel d'accabler de caresses et d'éloges une personne qu'on croit prévenue contre nous; elle a voulu me séduire, et elle a manqué d'adresse dans cette occasion. Sans un cœur droit et sen-

sible, les calculs de l'esprit sont souvent faux... Mais je veux suspendre mon opinion, je sais combien il est déraisonnable de juger légèrement; et j'ai un si grand intérêt à connoître parfaitement la baronne!... Vous savez, madame, la tendresse que j'ai pour ma fille; j'ai mis tous mes soins à former son caractère : mais elle n'a que seize ans; en la mariant aussi jeune, je ne puis me dissimuler que c'est la belle-mère que je saurai lui choisir qui perfectionnera ou gâtera mon ouvrage : cette réflexion peut tout sur moi; dois-je céder mes droits sur ma fille à une personne que je n'estimerois pas?...

BÉLINDE.

Non, sans doute; mais soyez sûre qu'elle ne recevra de la baronne que les meilleurs conseils...

LA MARQUISE.

Les conseils, madame, ne sont rien sans l'exemple.

BÉLINDE.

Je vois à quel excès les ennemis de

la baronne l'ont calomniée auprès de vous.

LA MARQUISE.

On prétend qu'elle est intrigante; et si cette imputation est fondée, je ne lui donnerai sûrement pas ma fille. Mais je sais avec quelle légéreté et quelle injustice le monde juge à cet égard, et je n'ignore pas que l'envie et la malignité attribuent presque toujours à l'intrigue, ce qui n'est souvent que l'effet du bonheur ou du mérite. Ainsi, je vous le répète, je me dépouillerai de toutes préventions, et je ne jugerai que par moi-même.

BÉLINDE.

Il est certain que la baronne a de l'activité dans le caractère; rien ne lui coûte pour servir ses amis, et, comme toutes les personnes obligeantes, elle est accusée d'intrigue par ceux qui ne la connoissent pas.

LA MARQUISE.

Hé, comment peut-on confondre une vertu si précieuse avec un défaut si haïs-

sable !...... Le désir d'obliger vient du mouvement le plus naturel et le plus doux d'un bon cœur, d'une bienfaisance qui saisit tous les moyens de se satisfaire : ce sentiment respectable et pur n'égarera jamais ; il fera craindre, en rendant un service, de commettre une injustice ; il ne produira jamais les trames secrètes, les complots nuisibles de l'intrigue, qui, toujours personnelle, sourde aux remords, insensible à l'amitié, n'agit que pour l'orgueil et pour son intérêt.

BÉLINDE.

Quelle peinture !... Oui... si je connoissois des intrigans, vous me les feriez haïr... Mais, vous dites qu'ils n'ont point de remords, j'en suis fâchée ; ils ne sont donc pas punis ?

LA MARQUISE.

La privation de tous les délicieux sentimens des âmes pures n'est-elle pas une assez grande punition ?.... Le plus méchant de tous les hommes ne l'est que par sa faute ; parce qu'il a dédaigné de

résister à ses passions : avant que sa foiblesse l'en ait rendu l'esclave, il a connu, sans doute, la douce compassion, la tendresse, et quelques mouvemens de générosité; parvenu au terme funeste du dernier degré de corruption, ce souvenir de sa première jeunesse lui reste encore, et devient son cruel et juste châtiment, en lui prouvant l'existence de la vertu qu'il a trahie, et du bonheur auquel il a renoncé.

BÉLINDE.

Que j'ai de plaisir à vous entendre!... Mais, mon Dieu, qui vient déjà nous troubler?...

LA MARQUISE.

C'est ma fille...

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, BÉLINDE, CAROLINE.

CAROLINE.

Maman...

LA MARQUISE.

Hé bien?...

CAROLINE, *bas.*

Je désirerois bien vous parler...

BÉLINDE.

Je ne veux point vous gêner... Vous dînez ici?

LA MARQUISE.

Oui.

BÉLINDE.

La baronne va sûrement rentrer; je vous laisse; je vous ferai avertir de son arrivée. (*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, CAROLINE.

LA MARQUISE.

Que vouliez-vous me dire, mon enfant?...

CAROLINE.

Mon oncle m'a chargée de vous apprendre, maman, qu'on lui propose le gouvernement qu'il désiroit, s'il veut renoncer à la place qui lui a été promise pour moi. Il ajoute, qu'avec le temps il pourroit faire passer ce gouvernement à celui que vous choisirez pour votre fils, et qu'en attendant, il lui en donneroit tous les appointemens; ainsi, que vous décidiez, et que vous lui écriviez sur-le-champ ce que vous préférez

LA MARQUISE.

Proposer le troc d'une place pour un gouvernement!... Que signifie toute cette intrigue-là?...

CAROLINE.

Mon oncle désire que vous n'en parliez point, surtout ici.

LA MARQUISE.

Je vois bien pourquoi; mon frère, depuis long-temps, a reçu la parole de la baronne qu'elle solliciteroit cette grâce pour lui; et il veut lui cacher qu'il s'est adressé à une autre; je n'aime pas tout cela... Je ne reconnois point mon frère à cette conduite mystérieuse et détournée... Au reste, je vois qu'il préfère le gouvernement; il est très-fait pour y prétendre par ses services, ainsi je vais lui conseiller de l'accepter. Mais, parlons d'un objet plus important, de votre mariage, ma chère Caroline; je trouve dans le parti qui se présente beaucoup d'avantages relativement à la fortune; mais je désire avant tout que la famille à laquelle je remettrai ce que j'ai de plus cher, soit digne de recevoir et d'adopter une fille telle que vous. Je veux que vous puissiez y trouver des exemples de vertu, des amis, et surtout des guides éclairés

dont votre âge a tant de besoin. Je n'ai rien promis ; je ne prendrai aucun engagement sans votre aveu ; vous verrez ce soir celui qui se propose, vous passerez la journée avec sa mère et sa sœur ; vous avez l'esprit juste, de la raison et une âme pure, c'en est assez pour être en état d'observer par vous-même ; examinez avec attention la baronne et sa fille, songez que la première désire me remplacer auprès de vous, et que l'autre, si ce mariage a lieu, doit être votre compagne, votre sœur et votre amie.

CAROLINE.

Ah, maman ! qui pourroit jamais vous remplacer auprès de moi ?.... La belle-mère que vous me donnerez me sera chère sans doute ; elle pourra compter sur mon attachement et mon obéissance ; mais je n'aurai jamais qu'une *seule mère*, mon vrai guide et ma première amie, ma mère enfin ; car ce titre sacré renferme tous les autres : je ne les trouverai qu'en vous, maman, qu'en vous seule.

LA MARQUISE.

Ce sentiment de préférence est juste ;

il fait mon bonheur et j'y compte à jamais; mais enfin, ma fille, votre belle-mère aura le droit de prétendre à votre confiance, à votre attachement, il faut que vous puissiez l'estimer, puisqu'un de vos devoirs sera de la chérir... Ce choix, ma fille, est donc également important et pour vous et pour moi...

CAROLINE.

Il dépend de vous, pourrois-je en être inquiète? Votre expérience, maman, votre tendresse pour moi, vous feront facilement pénétrer le caractère de la baronne.

LA MARQUISE.

J'y mettrai tous mes soins. Mais, Caroline, je vous charge d'entretenir sa fille, et de tâcher de découvrir quels sont à peu près ses principes; je regarde ce moyen comme un des plus certains pour bien juger sa mère.

CAROLINE.

Ma cousine est dans le même couvent que Laurette; elle m'en a beaucoup parlé....

LA MARQUISE.

Hé bien?

CAROLINE.

Elle m'a conté qu'elle avoit une tendresse touchante pour son frère, qu'elle a un cœur excellent; elle m'en a cité mille traits de bienfaisance et de bonté, réellement intéressans; enfin, ma cousine dit qu'elle ne lui connoît qu'un seul défaut, celui de trop parler...

LA MARQUISE.

Ah, tant pis! Ce défaut peut entraîner à tant de vices!... Les médisances, les indiscrétions, les tracasseries, les mensonges, viennent souvent bien moins de la méchanceté que de ce désir immodéré de toujours parler, d'avoir toujours quelque chose à dire. D'ailleurs, ce défaut est aussi ridicule qu'il est dangereux; il enlaidit particulièrement les femmes, en leur ôtant cet air de réserve, de modestie et de réflexion qui leur sied si bien; enfin il nuit à l'esprit comme aux agrémens, en privant des plus sûrs moyens de s'instruire, que la jeunesse ne peut

trouver que dans le silence et l'observation. Mais, nous nous oublions ensemble... Il faut que j'écrive à votre oncle avant le dîner; passons dans le cabinet de la baronne. Venez, ma fille. (*Elles sortent.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

CAROLINE, LAURETTE.

LAURETTE.

Restons ici, ma chère Caroline, et causons en liberté... Que je suis heureuse de trouver une occasion de vous entretenir sans témoins.. et de pouvoir vous dire à quel point je désire votre amitié!...

CAROLINE.

En vérité, vous n'aurez pas de peine à l'obtenir.

LAURETTE.

Maman me recommandoit ce matin de mettre tous mes soins à la gagner; mais cet ordre de sa part étoit inutile, je ne suis que le mouvement de mon cœur, et je n'agis point du tout par politique, je vous assure... Il en faut pourtant quel-

quefois de la *politique*, c'est ma bonne qui dit cela, en parlant de maman, que l'on me cite toujours pour son esprit et son adresse... Mais, revenons à ce que nous disions; je vous proteste que je vous aimerai toujours, je le sens.... Mon Dieu, qne n'avons-nous été élevées ensemble!... Mais, peut-être n'avez-vous jamais été mise au couvent?... Non?... Que vous êtes heureuse; c'est un grand bonheur de n'avoir jamais quitté sa mère; n'est-ce pas?.... Ah, vous avez bien raison, je le pense comme vous... Ah çà maintenant parlons de mon frère; parlons-en sans déguisement; n'y consentez-vous pas?... Vous souriez; que j'aime cette réponse! Oui, c'est m'en dire assez; vous êtes d'une franchise qui me charme; je me rendrai digne de votre confiance, soyez en sûre; et puisque vous m'ouvrez votre cœur, je vous avouerai naturellement que mon frère n'a rien de caché pour moi; il est transporté de son bonheur... Il y a plus d'un an qu'il vous aime... Vous êtes étonnée; je sais bien que vous ne l'avez jamais

vu, mais il vous connoît... En allant à Strasbourg, il a passé par... la terre où vous demeurez tous les étés; n'est-elle pas en Languedoc? Oui... Hé bien il s'est un peu détourné pour passer près de votre château; il se déguisa en paysan, il vous vit plusieurs fois, il vous trouva charmante, et il m'écrivit là-dessus une lettre!... oh, la plus jolie lettre!... je vous la montrerai quelque jour... Il est bien aimable, mon frère... j'espère qu'il vous plaira... Il y avoit à Strasbourg une jeune demoiselle qui auroit bien voulu l'épouser; il m'a conté cela. Elle étoit belle comme un ange; mais mon frère étoit insensible pour elle, parce qu'il vous aimoit... Et... avez-vous lu l'histoire de Grandisson? Hé bien celle-là y ressemble. Oui... cette pauvre demoiselle est devenue folle comme Clémentine, et... il y a trois ans qu'elle est dans ce triste état... Voyez un peu de quoi vous êtes cause!...

CAROLINE.

J'avoue...

LAURETTE.

Mais, dites-moi, quand mon frère me

questionnera sur vos sentimens, que lui répondrai-je?...

CAROLINE.

Comment?

LAURETTE.

Rien?... Oh, cela seroit trop cruel!... Je lui dirai que vous êtes touchée de sa constance. Vous ne le voulez pas?... Vous devez être plus réservée?.... Votre remarque est très-juste. Hé bien, j'éviterai de me trouver seule avec lui, afin de ne pas céder à la tentation de lui détailler tout notre entretien... Et le jour du mariage n'est pas encore fixé?... Tant pis, je voudrois que ce fût demain... A propos j'ai déjà commandé ma robe pour le jour de la noce; elle sera blanche et lilas... Vous n'aimez pas le lilas... Il est vrai que je suis bien brune, il ne me siera pas; vous avez raison, je vous remercie de l'avis. J'en aurai une autre bleue et argent, faite à l'anglaise, et relevée en draperie avec des glands de paillon... Ne faudroit-il pas que la jupe fût coupée? de satin blanc, par exemple?... A la bonne heure, je

l'aime mieux aussi... Voilà un excellent conseil; en vérité vous avez bien du goût, et...

CAROLINE, *regardant à sa montre.*

Pardonnez, mais il est quatre heures, je suis obligée de vous quitter...

LAURETTE.

Quoi! sitôt?...

CAROLINE.

Il faut que j'aille retrouver ma mère.

LAURETTE.

Embrassez-moi donc. Voilà un entretien qui m'a fait un bien grand plaisir. Je ne l'oublierai jamais; mais je n'en abuserai point; soyez sûre que je serai discrète. Adieu, ma chère Caroline.

CAROLINE, *à part.*

Pauvre Laurette!... Ah que sa mère est condamnable de ne l'avoir pas corrigée de cet odieux défaut!...

LAURETTE.

Vous me parlez, je crois?

CAROLINE.

Non... Adieu... Je ne puis rester plus

long-temps... (*A part, en s'en allant.*) Elle m'intéresse, et je la plains ; mais jamais, je l'espère, elle ne sera ma sœur. (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

LAURETTE, *seule.*

Elle a l'air attendri... J'ai gagné son amitié, je m'en flatte ; cela est juste, car je l'aime déjà véritablement ; elle est si douce, si obligeante ! Comme sa conversation est aimable !... Que je serai heureuse d'avoir une belle-sœur si charmante ; elle fera le bonheur de mon frère ; et mon frère m'est si cher !... Oui, si ce mariage manquoit à présent, je sens que je ne m'en consolerois jamais.

SCÈNE III.

LA BARONNE, LAURETTE.

LA BARONNE.

LAURETTE...

LAURETTE.

Maman?...

LA BARONNE.

Je vous cherchois... J'ai appris de jolies choses de vous... Comment! vous composez des histoires, vous mentez, et avec moi!...

LAURETTE.

Quoi donc, maman?...

LA BARONNE.

Vous prétendiez ce matin que vous connoissiez beaucoup mademoiselle de Bléville; c'étoit, disiez-vous, votre amie intime; et vous ne l'aviez vue qu'une fois.

LAURETTE.

Cela est vrai, maman... Mais.... je la

connoissois de réputation... Elle a une de ses cousines dans mon couvent.

LA BARONNE.

Oui, je le sais; sans quoi je croirois que c'est encore un nouveau mensonge que vous me faites : quand on est menteuse, on perd le droit d'être crue, même lorsqu'on dit la vérité. Hé bien, cette cousine vous a beaucoup parlé d'elle?

LAURETTE.

Oui maman; elle m'a même montré plusieurs de ses lettres, et souvent je la chargeois de quelques petites commissions pour Caroline; de manière que nous avions une espèce de correspondance l'une avec l'autre, ainsi je n'avois pas tort de dire queje la c onnoissois.

LA BARONNE.

Vous avez toujours au moins fort exagéré, et c'est un grand tort; je vous prie de n'y plus retomber : si cela vous arrivoit encore, vous ne me trouveriez pas la même indulgence. Dites-moi, vous venez de causer long-temps avec mademoiselle de Bléville, que vous a-t-elle dit?

LAURETTE.

Ah, maman, j'en suis enchantée.

LA BARONNE.

Comment?

LAURETTE.

Je vais vous rendre compte de notre entretien....

LA BARONNE.

Ah çà, Laurette, point de broderies...

LAURETTE.

Non, maman, je ne me permettrai pas la moindre exagération. D'abord, c'est moi qui ai parlé la première.

LA BARONNE.

Je m'en doute, car vous trouvez un grand plaisir à parler.

LAURETTE.

Je lui ai fait des protestations d'amitié; elle m'a répondu de la manière la plus tendre : je ne pourrois pas bien répéter les termes, je ne veux pas mentir, je ne m'en souviens pas; mais je me rappelle que j'en étois charmée : et puis j'ai vanté mon frère; et elle m'a témoigné que cet éloge lui plaisoit beaucoup : cependant elle m'a priée

instamment de ne le pas dire à mon frère ; elle a ajouté que la réserve ne lui permettoit pas de lui avouer encore ses sentimens...

LA BARONNE.

Elle a dit cela...

LAURETTE.

Oui, maman, mot à mot...

LA BARONNE.

Prenez garde, Laurette, si vous mentez, je ne vous croirai de ma vie.

LAURETTE.

Maman, je vous jure, je vous proteste que je n'invente rien...

LA BARONNE.

Allons, poursuivez ; qu'avez-vous répondu ?

LAURETTE.

Attendez, maman, car j'ai tant de peur d'exagérer... Ah ; je me souviens... Je lui ai promis la plus grande discrétion !... et enfin j'ai parlé du jour de la noce ; j'ai dit que j'aurois une robe lilas ; là-dessus elle a répondu que le bleu me siéroit davantage....

LA BARONNE.

Elle est entrée dans ces détails ?

LAURETTE.

Tout simplement ; et elle m'a conseillé une robe à l'anglaise coupée, et relevée avec des glands de paillon bleu...

LA BARONNE.

Je voudrois pour toute chose au monde que ce récit fut vrai ; mais Laurette...

LAURETTE.

Maman, je vous donne ma parole d'honneur que je n'ai pas exagéré d'un mot ; et pour mieux vous prouver ma vérité dans ce moment, je vous avouerai que quelquefois j'ai l'habitude d'ajouter un peu à ce que je conte ; et que même tout à l'heure avec Caroline, j'ai inventé une petite histoire pour faire valoir mon frère ; mais à présent, dans tout ce que je viens de vous dire, je vous jure que je ne crois pas avoir menti, ni même exagéré le moins du monde. Enfin, demandez à mademoiselle de Bléville elle-même, je suis sûre qu'elle en conviendra.

LA BARONNE.

Allons, ma fille, je vous crois, et vous et me causez une joie infinie; je regarde maintenant le mariage de votre frère comme une chose faite; car mademoiselle de Bléville peut tout sur sa mère.

LAURETTE.

Ah, maman, j'oubliois... Quand elle m'a quittée, notre conversation l'avoit tellement touchée, qu'elle avoit les larmes aux yeux en m'embrassant; je crois bien qu'elle vouloit me le cacher; car elle est sortie avec beaucoup de précipitation.

LA BARONNE.

J'entends la voix de Bélinde; laissez-nous, Laurette; madame de Bléville ramènera ce soir sa fille à huit heures pour l'entrevue...

LAURETTE.

Maman vous me ferez avertir?

LA BARONNE.

Oui, sûrement. Allez, ma fille.

LAURETTE, *à part, en s'en allant.*

Je suis contente de moi, car pour le coup je n'ai dit que la vérité. (*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

LA BARONNE, BÉLINDE.

LA BARONNE.

VENEZ, venez, ma chère Bélinde, j'ai plusieurs choses à vous dire qui vous feront plaisir. A présent, j'imagiue que vous ne douterez plus du succès de notre affaire.

BÉLINDE.

La marquise vous a donc donné sa parole ?

LA BARONNE.

Non, pas encore; mais elle m'a fait entendre qu'elle laisseroit cette décision à sa fille; et je suis sûre que mademoiselle de Bléville désire vivement ce mariage, et même qu'elle y compte.

BÉLINDE.

Mais, comment pouvez-vous savoir cela positivement ?

LA BARONNE.

Par Laurette, à qui mademoiselle de Bléville l'a dit.

BÉLINDE.

Laurette me paroît une charmante enfant; elle est douce et sensible, mais bien étourdie; et j'ai cru remarquer qu'elle altère un peu ce qu'elle conte... Elle a un tel besoin de parler!...

LA BARONNE.

Cela est vrai, et je viens dans l'instant de la gronder fortement là-dessus. Mais, pour cette fois, je suis certaine qu'elle m'a dit l'exacte vérité, et avec des détails si naïfs et si naturels, qu'il ne peut me rester aucun doute à cet égard. Je voulois vous dire encore que je reçois à l'instant un billet de madame de Saint-Alban, qui me mande que notre homme acceptera sûrement le gouvernement, parce qu'il a envoyé chez elle pour la prier de le recevoir avant l'heure convenue, étant, dit-il, fort pressé de terminer.

BÉLINDE.

Hé bien, l'affaire est donc faite à présent?

LA BARONNE.

Non, parce que madame de Saint-Alban étoit forcée de sortir, et que d'après la première convention, elle s'étoit arrangée pour ne rentrer qu'à sept heures...

BÉLINDE.

Il en est cinq; ainsi dans deux heures nous saurons le nom de cet homme, et il apprendra le vôtre.

LA BARONNE.

La marquise revient à huit heures, et je pourrai lui annoncer que sa fille aura une place; tout cela est arrangé à merveille. Convenez que j'ai bien conduit cette affaire; je vous avoue que mon amour-propre est véritablement satisfait. Vous l'aviez piqué ce matin par toutes vos craintes; et je ne suis pas fâchée de vous prouver qu'il n'y a rien dont je ne puisse venir à bout, quand je le veux décidément. Cette femme, que vous m'aviez représentée comme une personne si redoutable, si pénétrante, est au vrai d'une médiocrité... et avec son air froid et sérieux, elle est fort loin d'être insensible à la louange; d'ail-

leurs, j'ai pris la forme qui pouvoit lui plaire, et je vous assure qu'elle est persuadée que je suis la meilleure femme, la plus unie, et la plus naturelle qu'elle ait jamais connue.

BÉLINDE.

Je souhaite qu'aucun revers ne vienne troubler cet énivrement de joie et d'amour-propre... Mais, voici Lisette, qui a sûrement quelque chose de très-pressé à vous dire, car elle paroît bien agitée...

SCÈNE V.

LA BARONNE, BÉLINDE, LISETTE.

LA BARONNE.

Que voulez-vous ?

LISETTE.

Ah, madame, j'ai de mauvaises nouvelles à vous apprendre.

LA BARONNE.

Qu'est-ce que c'est donc ?

LISETTE.

Mademoiselle Laurette..., je suis forcée de vous en avertir, vous a beaucoup nui auprès de madame de Bléville...

LA BARONNE.

Comment ?

LISETTE.

La femme-de-chambre de madame de Bléville, qui est dans vos intérêts, est venue me donner cet avis. Elle a entendu une conversation de ses deux maîtresses, dans laquelle mademoiselle Caroline disoit à sa mère que mademoiselle Laurette lui avoit fait mille mensonges ; qu'elle avoit toujours parlé, sans lui laisser jamais la possibilité de répondre un mot ; enfin, mademoiselle Caroline a ajouté que mademoiselle Laurette, par ses mensonges et ses indiscrétions, lui avoit donné contre vous, madame, et contre votre famille, les préventions les plus fâcheuses et les mieux fondées.

LA BARONNE.

Appelez-moi Laurette..... Je suis outrée.....

BÉLINDE.

Modérez-vous..... tenez, justement la voici... Comme elle vient précipitamment... Qu'a-t-elle à nous dire?

SCÈNE VI.

LA BARONNE, BÉLINDE, LAURETTE, LISETTE.

LAURETTE, *toute essoufflée.*

MAMAN... maman... J'ai fait la découverte la plus importante...

LA BARONNE.

Taisez-vous. J'ai découvert, moi, que vous êtes un monstre de fausseté, et que vous déshonorez votre famille par le vice le plus bas et le plus odieux.

LAURETTE.

O ciel!... Maman, je ne vous ai pas menti la dernière fois que vous avez daigné m'entendre; je le proteste...

LA BARONNE.

Otez-vous de mes yeux; vous me faites

horreur... Mademoiselle de Bléville est furieuse contre vous, et tout ce que vous m'avez conté d'elle n'étoit qu'un tissu de mensonges...

LAURETTE.

Juste ciel!... Mais, j'aurois donc menti sans le savoir; car je vous jure, maman....

LA BARONNE.

Préparez-vous à retourner au couvent tout à l'heure.

LAURETTE.

Mais auparavant, maman, écoutez-moi, je vous en conjure; j'ai l'avis le plus essentiel à vous donner...

LA BARONNE.

J'admire votre audace; comment osez-vous seulement soutenir mes regards?....

LAURETTE.

Votre colère et mon repentir m'accablent, mais je dois parler...

LA BARONNE.

Encore une fois, taisez-vous; je vous ordonne de ne pas prononcer une parole de plus...

LAURETTE, *à part.*

Ah, quel supplice!...

LA BARONNE.

Venez, Bélinde; voyons quel parti nous prendrons... Venez. (*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

BÉLINDE, LAURETTE, LISETTE.

LAURETTE, *arrêtant Bélinde.*

Ah, madame! par pitié, un moment...

BÉLINDE.

Laissez-moi, je ne veux point vous entendre...

LAURETTE.

L'intérêt de ma mère.... celui de mon frère...

BÉLINDE.

A votre âge, quel avis utile peut-on donner?...

LAURETTE.

Le hasard m'a fait découvrir....

BÉLINDE.

Vous êtes jeune, corrigez-vous d'un vice déshonorant, pleurez-en les tristes conséquences; voilà tout ce que je puis vous dire. (*Elle veut sortir.*)

LAURETTE, *l'arrêtant toujours.*

Madame... madame... écoutez-moi...

BÉLINDE.

En vérité, vous êtes folle. Lisette, débarrassez-moi d'elle, je vous prie...

LISETTE, *arrachant des mains de Laurette la robe de Bélinde.*

Mais finissez donc, mademoiselle; la tête vous tourne.

LAURETTE.

Ah, quelle violence!... Madame...

BÉLINDE.

Lisette, retenez-là... (*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

LAURETTE, LISETTE.

LAURETTE.

Madame... Elle m'échappe... Que je suis malheureuse!... Hé bien, Lisette, je n'ai plus d'espérance qu'en vous...

LISETTE.

Ah, mademoiselle, point d'histoires, de grâce...

LAURETTE.

Quoi, Lisette refuserez-vous aussi de m'entendre?

LISETTE.

Ma foi, mademoiselle, quoique je ne sois qu'une femme-de-chambre, je n'ai pas plus de goût pour les mensonges que madame Bélinde.

LAURETTE.

Je mérite toutes ces humiliations..... mais, Lisette, n'achevez pas de me dé-

sespérer : je n'ai que quinze ans, j'ai été mal élevée; plaignez-moi, et soyez sûre que cette terrible leçon m'a corrigée pour la vie.

LISETTE.

Ah, que ce langage me fait plaisir...

LAURETTE.

Écoutez-moi donc....

LISETTE.

Hai, hai... Vous allez retomber.

LAURETTE.

Hé, grand Dieu, voyez mes pleurs; voyez l'état où je suis; pouvez-vous me soupçonner de vouloir dans cet instant inventer une histoire?...

LISETTE.

Hélas! mademoiselle, c'est que l'habitude en est si forte chez vous, que je suis convaincue que vous mentez souvent sans le vouloir.

LAURETTE.

Le temps se passe... et bientôt l'avis que j'ai à donner sera inutile..... Ah! Lisette,

si vous êtes capable de quelque compassion, encore une fois, laissez-moi parler : faut-il vous en prier à genoux? rien ne me coûte pour l'intérêt de mon frère. Lisette, ma chère Lisette, laissez-vous toucher... (*Elle se jette à genoux.*)

LISETTE, *la relevant.*

Hé, bon Dieu, mademoiselle, que faites-vous? La fille de ma maîtresse à mes pieds, pour me demander de l'écouter!... Ah! ma chère demoiselle, voyez donc à quel excès d'abaissement de certaines fautes peuvent conduire! Moi que votre confiance honoreroit tant, si vous étiez ce que vous devriez être, il faut que je sois humblement suppliée pour me décider à vous entendre... Pardonnez-moi cette reflexion; je ne la fais que pour votre bien, car votre douleur et vos larmes me rendent tout mon respect pour vous. Parlez mademoiselle; parlez je vous écoute.

LAURETTE.

Hélas! l'heure s'avance, et nous n'avons pas un instant à perdre. Vous savez que

la fille de ma bonne est femme-de-chambre de madame de Saint-Alban?

LISETTE.

Oui...

LAURETTE.

Hé bien, elle est venue, il y a une heure, pour voir ma mère; et la trouvant sortie, elle m'a demandée : elle m'a conté que sa maîtresse lui avoit fait la confidence qu'une affaire qui devoit assurer le succès du mariage de mon frère seroit terminée ce soir à sept heures...

LISETTE.

Mademoiselle, permettez; il n'est guère naturel que cette femme-de-chambre aille vous conter les confidences de sa maîtresse.

LAURETTE.

Mais elle me connoît beaucoup; elle vient sans cesse me voir au couvent : d'ailleurs, elle a cru se faire un mérite auprès de moi en me disant un secret qui ne lui paroît pas bien important, puisqu'il cessera d'en être un ce soir...

LISETTE.

Mais je vous observerai...

LAURETTE.

Au nom de Dieu, ne m'interrompez plus... Cette fille m'a donc dit qu'un homme de la connoissance de sa maîtresse renonçoit à une place en faveur d'un gouvernement que maman lui faisoit avoir. Cet homme vient ce soir à sept heures chez madame de Saint-Alban; il ne sait pas le nom de maman, et maman ignore le sien, et...

LISETTE.

En vérité, mademoiselle, je veux mourir si je comprends un mot à toute cette histoire...

LAURETTE.

Mais cet homme est justement M. de Mirvaux; voilà ce que cette femme-de-chambre m'a appris : vous devez sentir que lorsqu'on lui nommera maman il sera furieux, puisque...

LISETTE.

Hé bien, madame n'a-t-elle pas pro-

mis un gouvernement à M. de Mirvaux? il l'aura, pourquoi seroit-il en colère?...

LAURETTE.

Mais vous ne m'avez donc pas écoutée?...

LISETTE.

J'étois un peu en distraction, je vous l'avoue...

LAURETTE.

Oh mon Dieu, quelle épreuve!.... ma patience est à bout.... Lisette, je vous en conjure, allez trouver ma mère; dites-lui seulement que cet homme inconnu de madame de Saint-Alban est M. de Mirvaux, et qu'elle aille sur-le-champ chez madame de Saint-Alban, pour la prier de ne point la nommer, sans quoi le mariage de mon frère est rompu sans retour... Allez, ma chère Lisette, je vous en supplie....

LISETTE.

Madame me recevra fort mal...

LAURETTE.

Mais elle vous écoutera, dites-lui cela...

LISETTE.

Quoi ? que lui dirai-je ?... que M. de Mirvaux ne veut plus du gouvernement ?...

LAURETTE.

Vous me mettez à la torture ; véritablement vous me tuez...

LISETTE.

Tenez, voilà madame Bélinde, donnez-lui cette commission ; car pour moi, mademoiselle, je ne saurois m'en charger.

SCÈNE IX.

BÉLINDE, LAURETTE, LISETTE.

BÉLINDE.

Venez, ma chère Laurette, j'ai obtenu votre pardon; votre mère consent à vous voir et à vous embrasser.

LAURETTE.

Madame, j'ai parlé à Lisette; souffrez qu'elle vous dise...

BÉLINDE.

Hé bien, vous allez recommencer?.... Hé, mon Dieu, apprenez donc à vous taire...

LAURETTE.

Madame, le mariage est rompu si l'on ne m'écoute...

BÉLINDE.

Ah çà, je suis chargée de vous imposer, de la part de votre mère, un silence absolu. Si vous dites un mot, un seul mot, je vous laisse.... Vous n'avez ou-

vert la bouche depuis ce matin que pour conter des histoires qui n'ont pas le moindre fondement, et pour mentir avec une assurance qui réellement n'a point d'exemple : ainsi, comment espérez-vous qu'on puisse vous croire, et même vous écouter une minute?.... Taisez-vous donc, votre pardon n'est qu'à ce prix... Quels pleurs!... quels sanglots!... garder le silence est donc un affreux tourment pour vous?... Je n'ai jamais rien vu de pareil...

LAURETTE, *regardant à sa montre.*

Il est sept heures un quart!.... Allons, c'en est fait, je puis me taire à présent sans effort... l'avertissement que je voulois donner est inutile maintenant... O mon frère, je n'ai donc pu vous servir...

BÉLINDE.

Que vient-elle de dire?... Mais j'entends la baronne; venez, Laurette, au-devan d'elle.

SCÈNE X.

LA BARONNE, BÉLINDE, LAURETTE, LISETTE.

LA BARONNE.

Ah! Bélinde,... quelle aventure!.... tout est rompu...

BÉLINDE.

Quoi donc?...

LA BARONNE.

Un billet de madame de Saint-Alban m'apprend la chose la plus imprévue... Elle m'a nommée à cet homme inconnu, qui aussitôt s'est levé, et l'a quittée avec fureur...

BÉLINDE.

Et pourquoi?...

LA BARONNE.

Vous allez le comprendre; cet homme étoit M. de Mirvaux lui-même...

BÉLINDE.

O ciel!...

LAURETTE.

Ah, maman!... voilà de quoi je voulois vous avertir; je le savois...

LISETTE.

Oui, je dois rendre témoignage à la vérité; mademoiselle Laurette me l'a dit.... J'avoue que je l'écoutois à peine, et que j'ai refusé de vous informer de ce détail.

LA BARONNE.

Elle le savoit?...

LAURETTE.

Oui, maman; la femme-de-chambre de madame de Saint-Alban me l'avoit appris. J'ai compris toute l'importance de cette découverte; mais vous n'avez pas voulu m'entendre.

LA BARONNE.

Hé bien, sentez donc toutes les conséquences du vice odieux qui vous domine. Vous pouviez me donner l'avis le plus utile, vous pouviez rendre un service essentiel à votre frère; mais vous êtes si méprisée, que personne n'a daigné vous

croire : enfin la vérité, quand elle est dans votre bouche, ne peut ni persuader ni même se faire écouter; et, parce qu'elle vient de vous, elle est méconnue et confondue avec l'imposture.

LAURETTE.

Ah, maman, épargnez votre malheureuse fille : depuis deux heures accablée d'une douleur mortelle, je me suis dit à moi-même tout ce qu'on peut me reprocher. Oui, j'avois un vice odieux qui me fait horreur et que je déteste maintenant; mais du moins daignez croire que si l'on m'en eût fait plus tôt connoître les affreuses conséquences, si j'avois toujours eu le bonheur d'être sous les yeux de ma mère, je ne serois pas aujourd'hui rejetée par elle, odieuse à moi-même, et méprisée par tout ce qui m'entoure... O maman, vous m'avez éloignée de vous!... votre fille infortunée vous étoit inconnue... Ne me réduisez donc point au désespoir en m'accablant de vos dédains et de votre haine... Non, je ne suis point méprisable... je le sens, je ne le suis point.... et si mon repentir ne peut

toucher, si l'on veut aggraver encore mon humiliation profonde... oui... j'oserois peut-être alors me plaindre à mon tour de l'éducation que j'ai reçue, et n'accuser qu'elle de mes fautes et de mes malheurs.

BÉLINDE, *à part.*

Affreux reproche!... et qui n'est que trop mérité.

LA BARONNE.

Quoi donc! vous vous oubliez à ce point?... sortez.

LAURETTE.

Ah! pardonnez-moi, maman... j'implore votre compassion.

LA BARONNE.

Vous n'en êtes pas digne; sortez, vous dis-je... Lisette, suivez-la.

LAURETTE, *en s'en allant.*

Ah, que je suis à plaindre! (*Elle sort avec Lisette.*)



SCÈNE XI ET DERNIÈRE.

LA BARONNE, BÉLINDE.

BÉLINDE.

En vérité, vous la traitez avec trop de rigueur.

LA BARONNE.

Je suis hors de moi, je l'avoue....

BÉLINDE.

En effet, voilà d'étranges revers !... M. de Mirvaux étoit cet inconnu ; mais il n'est point ami de madame de Saint-Alban ; il n'a point de fille...

LA BARONNE.

Afin qu'on le soupçonnât moins, il avoit prié madame de Saint-Alban d'ajouter ces deux circonstances, qui m'ont en effet abusée ; et la place qu'il avoit obtenue étoit pour sa nièce...

BÉLINDE.

Pour cette même mademoiselle de Bléville pour qui vous la vouliez ?... Quel hasard singulier !...

(*Un valet-de-chambre apportant un billet à la baronne.*)

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Madame, c'est de la part de madame la marquise de Bléville.

LA BARONNE.

Il suffit... (*Le valet-de-chambre sort; la baronne lit le billet.*)

BÉLINDE, *à part.*

Je devine aisément ce que ce billet contient...

LA BARONNE, *après avoir lu.*

Je m'y attendois... Elle me rend ma parole, et rompt entièrement.

BÉLINDE.

Ah, ma chère baronne, je vous l'avois prédit; vous êtes la victime de vos propres artifices. Que de peines perdues! que de subtilités nuisibles! Dans l'affaire la plus importante de votre vie, l'art et les détours ont détruit ce que la seule droiture auroit fait réussir. Ouvrez donc les yeux, et voyez qu'on peut échouer par l'intrigue même; que dans les affaires publiques et

particulières, la bonne foi est utile autant qu'elle est aimable; que l'intrigant n'aura jamais que des succès passagers; et qu'à mérite égal, l'honnête homme, franc dans ses démarches, inviolable dans sa parole, déconcertera ses ruses, dévoilera son manége, et l'emportera sur lui.

LA BARONNE.

Oui... j'ai fait une grande faute; j'aurois dû, avant de me laisser nommer, découvrir quel étoit cet homme inconnu : voilà de quoi je me repens... Il ne faut plus songer à cette affaire; je dois à présent m'occuper de ce gouvernement... J'ai là-dessus plusieurs projets confus... Je vais chez madame de Saint Alban.... elle m'a bien mal servie; je soupçonne là-dessous quelque trahison... Je ne me fierai plus à personne... tout ceci a tourné d'une manière qui n'est pas naturelle... Mes yeux s'ouvrent par degrés.... sûrement vous aurez fait quelque indiscrétion... vous m'avez montré une si *grande tendresse* pour madame de Bléville!... Enfin, je viendrai peut-être à bout

de pénétrer le mystère de cet étrange complot; je suis bien aise au moins que vous sachiez que je n'en suis pas entièrement la dupe. Adieu. Pardonnez-moi de vous laisser; mais il faut absolument que je sorte; et je ne puis différer davantage. (*Elle sort.*)

BÉLINDE, *seule.*

Je reste confondue..... Enfin, elle s'est donc tout-à-fait dévoilée! Quel amour-propre bas et méprisable! Quelle âme fausse et soupçonneuse! Ah, l'horrible chose que le fond du cœur d'un intrigant de profession! Ils font bien de se masquer; qui pourroit les voir à découvert sans dégoût et sans indignation? Sortons de cette maison où se sont tramés tant de complots obscurs, où l'on ne respire que le mensonge et l'artifice; ah! sortons-en, et pour n'y rentrer jamais! (*Elle sort.*)

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE

DES

PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.










BIB